This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

General Library

—OF—

UNIVERSITY OF MICHIGAN.

PRESENTED BY

Prof. E. L. Walter

Jan 26 1895

848
S 73 ph
M85

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS

70210

PAR

EMILE SOUVESTRE

WITH INTRODUCTION, NOTES, EXERCISES, AND VOCABULARY

BY

LOUIS M. MORIARTY, M.A.

ASSISTANT MASTER IN HARROW SCHOOL
LATE DEMY OF MAGDALEN COLLEGE, OXFORD
FELLOW OF KING'S COLLEGE, LONDON

London
MACMILLAN AND CO.
AND NEW YORK
1895

INTRODUCTION

I.—Sketch of Souvestre's Life

Émile Souvestre was born at Morlaix in Brittany on the 15th of April 1806. His father was an engineer in the Government service, and he himself was educated with a view to entering the École Polytechnique, the great engineering school of France.

In 1823, after the death of his father, he turned his attention to Law and Literature. He pursued his law studies at Rennes and at Paris, and his tragedy *Le Siège de Missolonghi*, suggested by the struggle for Greek independence, was accepted, and, but for unforeseen circumstances, would have been acted at the Théâtre Français.

The death of his eldest brother and pecuniary losses, which left his mother destitute, compelled him to leave Paris and earn his living immediately as best he could. He returned to Brittany, and took the post of shop-assistant to a M. Mellinet, a bookseller of Nantes. While here he made the acquaintance of a patriotic

deputy, M. Luminais, who was anxious to embody his schemes of educational reform in an establishment organised and managed on a new system. In Souvestre he found a willing helper, and he set him at the head of this new venture, with a M. Papot as partner. Souvestre married his partner's sister, but lost both his wife and an infant child at the end of a year. Shortly after, disagreements on points of school management brought about a separation between the partners, and Souvestre gave up for a time his educational work.

He now turned to journalism. We find him at Brest editor of a local paper, *Le Finistère*, and a frequent contributor to Paris journals and reviews. But a journalistic career seemed to involve sacrifices of individual independence of thought, which Souvestre was not prepared to make; and once more he turned to teaching, which was, after all, his true vocation. Both at Brest and later at Mulhouse (Mühlhausen) in Alsace, he took school-work as master of the Lower VIth (Professeur de Rhétorique).

Alsace, however, suited him no better than the seaside. He came to Paris, and settled there once for all in the autumn of 1836, with his wife (for he had married again) and his family. He took up his abode in the suburbs at Passy, and lived for eighteen years as a man of letters, a quiet and modest, but industrious and fruitful life.

In 1848 political events—the flight of King Louis Philippe and the establishment of the Second Republic —roused him for a moment from the peace of his literary retirement. He was unsuccessful in his candidature for the representation of Finistère in the National Assembly, but M. Carnot, the new minister of Public Instruction, anxious to utilise Souvestre's talents as a teacher, appointed him 'Professeur des Principes du Style Administratif' in the newly instituted training-school for Government officials. At the same time Souvestre took a very successful share in an attempt on the part of the Republican Government to popularise literary culture. Passages from the best works of French literature were to be read aloud, with explanations, suited to a popular audience. Souvestre gladly undertook the task, and achieved considerable success. The collapse of the Republic put an end to this interesting experiment.

In 1853 Souvestre went on a lecturing tour in Switzerland. He was well known to his audiences through his books, and was received everywhere with respect and enthusiasm. This generous recognition of his work and worth came to the modest man of letters as a welcome surprise, and this short visit was perhaps the happiest time of his life.

It was noticed that after his return to Paris the spectacle of society under the Second Empire, its

luxury, frivolity, and corruption, seemed to grieve and depress him more than ever. His health had never been very good; still, his death on the 5th of July 1854 came upon his friends as a sudden blow. He was only in his forty-eighth year.

The French Academy, which already, in 1851, had 'crowned' le Philosophe sous les Toits, awarded the 'Prix Lambert' to his widow in recognition of her husband's services to literature and, above all, to morality.

His name recalls to us a rare combination of talents and powers—remarkable, even if they did not attain the highest eminence—together with aims which were absolutely pure, lofty, and unselfish, and a memory fragrant for ever from the dignity and charm of his person, the kindness of his heart, and the simple earnestness of his life.

II.—Work and Works

Souvestre first made his mark by his studies of Breton life and character. Their brightness and originality attracted the attention of the readers of the *Revue des Deux Mondes*, and from a purely literary point of view these sketches of ways and traditions, with which he was so familiar, are perhaps the best work he did. To such a class belong *Les derniers*

Bretons (1835–1837), *Le Finistère* in 1836, *Le Foyer Breton* (1844), etc.

The rest of his work, the amount of which is considerable, for he was a prolific writer, is very homogeneous as regards purpose and method. A simple story (occasionally dramatised), dealing with fresh scenes of peasant life or with the darker surroundings of the *ouvrier* or small *employé* struggling for existence in the city, conveys some moral lesson, suggests some solution of domestic or social problems by the exercise of forbearance, kindness, and justice. Souvestre is an idealist and an optimist.

Such is the *motif* running through almost all his books, from the publication of his first novel *L'Echelle de Femmes* in 1835 to the last. Of the long list of books which he produced during eighteen years of continual activity the following are perhaps among the best known :—*Riche et Pauvre, L'Homme et l'Argent, Les Confessions d'un Ouvrier, Au coin du Feu, Sous la Tonnelle, Au bord du Lac, Pendant la Moisson, Les Derniers Paysans, Sous les Filets, Le Mât de Cocagne,* etc. The most popular of all is probably *Le Philosophe sous les Toits,* which originally appeared in *Le Magasin Pittoresque.*

Souvestre is the schoolmaster in Literature. His purpose is always didactic, and his success was greatly due to his evident sincerity and earnestness. The ideal which he preached—'plain living and high thinking'

was one which he realised as he sat and wrote day after day and year after year in his little study—a veritable *mansarde*—up at Passy, whence he could dominate the turmoil of the capital. To his contemporaries he was the 'Aristides of Literature,' one whose absence of ordinary ambition and whose conscious moral purpose excited a wonder not unmingled with scorn.

Art in his eyes was secondary to morality—the matter of the work was more important than the manner. Perhaps the artistic perfection of his writings is somewhat marred by this didactic treatment. The lesson is sometimes too obvious. The light touch, the subtle *finesse*, the delicate and disciplined humour which the French call *esprit*, all these are somewhat lacking in his style. In his modest way he fully realised his own limitations. 'Je sais mieux que personne,' he writes, 'ce qui manque à ce que j'écris. La persistance des idées et la droiture des sentiments ne suffit point dans l'art; il faut quelque chose d'ondoyant et divers que j'ai toujours vainement cherché . . .'

III.—Le Philosophe sous les Toits

This book is written in the form of a diary, somewhat irregularly kept during the whole of a year. The 'philosopher' himself is a bachelor, a clerk in a Paris house of business, earning a small salary and living in

a single room, or rather attic, just 'under the roof'—*sous les toits*—of one of those large Paris houses for which we can find no parallel in an ordinary English town.

Opening on the street is the large *porte-cochère* or carriage entrance. A smaller door, opened by the porter (*concierge*) from his lodge by means of a string (*cordon*) which draws the latch, admits the pedestrian into the dingy paved courtyard (*cour*). The common staircase with its landings (*paliers*) leads up from one story (*étage*) to another. The house in its entirety is a kind of miniature of French society, for the social status of the tenant varies with the altitude of his dwelling, and we pass from the wealthy merchant or high official on the first floor (*premier*), through intermediate grades of society, to the poor sempstress or working man in their attics (*mansardes*) on the sixth floor, or still higher.

The book consists of twelve chapters. Each chapter is devoted to a month, and includes certain episodes, with which are associated anecdotes and reflections, bringing out some moral lesson, and earning for their author the playful title of *le philosophe*.

Analysis

Chapter I.—*January*—'New Year's Day and New Year's gifts in the attic'—Thoughts suggested by the day and incidents connected with it—Visit and history

of little Paulette—Her family—The happiness of doing good—A contrast.

CHAPTER II.—*February*—'The Carnival'—The selfish workman and his friend—The selfish connoisseur—The sensual and the æsthetic egoist compared—Contrast—*Mère Denis* the milkwoman—Kindness and self-sacrifice.

CHAPTER III.—*March*—'What we learn by looking out of the window'—The *philosophe* is tempted by the offer of a brilliant but speculative appointment to give up his humble but safe berth—Circumstances which induce him to refuse the offer: (1) the cat and the sparrows; (2) the actress and the sempstress; (3) the old soldier and his garden; (4) the deserted shop—Moral: Stay as you are and don't be in a hurry to get rich.

CHAPTER IV.—*April*—'Let us love one another'—Spring in Paris—The social problem—Hatred between classes—The envious poor and the selfish rich—How can the problem be solved?—By love and kindness—Illustrative story—The lost boy.

CHAPTER V.—*May*—'Compensation'—Fine weather—Excursion to Sèvres—The two old maids—The railway journey—The picnic—Simplicity of real pleasures—Cheerful resignation the right attitude in life—*La facilité du bonheur.*

CHAPTER VI.—*June*—'Uncle Maurice'—Summer—Its charms—Memory of early years—The procession on Corpus Christi Day—A child's sense of religion—The

story of Uncle Maurice—Poor, deformed, and neglected —His disappointment — Cheerful resignation to the Divine Will—Are not many of the troubles of humanity due to a weakened sense of religion?

CHAPTER VII.—*July*—'What power costs and what fame brings us'—Great men—Are they really *happier* than others?—Incident of the Minister—Anecdotes about etiquette—The philosopher's father and how he met *Jean-Jacques Rousseau*—Fame and power are dearly paid for.

CHAPTER VIII.—*August*—'Misanthropy and repentance'—The philosopher in the blues—The world out of joint—Depressing incidents—Is our civilisation a failure?—Reaction—Man and society—Civilised society finds a place for all capacities, and is capable of endless perfectibility—Man when isolated is little better than a brute—Necessity the mother of invention—The bird's nest—Contrast between man and animals—Family love —The sailor's letter home.

CHAPTER IX.—*September*—'The family of Michel Arout'—History of a working-man's family—Drunkenness—Reformation—The son—High hopes temporarily disappointed, finally fulfilled.

CHAPTER X.—*October*—'The Fatherland'—Patriotism —The story of the old soldier, *père Chaufour*—Always the servant of duty—High aims are possible in the humblest sphere.

CHAPTER XI.—*November*—'Moral usefulness of inventories'—Taking stock—Influence of external surroundings upon the individual—How comfort and discomfort affect us even during sleep—The old cashier's story of the lonely farm—*Le gîte fait connaître le gibier*—Self-humiliation.

CHAPTER XII.—*December*—'The end of a year'—Recovery from illness—Discontent—A scolding from the doctor—Moral self-examination succeeds physical diagnosis—Kind friends—The old soldier—The porter's wife—The fruitwoman—Gratitude to the old year—*Adieu, chère année, que j'accusais injustement!*

IV.—THE 'PHILOSOPHE' AS A TEXT-BOOK

Newer systems of language-teaching, successful with limited numbers and under special circumstances, may possibly, in the future, prove adaptable to ordinary class-teaching in public schools. At present, at any rate, language-teaching centres round the 'reader'—a text-book not used for purposes of translation only, but as a 'peg' on which is hung much grammatical or other teaching.

The requisites of a good French reader for junior classes seem to be—

1. That it should not be too long, that is to say that a term's work should be fairly complete in itself.

2. That it should be as bright and interesting as possible, and possess a *general* educational value.

3. That it should be written in simple French, with a certain colloquial element, and, above all, that it should have as extensive and varied a *vocabulary* as possible.

The *Philosophe sous les Toits* fills all these conditions. The different episodes are so independent that they can be taken separately, in any order, and for that purpose perhaps the analysis given above may be found useful. The incidents and anecdotes which it contains are such as children can readily appreciate. The book is full of allusions of a general nature, historical and otherwise, and throws much light upon French social life. There can be no question as to the extent and variety of its *vocabulary*. The scene is continually changing, from one aspect of society or nature to another, and the words are all simple and untechnical. That Souvestre wrote the book, as we have said before, with a distinct moral purpose is surely no drawback. The moral is not too obtrusive.

V.—The Present Edition

This school edition of *Un Philosophe sous les Toits* is intended for Junior and Middle Forms. This purpose has been kept in view throughout. The notes have accordingly been made as simple as possible. Many

points of more remote scholarly and philological interest have been left undiscussed. Indeed, beyond a few derivations which seemed to be of special importance, the philological element has been to a great extent ignored.

No references have been made to any special Grammar, and notes of a grammatical character have been mainly intended rather to excite the attention or curiosity of the pupil than to save him the trouble of using his own grammar.

The Vocabulary is not intended to be in any way exhaustive, but merely to supplement the notes and to give the meaning of unusual words or of words employed in an unusual sense.

It is hoped that the exercises in re-translation will be found useful, either for written or *vivâ voce* work.

How can the maximum of teaching power be extracted from a 'reader'? Perhaps the editor may be permitted, in this connection, to mention a few points which his own experience has suggested to him—as it doubtless has to others.

1. It is often noticed how few *words* a pupil really knows, as compared with the amount which he has read. The learning of *words*, as such, should be a recognised part of a boy's work, especially when he is a beginner. The best plan, perhaps, is for the pupil to

enter every new word he comes across in a note-book, *under certain heads or groups*, e.g. scenery, military, naval, animals, qualities, etc. etc. A little cross-division does not matter, and the mere grouping of the words by the boy himself forms a mental exercise of some value in the acquiring of a language.

2. As a rule, young pupils do not do enough *written* translation from French into English. The continual habit of *vivâ voce* translation produces a strange and halting jargon, a kind of 'construe English,' in which process a pupil not only loses the *finesse* of the French, but ruins his own English style. From time to time a passage should be carefully translated on paper, and versions read aloud and discussed from the point of view of style as well as from that of accuracy.

3. There is as much 'scholarship' in French as in any other language, and the best way of acquiring it is by the *inductive* process. For example, differences of *tense use* between French or English should always be noted. Above all, no *Subjunctive* should ever be passed over without an explanation being asked and obtained.

4. Let it always be borne in mind that French is a *living* and not a dead language. It is very difficult indeed, if not impossible, to teach French conversation effectually in an ordinary public-school class. But a good deal can be done towards familiarising a pupil's *ear* with the language. *Reading aloud* is very valuable,

if the teacher does not mind the trouble of continually correcting errors of pronunciation ; and, above all, a few minutes can be fruitfully spent in getting the pupils to *say* a few simple things in French about the lesson which they have just been translating.

L. M. M.

HARROW, *April* 1895.

AVANT-PROPOS

Nous connaissons un homme qui, au milieu de la fièvre de changement et d'ambition qui travaille [1] notre société, a continué d'accepter sans révolte son humble rôle dans le monde, et a conservé, pour ainsi dire, le goût de la pauvreté. Sans autre fortune qu'une petite place,[2] dont il vit sur ces étroites limites qui séparent l'aisance de la misère, notre philosophe regarde, du haut de sa mansarde, la société comme une mer dont il ne souhaite point les richesses et dont il ne craint pas les naufrages. Tenant trop peu de place pour exciter l'envie de personne,[3] il dort tranquillement enveloppé dans son obscurité.

Non qu'il se soit retiré dans l'égoïsme comme la tortue dans sa cuirasse ! C'est l'homme de Térence, qui ne 'se croit étranger à rien de ce qui est humain.'[4] Tous les objets et tous les incidents du dehors se réfléchissent en lui ainsi que dans une chambre obscure[5] où ils décalquent leur image. Il 'regarde la société en

[1] 'Torments,' 'distracts.' [2] 'Appointment,' 'post as clerk.'
[3] 'Any one.'
[4] *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.*—Ter. *Haut.* I. i. 25.
[5] '*Camera obscura.*'

lui-même[1],' avec la patience curieuse[2] des solitaires, et il écrit, pour chaque mois, le journal de ce qu'il a vu ou pensé. C'est le *calendrier de ses sensations*, ainsi qu'il a coutume de le dire.

Admis à le feuilleter, nous[3] en avons détaché quelques pages, qui pourront faire connaître au lecteur les vulgaires[4] aventures d'un penseur ignoré dans ces douze hôtelleries du temps qu'on appelle des mois.

[1] Notice the gender.
[2] 'Inquiring,' 'inquisitive.'
[3] 'We'—editorial.
[4] 'Common-place.'

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS

I

LES ÉTRENNES DE LA MANSARDE

1er *janvier.*—Cette date me vient à la pensée dès que je m'éveille. Encore une année qui s'est détachée de la chaîne des âges pour tomber dans l'abîme du passé ! La foule s'empresse de fêter sa jeune sœur. Mais, tandis que tous les regards se portent en avant, les miens se retournent en arrière. On sourit à la nouvelle reine, et, malgré moi, je songe à celle que le temps vient d'envelopper dans son linceul.

Celle-ci, du moins, je sais ce qu'elle était et ce qu'elle m'a donné, tandis que l'autre se présente entourée de toutes les menaces de l'inconnu. Que cache-t-elle dans les nuées qui l'enveloppent ? Est-ce l'orage ou le soleil ?

Provisoirement, il pleut, et je sens mon âme embrumée comme l'horizon. J'ai congé aujourd'hui ; mais que faire d'une journée de pluie ? Je parcours ma mansarde avec humeur, et je me décide à allumer mon feu.

Malheureusement, les allumettes prennent mal, la cheminée fume, le bois s'éteint ! Je jette là mon soufflet avec dépit, et je me laisse tomber dans mon vieux fauteuil.

En définitive, pourquoi me réjouirais-je de voir naître

une nouvelle année ? Tous ceux qui courent déjà les rues, l'air endimanché et le sourire sur les lèvres, comprennent-ils ce qui les rend joyeux ? Savent-ils seulement ce que signifie cette fête et d'où vient l'usage des étrennes ?

Ici, mon esprit s'arrête pour se constater à lui-même sa supériorité sur l'esprit du vulgaire. J'ouvre une parenthèse, dans ma mauvaise humeur, en faveur de ma vanité, et je réunis toutes les preuves de ma science.

(Les premiers Romains ne partageaient l'année qu'en dix mois ; ce fut Numa Pompilius qui y ajouta janvier et février. Le premier tira son nom de Janus, auquel il fut consacré. Comme il ouvrait le nouvel an, on entoura son commencement d'heureux présages, et de là vint la coutume des visites entre voisins, des souhaits de prospérité et des *étrennes*. Les présents usités chez les Romains étaient symboliques. On offrait des figues sèches, des dattes, des rayons de miel, comme emblème de "la douceur des auspices sous lesquels l'année devait commencer son cours," et une petite pièce de monnaie, nommée *stips*, qui présageait la richesse.)

Là, je ferme la parenthèse pour reprendre ma disposition maussade. Le petit *speech* que je viens de m'adresser m'a rendu content de moi et plus mécontent des autres. Je déjeunerais bien pour me distraire ; mais la portière a oublié mon lait du matin, et le pot de confiture est vide ! Un autre serait contrarié ; moi, j'affecte la plus superbe indifférence. Il reste un croûton durci que je brise à force de poignets, et que je grignote nonchalamment, comme un homme bien au-dessus des vanités du monde et des pains mollets.

Cependant, je ne sais pourquoi mes idées s'assombrissent en raison des difficultés de la mastication. J'ai lu autrefois l'histoire d'un Anglais qui s'était pendu parce qu'on lui avait servi du thé sans sucre. Il y a des heures dans la

vie où la contrariété la plus futile prend les proportions d'une catastrophe. Notre humeur ressemble aux lunettes de spectacle, qui, selon le bout, montrent les objets moindres ou agrandis.

Habituellement, la perspective qui s'ouvre devant ma fenêtre me ravit. C'est un chevauchement de toits dont les cimes s'entrelacent, se croisent, se superposent, et sur lesquels de hautes cheminées dressent leurs pitons. Hier encore, je leur trouvais un aspect alpestre, et j'attendais la première neige pour y voir des glaciers; aujourd'hui, je n'aperçois que des tuiles et des tuyaux de poêle. Les pigeons m'aidaient à mes illusions agrestes; ils ne me semblent plus que de misérables volatiles qui ont pris les toits pour basse-cour; la fumée qui s'élève en légers flocons, au lieu de me faire songer aux soupiraux du Vésuve, me rappelle les préparations culinaires et l'eau de vaisselle; enfin, le télégraphe que j'aperçois de loin sur la vieille tour de Montmartre me fait l'effet d'une ignoble potence dont le bras se dresse au-dessus de la cité.

Ainsi, blessés de tout ce qu'ils rencontrent, mes regards s'abaissent sur l'hôtel qui fait face à ma mansarde.

L'influence du premier de l'an s'y fait visiblement sentir. Les domestiques ont un air d'empressement qui se proportionne à l'importance des étrennes reçues ou à recevoir. Je vois le propriétaire traversant la cour avec la mine morose que donnent les générosités forcées, et les visiteurs se multiplier, suivis de commissionnaires qui portent des fleurs, des cartons ou des jouets. Tout à coup la grande porte cochère est ouverte; une calèche neuve, traînée par des chevaux de race, s'arrête au pied du perron. Ce sont sans doute les étrennes offertes par le mari à la maîtresse de l'hôtel; car elle vient elle-même examiner le nouvel équipage. Elle y monte bientôt avec une petite fille *ruisselante* de dentelles, de plumes, de velours, et chargée

de cadeaux qu'elle va distribuer en étrennes. La portière est refermée, les glaces se lèvent, la voiture part.

Ainsi tout le monde fait aujourd'hui un échange de bons désirs et de présents ; moi seul, je n'ai rien à donner ni à recevoir. Pauvre solitaire, je ne connais pas même un être préféré pour lequel je puisse former des vœux.

Que mes souhaits d'heureuse année aillent donc chercher tous les amis inconnus, perdus dans cette multitude qui bruit à mes pieds !

A vous d'abord, ermites des cités, pour qui la mort et la pauvreté ont fait une solitude au milieu de la foule ! travailleurs mélancoliques condamnés à manger, dans le silence et l'abandon, le pain gagné chaque jour, et que Dieu a sevrés des enivrantes angoisses de l'amour ou de l'amitié !

A vous, rêveurs émus qui traversez la vie, les yeux tournés vers quelque étoile polaire, marchant avec indifférence sur les riches moissons de la réalité !

A vous, braves pères qui prolongez la veille pour nourrir la famille ; pauvres veuves pleurant et travaillant auprès d'un berceau ; jeunes hommes acharnés à vous ouvrir dans la vie une route assez large pour y conduire par la main une femme choisie ; à vous tous, vaillants soldats du travail et du sacrifice !

A vous enfin, quels que soient votre titre et votre nom, qui aimez ce qui est beau, qui avez pitié de ce qui souffre, et qui marchez dans le monde comme la vierge symbolique de Byzance, les deux bras ouverts au genre humain !

. . . Ici, je suis subitement interrompu par des pépiements toujours plus nombreux et plus élevés. Je regarde autour de moi. . . . Ma fenêtre est entourée de moineaux qui picorent les miettes de pain que, dans ma méditation distraite, je viens d'égrener sur le toit.

A cette vue, un éclair de lumière traverse mon cœur

attristé. Je me trompais tout à l'heure, en me plaignant de n'avoir rien à donner : grâce à moi, les moineaux du quartier auront leurs étrennes !

Midi.—On frappe à ma porte : une pauvre fille entre et me salue par mon nom. Je ne la reconnais point au premier abord ; mais elle me regarde, sourit. . . . Ah ! c'est Paulette ! . . . Mais, depuis près d'une année que je ne l'avais vue, Paulette n'est plus la même : l'autre jour, c'était une enfant ; aujourd'hui, c'est presque une jeune fille.

Paulette est maigre, pâle, misérablement vêtue ; mais c'est toujours le même œil bien ouvert et regardant droit devant lui, la même bouche souriant à chaque mot, comme pour solliciter votre amitié, la même voix un peu timide et pourtant caressante. Paulette n'est point jolie, elle passe même pour laide ; mais je la trouve charmante.

Peut-être n'est-ce point à cause de ce qu'elle est, mais à cause de moi. Paulette m'apparaît à travers un de mes meilleurs souvenirs.

C'était le soir d'une fête publique. Les illuminations faisaient courir leurs cordons de feu le long de nos monuments ; mille banderoles flottaient aux vents de la nuit ; les feux d'artifice venaient d'allumer leurs gerbes de flamme au milieu du Champ de Mars. Tout à coup, une de ces inexplicables terreurs qui frappent de folie les multitudes s'abat sur les rangs pressés ; on crie, on se précipite ; les plus faibles trébuchent, et la foule égarée les écrase sous ses pieds convulsifs. Échappé par miracle à la mêlée, j'allais m'éloigner, lorsque les cris d'une enfant près de périr me retiennent ; je rentre dans ce chaos humain, et, après des efforts inouïs, j'en retire Paulette au péril de ma vie.

Il y a deux ans de cela ; depuis, je n'avais revu la petite qu'à de longs intervalles, et je l'avais presque

oubliée ; mais Paulette a la mémoire des bons cœurs ; elle vient, au renouvellement de l'année, m'offrir ses souhaits de bonheur. Elle m'apporte, en outre, un plant de violettes en fleurs ; elle-même l'a mis en terre et cultivé ; c'est un bien qui lui appartient tout entier, car il a été conquis par ses soins, sa volonté et sa patience.

Le violier [1] a fleuri dans un vase grossier, et Paulette, qui est cartonnière, l'a enveloppé d'un *cache-pot* en papier verni, embelli d'arabesques. Les ornements pourraient être de meilleur goût, mais on y sent la bonne volonté attentive.

Ce présent inattendu, la rougeur modeste de la petite fille et son compliment balbutié dissipent, comme un rayon de soleil, l'espèce de brouillard qui m'enveloppait le cœur ; mes idées passent brusquement des teintes plombées du soir aux teintes les plus roses de l'aurore ; je fais asseoir Paulette et je l'interroge gaiement.

La petite répond d'abord par des monosyllabes ; mais bientôt les rôles sont renversés, et c'est moi qui entrecoupe de courtes interjections ses longues confidences. La pauvre enfant mène une vie difficile. Orpheline depuis longtemps, elle est restée, avec son frère et sa sœur, à la charge d'une vieille grand'mère, qui les a *élevés de misère*, comme elle a coutume de le dire. Cependant, Paulette l'aide maintenant dans la confection des cartonnages, sa petite sœur Perrine commence à coudre, et Henri est apprenti dans une imprimerie. Tout irait bien sans les pertes et sans les chômages, sans les habits qui s'usent, sans les appétits qui grandissent, sans l'hiver qui oblige à acheter son soleil ! Paulette se plaint de ce que la chandelle dure trop peu et de ce que le bois coûte trop cher. La cheminée de leur mansarde est si grande, qu'une falourde y produit l'effet d'une allumette ; elle est si près du toit, que le vent y

[1] Violier commun. On appelle aussi violier la giroflée.

renvoie la pluie et qu'on y gèle sur l'âtre en hiver : aussi y ont-ils renoncé. Tout se borne désormais à un réchaud de terre sur lequel cuit le repas. La grand'mère avait bien parlé d'un poêle marchandé chez le revendeur du rez-de-chaussée ; mais celui-ci en a voulu sept francs, et les temps sont trop difficiles pour une pareille dépense : la famille s'est, en conséquence, résignée à avoir froid par économie !

A mesure que Paulette parle, je sens que je sors de plus en plus de mon abattement chagrin. Les premières révélations de la petite cartonnière ont fait naître en moi un désir qui est bientôt devenu un projet. Je l'interroge sur ses occupations de la journée, et elle m'apprend qu'en me quittant elle doit visiter, avec son frère, sa sœur et sa grand'mère, les différentes pratiques auxquelles ils doivent leur travail. Mon plan est aussitôt arrêté : j'annonce à l'enfant que j'irai la voir dans la soirée, et je la congédie en la remerciant de nouveau.

Le violier a été posé sur la fenêtre ouverte, où un rayon de soleil lui souhaite la bienvenue ; les oiseaux gazouillent à l'entour, l'horizon s'est éclairci, et le jour, qui s'annonçait si triste, est devenu radieux. Je parcours ma chambre en chantant, je m'habille à la hâte, je sors.

Trois heures.—Tout est convenu avec mon voisin le fumiste : il répare le vieux poêle que j'avais remplacé, et me répond de le rendre tout neuf. A cinq heures, nous devons partir pour le poser chez la grand'mère de Paulette.

Minuit.—Tout s'est bien passé. A l'heure dite, j'étais chez la vieille cartonnière encore absente. Mon Piémontais a dressé le poêle, tandis que j'arrangeais, dans la grande cheminée, une douzaine de bûches empruntées à ma provision d'hiver. J'en serai quitte pour m'échauffer en me promenant, ou pour me coucher plus tôt.

A chaque pas qui retentit dans l'escalier, j'ai un battement de cœur ; je tremble que l'on ne m'interrompe dans

mes préparatifs et que l'on ne gâte ainsi ma surprise. Mais non, voilà que tout est en place : le poêle allumé ronfle doucement, la petite lampe brille sur la table et la burette d'huile a pris place sur l'étagère. Le fumiste est reparti. Cette fois, ma crainte qu'on n'arrive s'est transformée en impatience de ce qu'on n'arrive pas. Enfin, j'entends la voix des enfants ; les voici qui poussent la porte et qui se précipitent. . . . Mais tous s'arrêtent avec des cris d'étonnement.

A la vue de la lampe, du poêle et du visiteur qui se tient comme un magicien au milieu de ces merveilles, ils reculent presque effrayés. Paulette est la première à comprendre ; l'arrivée de la grand'mère, qui a monté moins vite, achève l'explication.—Attendrissement, transports de joie, remercîments !

Mais les surprises ne sont point finies. La jeune sœur ouvre le four et découvre des marrons qui achèvent de griller ; la grand'mère vient de mettre la main sur les bouteilles de cidre qui garnissent le buffet, et je retire du panier que j'ai caché une langue fourrée, un coin de beurre et des pains frais.

Cette fois, l'étonnement devient de l'admiration ; la petite famille n'a jamais assisté à un pareil festin ! On met le couvert, on s'assoit, on mange ; c'est fête complète pour tous, et chacun y contribue pour sa part. Je n'avais apporté que le souper ; la cartonnière et ses enfants fournissent la joie.

Que d'éclats de rire sans motifs ! quelle confusion de demandes qui n'attendent point les réponses, de réponses qui ne correspondent à aucune demande ! La vieille femme elle-même partage la folle gaieté des petits ! J'ai toujours été frappé de la facilité avec laquelle le pauvre oubliait sa misère. Accoutumé à vivre du présent, il profite du plaisir dès qu'il se présente. Le riche, blasé par l'usage, se laisse

gagner plus difficilement ; il lui faut le temps et toutes ses aises pour consentir à être heureux.

La soirée s'est passée comme un instant. La vieille femme m'a raconté sa vie, tantôt souriant, tantôt essuyant une larme. Perrine a chanté une ronde d'autrefois avec sa voix fraîche et enfantine. Henri, qui porte des épreuves aux écrivains célèbres de l'époque, nous a dit ce qu'il en savait. Enfin, il a fallu se séparer, non sans de nouveaux remercîments de la part de l'heureuse famille.

Je suis revenu à petits pas, savourant à plein cœur les purs souvenirs de cette soirée. Elle a été pour moi une grande consolation et un grand enseignement. Maintenant, les années peuvent se renouveler ; je sais que nul n'est assez malheureux pour n'avoir rien à recevoir, ni rien à donner. Comme je rentrais, j'ai rencontré le nouvel équipage de mon opulente voisine. Celle-ci, qui revient aussi de soirée, a franchi le marchepied avec une impatience fébrile, et je l'ai entendue murmurer : " Enfin ! "

En quittant la famille de Paulette, moi, j'avais dit : *Déjà !*

II

LE CARNAVAL

20 *février.*—Quelle rumeur au dehors ! Pourquoi ces cris d'appel et ces huées ? . . . Ah ! je me rappelle : nous sommes au dernier jour du carnaval ; ce sont les masques qui passent.

Le christianisme n'a pu abolir les bacchanales des anciens temps, il en a changé le nom. Celui qu'il a donné à ces *jours libres* annonce la fin des banquets et le mois d'abstinence qui doit suivre. *Carn à val* signifie, mot à mot, *chair à bas !* C'est un adieu de quarante jours aux " benoîtes

poulardes et gras jambons" tant célébrés par le chantre de Pantagruel. L'homme se prépare à la privation par la satiété, et achève de se damner avant de commencer à faire pénitence.

Pourquoi, à toutes les époques et chez tous les peuples, retrouvons-nous quelqu'une de ces fêtes folles? Faut-il croire que, pour les hommes, la raison est un effort dont les plus faibles ont besoin de se reposer par instants? Condamnés au silence d'après leur règle, les trappistes recouvrent une fois par mois la parole, et, ce jour-là, tous parlent en même temps, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Peut-être en est-il de même dans le monde. Obligés toute l'année à la décence, à l'ordre, au bon sens, nous nous dédommageons, pendant le carnaval, d'une longue contrainte. C'est une porte ouverte aux velléités incongrues jusqu'alors refoulées dans un coin de notre cerveau. Comme aux jours des saturnales, les esclaves deviennent pour un instant les maîtres, et tout est abandonné aux *folles de la maison.*

Les cris redoublent dans le carrefour; les troupes de masques se multiplient, à pied, en voiture ou à cheval. C'est à qui se donnera le plus de mouvement pour briller quelques heures, pour exciter la curiosité ou l'envie; puis, demain, tous reprennent, tristes et fatigués, l'habit et les tourments d'hier.

— Hélas! pensé-je avec dépit, chacun de nous ressemble à ces masques: trop souvent la vie entière n'est qu'un déplaisant carnaval.

Et cependant l'homme a besoin de fêtes qui détendent son esprit, reposent son corps, épanouissent son âme. Ne peut-il donc les rencontrer en dehors des joies grossières? Les économistes cherchent depuis longtemps le meilleur emploi de l'activité du genre humain. Ah! si je pouvais seulement découvrir le meilleur emploi de ses loisirs! On

ne manquera pas de lui trouver des labeurs; qui lui trouvera des délassements? Le travail fournit le pain de chaque jour; mais c'est la gaieté qui lui donne de la saveur. O philosophes! mettez-vous en quête du plaisir! trouvez-nous des divertissements sans brutalité, des jouissances sans égoïsme; inventez enfin un carnaval qui soit plaisant à tout le monde et qui ne fasse honte à personne.

Trois heures.—Je viens de refermer ma fenêtre; j'ai ranimé mon feu. Puisque c'est fête pour tout le monde, je veux que ce le soit aussi pour moi. J'allume la petite lampe sur laquelle, aux grands jours, je prépare une tasse de ce café que le fils de ma portière a rapporté du Levant, et je cherche, dans ma bibliothèque, un de mes auteurs favoris.

Voici d'abord l'amusant curé de Meudon; mais ses personnages parlent trop souvent le langage des halles;— Voltaire; mais, en raillant toujours les hommes, il les décourage;—Molière; mais il vous empêche de rire à force de vous faire penser;—Lesage! . . . arrêtons-nous à lui. Profond plutôt que grave, il prêche la vertu en faisant rire des vices; si l'amertume est parfois dans l'inspiration, elle s'enveloppe toujours de gaieté; il voit les misères du monde sans le mépriser, et connaît ses lâchetés sans le haïr.

Appelons ici tous les héros de son œuvre: Gil Blas, Fabrice, Sangrado, l'archevêque de Grenade, le duc de Lerme, Aurore, Scipion! Plaisantes ou gracieuses images, surgissez devant mes yeux, peuplez ma solitude, transportez-y, pour mon amusement, ce carnaval du monde dont vous êtes les masques brillants.

Par malheur, au moment même où je fais cette invocation, je me rappelle une lettre à écrire qui ne peut être retardée. Un de mes voisins de mansarde est venu me la demander hier. C'est un petit vieillard allègre, qui n'a d'autre passion que les tableaux et les gravures. Il rentre presque tous les jours avec quelque carton ou quelque toile,

de peu de valeur sans doute ; car je sais qu'il vit chétivement, et la lettre même que je dois rédiger pour lui prouve sa pauvreté. Son fils unique, marié en Angleterre, vient de mourir, et la veuve, restée sans ressources avec une vieille mère et un enfant, lui avait écrit pour demander asile. M. Antoine m'a prié d'abord de traduire la lettre, puis de répondre par un refus. J'avais promis cette réponse aujourd'hui ; remplissons, avant tout, notre promesse.

. . . La feuille de papier *Bath* est devant moi ; j'ai trempé ma plume dans l'encrier, et je me gratte le front pour provoquer l'éruption des idées quand je m'aperçois que mon dictionnaire me manque. Or, un Parisien qui veut parler anglais sans dictionnaire ressemble au nourrisson dont on a détaché les lisières ; le sol tremble sous lui, et il trébuche au premier pas. Je cours donc chez le relieur auquel a été confié mon Johnson ; il demeure précisément sur le carré.

La porte est entr'ouverte. J'entends de sourdes plaintes ; j'entre sans frapper, et j'aperçois l'ouvrier devant le lit de son compagnon de chambrée ; ce dernier a une fièvre violente et du délire. Pierre le regarde d'un air de mauvaise humeur embarrassée. J'apprends de lui que son *pays* n'a pu se lever le matin, et que, depuis, il s'est trouvé plus mal, d'heure en heure.

Je demande si on a fait venir un médecin.

— Ah bien, oui ! répond Pierre brusquement ; faudrait avoir pour ça de l'argent de poche, et le *pays* n'a que des dettes pour économies.

— Mais vous, dis-je un peu étonné, n'êtes-vous point son ami ?

— Minute ! interrompt le relieur ; ami comme le *limonier* est ami du *porteur*, à condition que chacun tirera la charrette pour son compte et mangera à part son picotin.

— Vous ne comptez point, pourtant, le laisser privé de soins ?

— Bah ! il peut garder tout le lit jusqu'à demain, vu que je suis de bal.

— Vous le laissez seul ?

— Faudrait-il donc manquer une descente de Courtille parce que le *pays* a la tête brouillée ? demande Pierre aigrement. J'ai rendez-vous avec les autres chez le père Desnoyers. Ceux qui ont mal au cœur n'ont qu'à prendre de la réglisse ; ma tisane, à moi, c'est le petit blanc.

En parlant ainsi, il dénoue un paquet dont il retire un costume de débardeur, et il procède à son travestissement.

Je m'efforce en vain de le rappeler à des sentiments de confraternité pour le malheureux qui gémit là, près de lui ; tout entier à l'espérance du plaisir qui l'attend, Pierre m'écoute avec impatience. Enfin, poussé à bout par cet égoïsme brutal, je passe des remontrances aux reproches ; je le déclare responsable des suites que peut avoir pour le malade un pareil abandon.

Cette fois, le relieur, qui va partir, s'arrête.

— Mais, tonnerre ! que voulez-vous que je fasse ? s'écrie-t-il en frappant du pied : est-ce que je suis obligé de passer mon carnaval à faire chauffer des bains de pied, par hasard ?

— Vous êtes obligé de ne pas laisser mourir un camarade sans secours ? lui dis-je.

— Qu'il aille à l'hôpital alors !

— Seul, comment le pourrait-il ?

Pierre fait un geste de résolution.

— Eh bien, je vas le conduire, reprend-il ; aussi bien, j'aurai plus tôt fait de m'en débarrasser . . . Allons, debout, *pays !*

Il secoue son compagnon, qui n'a point quitté ses vêtements. Je fais observer qu'il est trop faible pour marcher ; mais le relieur n'écoute pas : il le force à se lever, l'entraîne en le soutenant, et arrive à la loge du portier, qui court chercher un fiacre ; j'y vois monter le

malade presque évanoui avec le débardeur impatient, et tous deux partent, l'un pour mourir peut-être, l'autre pour dîner à la Courtille !

Six heures.—Je suis allé frapper chez le voisin, qui m'a ouvert lui-même et auquel j'ai remis la lettre enfin terminée et destinée à la veuve de son fils. M. Antoine m'a remercié avec effusion et m'a obligé à m'asseoir.

C'était la première fois que j'entrais dans la mansarde du vieil amateur. Une tapisserie tachée par l'humidité, et dont les lambeaux pendent çà et là, un poêle éteint, un lit de sangle, deux chaises dépaillées en composent tout l'ameublement. Au fond, on aperçoit un grand nombre de cartons entassés et de toiles sans cadre retournées contre le mur.

Au moment où je suis entré, le vieillard était à table, dînant avec quelques croûtes de pain dur qu'il trempait dans un verre d'eau sucrée. Il s'est aperçu que mon regard s'arrêtait sur ce menu d'anachorète, et il a un peu rougi.

— Mon souper n'a rien qui vous tente, voisin ? a-t-il dit en souriant.

J'ai répondu que je le trouvais au moins bien philosophique pour un souper de carnaval. M. Antoine a hoché la tête et s'est remis à table.

— Chacun fête les grands jours à sa manière, a-t-il repris en recommençant à plonger un croûton dans son verre. Il y a des gourmets de plusieurs genres, et tous les régals ne sont point destinés à flatter le palais ; il en existe aussi pour les oreilles et pour les yeux.

J'ai regardé involontairement autour de moi, comme si j'eusse cherché l'invisible festin qui pouvait le dédommager d'un pareil souper.

Il m'a compris sans doute, car il s'est levé avec la lenteur magistrale d'un homme sûr de ce qu'il va faire, il a fouillé derrière plusieurs cadres, en a tiré une toile sur

laquelle il a passé la main, et qu'il est venu placer silencieusement sous la lumière de la lampe.

Elle représentait un beau vieillard qui, assis à table avec sa femme, sa fille et ses enfants, chante, accompagné par des musiciens qu'on aperçoit derrière. J'ai reconnu, au premier aspect, cette composition, que j'avais souvent admirée au Louvre, et j'ai déclaré que c'était une magnifique copie de Jordaens.

— Une copie ! s'est écrié M. Antoine ; dites un original, voisin, et un original retouché par Rubens ! Voyez plutôt la tête du vieillard, la robe de la jeune femme, et les accessoires. On pourrait compter les coups de pinceau de l'Hercule du coloris. Ce n'est point seulement un chef-d'œuvre, monsieur, c'est un trésor, une relique ! La toile du Louvre passe pour une perle, celle-ci est un diamant.

Et, l'appuyant au poêle de manière à la placer dans son meilleur jour, il s'est remis à tremper ses croûtes, sans quitter de l'œil le merveilleux tableau. On eût dit que sa vue leur communiquait une délicatesse inattendue ; il les savourait lentement et vidait son verre à petits coups. Ses traits ridés s'étaient épanouis, ses narines se gonflaient : c'était bien, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, *un festin du regard.*

— Vous voyez que j'ai aussi ma fête, a-t-il repris, en branlant la tête d'un air de triomphe ; d'autres vont courir les restaurants et les bals ; moi, voilà le plaisir que je me suis donné pour mon carnaval.

— Mais, si cette toile est véritablement si précieuse, ai-je répondu, elle doit avoir un haut prix.

— Eh ! eh ! a dit M. Antoine, d'un ton de nonchalance orgueilleuse, dans un bon temps et avec un bon amateur, cela peut valoir quelque chose comme vingt mille francs.

J'ai fait un soubresaut en arrière.

— Et vous l'avez acheté ? me suis-je écrié.

— Pour rien, a-t-il répondu en baissant la voix ; ces brocanteurs sont des ânes : le mien a pris ceci pour une copie d'élève. . . . Il me l'a laissé à cinquante louis payés comptant ! ce matin, je les lui ai apportés, et maintenant il voudrait en vain se dédire.

— Ce matin ! ai-je répété . . . en reportant involontairement mes regards sur la lettre de refus que M. Antoine m'avait fait écrire à la veuve de son fils, et qui était encore sur la petite table.

Il n'a point pris garde à mon exclamation, et a continué à contempler l'œuvre de Jordaens dans une sorte d'extase.

— Quelle science de clair-obscur ! murmurait-il en grignotant sa dernière croûte avec délices ; quel relief ! quel feu ! Où trouve-t-on cette transparence de teintes, cette magie de reflets, cette force, ce naturel !

Et, comme je l'écoutais immobile, il a pris mon étonnement pour de l'admiration, et il m'a frappé sur l'épaule :

— Vous êtes ébloui ! s'est-il écrié avec gaieté, vous ne vous attendiez pas à un pareil trésor ! Que dites-vous de mon marché ?

— Pardon, ai-je répliqué sérieusement ; mais je crois que vous auriez pu le faire meilleur.

M. Antoine a dressé la tête.

— Comment cela ? s'est-il écrié ; me croiriez-vous homme à me tromper sur le mérite d'une peinture ou sur sa valeur ?

— Je ne doute ni de votre goût, ni de votre science ; mais je ne puis m'empêcher de penser que, pour le prix de la toile qui vous représente ce repas de famille, vous auriez pu avoir . . .

— Quoi donc ?

— La famille elle-même, monsieur.

Le vieil amateur m'a jeté un regard, non de colère, mais de dédain. Évidemment, je venais de me révéler à lui pour un barbare incapable de comprendre les arts et indigne

d'en jouir. Il s'est levé sans répondre, il a pris brusquement le Jordaens, et il est allé le reporter dans sa cachette derrière les cartons.

C'était une manière de me congédier ; j'ai salué et je suis sorti.

Sept heures.— Rentré chez moi, je trouve mon eau qui bout sur ma petite lampe ; je me mets à moudre le moka et je dispose ma cafetière.

La préparation de son café est, pour un solitaire, l'opération domestique la plus délicate et la plus attrayante ; c'est le *grand œuvre* des ménages de garçon.

Le café tient, pour ainsi dire, le milieu entre la nourriture corporelle et la nourriture spirituelle. Il agit agréablement, tout à la fois, sur les sens et sur la pensée. Son arome seul donne à l'esprit je ne sais quelle activité joyeuse ; c'est un génie qui prête ses ailes à notre fantaisie et l'emporte au pays des *Mille et une nuits*. Quand je suis plongé dans mon vieux fauteuil, les pieds en espalier devant un feu flambant, l'oreille caressée par le gazouillement de la cafetière qui semble causer avec mes chenets, l'odorat doucement excité par les effluves de la fève arabique, et les yeux à demi voilés sous mon bonnet rabattu, il me semble souvent que chaque flocon de la vapeur odorante prend une forme distincte : j'y vois tour à tour, comme dans les mirages du désert, les différentes images dont mes souhaits voudraient faire des réalités.

D'abord, la vapeur grandit, se colore, et j'aperçois une maisonnette au penchant d'une colline. Derrière s'étend un jardin enclos d'aubépines, et que traverse un ruisseau aux bords duquel j'entends bourdonner les ruches.

Puis le paysage grandit encore. Voici des champs plantés de pommiers où je distingue une charrue attelée qui attend son maître. Plus loin, au coin du bois qui retentit des coups de la cognée, je reconnais la hutte du sabotier, recouverte de gazon et de copeaux.

Et, au milieu de tous ces tableaux rustiques, il me semble voir comme une représentation de moi-même qui flotte et qui passe ! C'est mon fantôme qui se promène dans mon rêve.

Les bouillonnements de l'eau près de déborder m'obligent à interrompre cette méditation pour remplir la cafetière. Je me souviens alors qu'il ne me reste plus de crème ; je décroche ma boîte de fer-blanc et je descends chez la laitière.

La mère Denis est une robuste paysanne venue toute jeune de Savoie, et qui, contrairement aux habitudes de ses compatriotes, n'est point retournée au pays. Elle n'a ni mari ni enfant, malgré le titre qu'on lui donne ; mais sa bonté, toujours en éveil, lui a mérité ce nom de *mère*. Vaillante créature abandonnée dans la mêlée humaine, elle s'y est fait son humble place en travaillant, en chantant, en secourant, et laissant faire le reste à Dieu.

Dès la porte de la laitière, j'entends de longs éclats de rire. Dans un des coins de la boutique, trois enfants sont assis par terre. Ils portent le costume enfumé des petits Savoyards et tiennent à la main de longues tartines de fromage blanc. Le plus jeune s'en est barbouillé jusqu'aux yeux, et c'est là le motif de leur gaieté.

La mère Denis me les montre.

— Voyez-moi ces innocents, comme ça se régale ! dit-elle en passant la main sur la tête du petit gourmand.

— Il n'avait pas déjeuné, fait observer son camarade pour l'excuser.

— Pauvre créature ! dit la laitière ; ça est abandonné sans défense sur le pavé de la grande ville, où ça n'a plus d'autre père que le bon Dieu !

— Et c'est pourquoi vous leur servez de mère ? ai-je répliqué doucement.

— Ce que je fais est bien peu, a dit la mère Denis en

me mesurant mon lait ; mais tous les jours j'en ramasse quelques-uns dans la rue pour qu'ils mangent une fois à leur faim. Chers enfants ! leurs mères me revaudront ça en paradis. . . . Sans compter qu'ils me rappellent la montagne ! quand ils chantent leur chanson et qu'ils dansent, il me semble toujours que je revois notre grand-père !

Ici, les yeux de la paysanne sont devenus humides.

— Ainsi vous êtes payée par vos souvenirs du bien que vous leur faites ? ai-je repris.

— Oui, oui, a-t-elle dit, et aussi par leur joie ! Les ris de ces petits, monsieur, c'est comme un chant d'oiseau, ça vous donne de la gaieté et du courage pour vivre.

Tout en parlant, elle a coupé de nouvelles tartines, et y a joint des pommes avec une poignée de noix.

— Allons, les chérubins, s'est-elle écriée, mettez-moi ça dans vos poches pour demain.

Puis, se tournant de mon côté :

— Aujourd'hui, je me ruine, a-t-elle ajouté ; mais faut bien faire son carnaval.

Je m'en suis allé sans rien dire ; j'étais trop touché.

Enfin, je l'avais découvert, le véritable plaisir. Après avoir vu l'égoïsme de la sensualité et de la pure intelligence, je trouvais le joyeux dévouement de la bonté ! Pierre, M. Antoine et la mère Denis avaient fait chacun leur carnaval ; mais, pour les deux premiers, ce n'était que la fête des sens ou de l'esprit, tandis que, pour la troisième, c'était la fête du cœur !

III

CE QU'ON APPREND EN REGARDANT PAR LA FENÊTRE

3 *mars*. — Un poète a dit que la vie était le rêve d'une ombre ; il eût mieux fait de la comparer à une nuit de fièvre ! Quelles alternatives d'agitation et de sommeil ! que de malaises, de sursauts, de soifs renaissantes ! quel chaos d'images douloureuses ou confuses ! Toujours, entre le repos et la veille, on cherche en vain le calme, et l'on s'arrête au bord de l'activité. Les deux tiers de l'existence humaine se consument à hésiter, et le dernier tiers à s'en repentir.

Quand je dis *l'existence humaine*, il faut entendre la mienne ! Nous sommes ainsi faits que chacun de nous se regarde comme le miroir de la société ; ce qui se passe dans notre cœur nous paraît infailliblement l'histoire de l'univers. Tous les hommes ressemblent à l'ivrogne qui annonce un tremblement de terre parce qu'il se sent chanceler.

Et pourquoi suis-je incertain et inquiet, moi, pauvre journalier du monde, qui remplis dans un coin ma tâche obscure, et dont on utilise l'œuvre sans prendre garde à l'ouvrier ? Je veux vous le dire à vous, ami invisible pour qui ces lignes sont écrites ; frère inconnu que les solitaires appellent dans leurs angoisses, confident idéal auquel s'adressent tous les monologues, et qui n'êtes que le fantôme de notre propre conscience.

Un grand événement est survenu dans ma vie ! Au milieu de la route monotone que je parcourais tranquillement et sans y penser, un carrefour vient tout à coup de s'ouvrir. Deux chemins se présentent entre lesquels je dois choisir. L'un n'est que la continuation de celui que j'ai suivi jusqu'à ce jour ; l'autre, plus large, montre de merveilleuses perspectives. Sur le premier, rien à craindre,

mais aussi peu à espérer ; sur l'autre, les grands périls et les opulentes réussites ! Il s'agit, en un mot, de savoir si j'abandonnerai le modeste bureau dans lequel je devais mourir, pour une de ces entreprises hardies où le hasard seul est caissier !

Depuis hier, je me consulte, je compare, et reste indécis.

D'où me viendra la lumière ? qui me conseillera ?

Dimanche 4. — Voici le soleil qui sort des brumes de l'hiver ; le printemps annonce son approche ; une brise amollie glisse sur les toits, et mon violier recommence à fleurir !

Nous touchons à cette douce saison des *reverdies*, tant célébrée par les poètes sensitifs du XVI^e^ siècle :

> C'est à ce joly moys de may
> Que toute chose renouvelle,
> Et que je vous présentay, belle,
> Entièrement le cœur de moy.

Le gazouillement des moineaux m'appelle ; ils réclament les miettes que je sème pour eux chaque matin. J'ouvre ma fenêtre, et la perspective des toits m'apparaît dans toute sa splendeur.

Celui qui n'a habité que les premiers étages ne soupçonne point la variété pittoresque d'un pareil horizon. Il n'a jamais contemplé cet entrelacement de sommets que la tuile colore ; il n'a point suivi du regard ces vallées de gouttières où ondulent les frais jardins de la mansarde, ces grandes ombres que le soir étend sur les pentes ardoisées et ce scintillement des vitrages qu'incendie le soleil couchant ! Il n'a point étudié la flore de ces alpes civilisées que tapissent les lichens et les mousses ; il ne connaît point les mille habitants qui le peuplent, depuis l'insecte microscopique jusqu'au chat domestique, ce renard des toits, toujours en quête ou à l'affût ; il n'a point assisté enfin à ces mille aspects du ciel brumeux ou serein, à ces mille effets de

lumière, qui font de ces hautes régions un théâtre aux décorations toujours changeantes ! Que de fois mes jours de repos se sont écoulés à contempler ce merveilleux spectacle, à en découvrir les épisodes sombres ou charmants, à chercher enfin, dans ce monde inconnu, les *impressions de voyage* que les touristes opulents cherchent plus bas !

Neuf heures. — Mais pourquoi donc mes voisins ailés n'ont-ils point encore picoré les miettes que je leur ai éparpillées devant ma croisée ? Je les vois s'envoler, revenir, se percher au faîtage des fenêtres, et pépier en regardant le festin qu'ils sont habituellement si prompts à dévorer ! Ce n'est point ma présence qui peut les effrayer : je les ai accoutumés à manger dans ma main. D'où vient alors cette irrésolution craintive ? J'ai beau regarder, le toit est libre, les croisées voisines sont fermées. J'émiette le pain qui reste de mon déjeuner, afin de les attirer par un plus large banquet. . . . Leurs pépiements redoublent ; ils penchent la tête ; les plus hardis viennent voler au-dessus, mais sans oser s'arrêter.

Allons, mes moineaux sont victimes de quelqu'une de ces sottes terreurs qui font baisser les fonds à la Bourse ! Décidément, les oiseaux ne sont pas plus raisonnables que les hommes !

J'allais fermer ma fenêtre sur cette réflexion, quand j'aperçois tout à coup, dans l'espace lumineux qui s'étend à droite, l'ombre de deux oreilles qui se dressent, puis une griffe qui s'avance, puis la tête d'un chat tigré qui se montre à l'angle de la gouttière. Le drôle était là en embuscade, espérant que les miettes lui amèneraient du gibier.

Et moi qui accusais la couardise de mes hôtes ! j'étais sûr qu'aucun danger ne les menaçait ! je croyais avoir bien regardé partout ! je n'avais oublié que le coin derrière moi !

Dans la vie, comme sur les toits, que de malheurs vous arrivent pour avoir oublié un seul coin !

Dix heures. — Je ne puis quitter ma croisée ; pendant si longtemps la pluie et le froid l'ont tenue fermée, que j'ai besoin de reconnaître longuement tous les alentours, d'en reprendre possession. Mon regard fouille successivement tous les points de cet horizon confus, glissant ou s'arrêtant selon la rencontre.

Ah ! voici des fenêtres sur lesquelles il aimait à se reposer autrefois ; ce sont celles de deux voisines lointaines dont les habitudes différentes l'avaient depuis longtemps frappé.

L'une est une pauvre ouvrière levée dès la pointe du jour, et dont la silhouette se dessine, bien avant dans la soirée, derrière son petit rideau de mousseline ; l'autre est une jeune artiste qui fait arriver par instants, jusqu'à ma mansarde, ses vocalisations capricieuses. Quand leurs fenêtres s'ouvrent, celle de l'ouvrière ne laisse voir qu'un modeste ménage, tandis que l'autre montre un élégant intérieur ; mais aujourd'hui une foule de marchands s'y pressent ; on détend les draperies de soie, on emporte les meubles, et je me rappelle maintenant que la jeune artiste a passé ce matin sous ma fenêtre enveloppée dans un voile et marchant de ce pas précipité qui annonce quelque trouble intérieur ! Ah ! je devine tout ! ses ressources se sont épuisées dans d'élégants caprices ou auront été emportées par quelque désastre inattendu, et maintenant la voilà tombée du luxe à l'indigence ! Tandis que la chambrette de l'ouvrière, entretenue par l'ordre et le travail, s'est modestement embellie, celle de l'artiste est devenue la proie des revendeurs. L'une a brillé un instant, portée par le flot de la prospérité ; l'autre côtoie à petits pas, mais sûrement, sa médiocrité laborieuse.

Hélas ! n'y a-t-il point ici pour tous une leçon ? Est-ce bien dans ces hasardeux essais, au bout desquels se rencontre l'opulence ou la ruine, que l'homme sage doit engager les années de force et de volonté ? Faut-il considérer la vie

comme une tâche continue qui apporte à chaque jour son salaire, ou comme un jeu qui décide de notre avenir en quelques coups ? Pourquoi chercher le danger des chances extrêmes ? Dans quel but courir à la richesse par les périlleux chemins ? Est-il bien sûr que le bonheur soit le prix des éclatantes réussites plutôt que d'une pauvreté sagement acceptée ? Ah ! si les hommes savaient quelle petite place il faut pour loger la joie, et combien peu son logement coûte à meubler !

Midi. — Je me suis longtemps promené dans la longueur de ma mansarde, les bras croisés, la tête sur la poitrine ! Le doute grandit en moi comme une ombre qui envahit de plus en plus l'espace éclairé. Mes craintes augmentent ; l'incertitude me devient à chaque instant plus douloureuse ! il faut que je me décide aujourd'hui, avant ce soir ! J'ai dans ma main les dés de mon avenir et je tremble de les interroger.

Trois heures. — Le ciel s'est assombri, un vent froid commence à venir du couchant ; toutes les fenêtres qui s'étaient ouvertes aux rayons d'un beau jour ont été refermées. De l'autre côté de la rue seulement, le locataire du dernier étage n'a point encore quitté son balcon.

On reconnaît le militaire à sa démarche cadencée, à sa moustache grise et au ruban qui orne sa boutonnière ; on le devinerait à ses soins attentifs pour le petit jardin qui décore sa galerie aérienne ; car il y a deux choses particulièrement aimées de tous les vieux soldats : les fleurs et les enfants. Longtemps obligés de regarder la terre comme un champ de bataille, et sevrés des paisibles plaisirs d'un sort abrité, ils semblent commencer la vie à l'âge où les autres la finissent. Les goûts des premières années, arrêtés chez eux par les rudes devoirs de la guerre, refleurissent, tout à coup, sous leurs cheveux blancs ; c'est comme une épargne de jeunesse dont ils touchent tardivement les

arrérages. Puis, condamnés si longtemps à détruire, ils trouvent peut-être une secrète joie à créer et à voir renaître. Agents de la violence inflexible, ils se laissent plus facilement charmer par la faiblesse gracieuse ! Pour ces vieux ouvriers de la mort, protéger les frêles germes de la vie a tout l'attrait de la nouveauté.

Aussi le vent froid n'a pu chasser mon voisin de son balcon. Il laboure le terrain de ses caisses vertes ; il y sème, avec soin, les graines de capucine écarlate, de volubilis et de pois de senteur. Désormais il viendra tous les jours épier leur germination, défendre les pousses naissantes contre l'herbe parasite ou l'insecte, disposer les fils conducteurs pour les tiges grimpantes, leur distribuer avec précaution l'eau et la chaleur !

Que de peines pour amener à bien cette moisson ! Combien de fois je le verrai braver pour elle, comme aujourd'hui, le froid ou le chaud, la bise ou le soleil ! Mais aussi, aux jours les plus ardents de l'été, quand une poussière enflammée tourbillonnera dans nos rues, quand l'œil, ébloui par l'éclat du plâtre, ne saura où se reposer, et que les tuiles échauffées nous brûleront de leurs rayonnements, le vieux soldat, assis sous sa tonnelle, n'apercevra autour de lui que verdure ou que fleurs, et respirera la brise rafraîchie par un ombrage parfumé. Ses soins assidus seront enfin récompensés.

Pour jouir de la fleur, il faut semer la graine et cultiver le bourgeon.

Quatre heures. — Le nuage qui se formait depuis longtemps à l'horizon a pris des teintes plus sombres ; le tonnerre gronde sourdement, la nue se déchire ! Les promeneurs surpris s'enfuient de toutes parts avec des rires et des cris.

Je me suis toujours singulièrement amusé de ces "sauve-qui-peut" amenés par un subit orage. Il semble alors que

chacun, surpris à l'improviste, perde le caractère factice que lui a fait le monde ou l'habitude pour trahir sa véritable nature.

Voyez plutôt ce gros homme à la démarche délibérée, qui, oubliant tout à coup son insouciance de commande, court comme un écolier ! C'est un bourgeois économe qui se donne des airs de dissipateur, et qui tremble de gâter son chapeau.

Là-bas, au contraire, cette jolie dame, dont l'allure est si modeste et la toilette si soignée, ralentit le pas sous l'orage qui redouble ! Elle semble trouver plaisir à le braver, et ne songe point à son camail de velours moucheté par la grêle ! C'est évidemment une lionne déguisée en brebis.

Ici, un jeune homme qui passait s'est arrêté pour recevoir dans sa main quelques-uns des grains congelés qu'il examine. A voir, tout à l'heure, son pas rapide et affairé, vous l'auriez pris pour un commis en recouvrement, tandis que c'est un jeune homme savant qui étudie les effets de l'électricité.

Et ces enfants qui rompent leurs rangs pour courir après les rafales de la giboulée ; ces jeunes filles, tout à l'heure les yeux baissés, qui s'enfuient maintenant avec des éclats de rire ; ces gardes nationaux qui renoncent à l'attitude martiale de leurs jours de service pour se réfugier sous un porche ! L'orage a fait toutes ces métamorphoses.

Le voilà qui redouble ! Les plus impassibles sont forcés de chercher un abri. Je vois tout le monde se précipiter vers la boutique placée en face de ma fenêtre, et qu'un écriteau annonce *à louer*. C'est la quatrième fois depuis quelques mois. Il y a un an que toute l'adresse du menuisier et toutes les coquetteries du peintre avaient été employées à l'embellir ; mais l'abandon des locataires successifs a déjà effacé leur travail ; la boue déshonore les moulures de sa façade ; des affiches de vente au rabais salissent les

arabesques de sa devanture. A chaque nouveau locataire, l'élégant magasin a perdu quelque chose de son luxe. Le voilà vide et livré aux passants ! Que de destinées qui lui ressemblent, et ne changent de maître, comme lui, que pour courir plus vite à la ruine !

Cette dernière réflexion m'a frappé : depuis ce matin, tout semble prendre une voix pour me donner le même avertissement. Tout me crie : "Prends garde ! contente-toi de ton heureuse pauvreté ; les joies demandent à être cultivées avec suite ; n'abandonne pas tes anciens patrons pour te donner à des inconnus ! "

Sont-ce les faits qui parlent ainsi, ou l'avertissement vient-il du dedans ! N'est-ce point moi-même qui donne ce langage à tout ce qui m'entoure ? Le monde n'est qu'un instrument auquel notre volonté prête un accent ! Mais qu'importe, si la leçon est sage ? La voix qui parle tout bas dans notre sein est toujours une voix amie, car elle nous révèle ce que nous sommes, c'est-à-dire ce que nous pouvons. La mauvaise conduite résulte, le plus souvent, d'une erreur de vocation. S'il y a tant de sots et de méchants, c'est que la plupart des hommes se méconnaissent eux-mêmes. La question n'est pas de savoir ce qui nous convient, mais ce à quoi nous convenons !

Qu'irai-je faire, moi, au milieu de ces hardis aventuriers de la finance ? Pauvre moineau né sous les toits, je craindrais toujours l'ennemi qui se cache dans le coin obscur : prudent travailleur, je penserais au luxe de la voisine si subitement évanoui ; observateur timide, je me rappellerais les fleurs lentement élevées par le vieux soldat, ou la boutique dévastée pour avoir changé de maîtres ! Loin de moi les festins au-dessus desquels pendent des épées de Damoclès ! Je suis un rat des champs ; je veux manger mes noix et mon lard assaisonnés par la sécurité.

Et pourquoi cet insatiable besoin d'enrichissement ?

Boit-on davantage parce qu'on boit dans un plus grand verre ? D'où vient cette horreur de tous les hommes pour la médiocrité, cette féconde mère du repos et de la liberté ? Ah ! c'est là surtout le mal que devraient prévenir l'éducation publique et l'éducation privée. Lui guéri, combien de trahisons évitées, que de lâchetés de moins, quelle chaîne de désordres et de crimes à jamais rompue ! On donne des prix à la charité, au sacrifice ; donnez-en surtout à la modération, car c'est la grande vertu des sociétés ! Quand elle ne crée pas les autres, elle en tient lieu.

Six heures. — J'ai écrit aux fondateurs de la nouvelle entreprise une lettre de remercîment et de refus ! Cette résolution m'a rendu la tranquillité. Comme le savetier, j'avais cessé de chanter depuis que je logeais cette opulente espérance ; la voilà partie, et la joie est revenue !

O chère et douce Pauvreté ! pardonne-moi d'avoir un instant voulu te fuir comme on eût fui l'indigence ; établis-toi ici à jamais avec tes charmantes sœurs la Pitié, la Patience, la Sobriété et la Solitude ; soyez mes reines et mes institutrices ; apprenez-moi les austères devoirs de la vie ; éloignez de ma demeure les infirmités de cœur et les vertiges qui suivent la prospérité. Pauvreté sainte ! apprends-moi à supporter sans me plaindre, à partager sans hésitation, à chercher le but de l'existence plus haut que les plaisirs, plus loin que la puissance. Tu fortifies le corps, tu raffermis l'âme, et, grâce à toi, cette vie à laquelle l'opulent s'attache comme à un rocher devient un esquif dont la mort peut dénouer le câble sans éveiller notre désespoir. Continue à me soutenir, ô toi que le Christ a surnommée *la Bienheureuse !*

IV

AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

9 *avril.* — Les belles soirées sont revenues ; les arbres commencent à déplisser leurs bourgeons ; les hyacinthes, les jonquilles, les violettes et les lilas parfument les éventaires des bouquetières ; la foule a repris ses promenades sur les quais, sur les boulevards. Après dîner, je suis aussi descendu de ma mansarde pour respirer l'air du soir.

C'est l'heure où Paris se montre dans toute sa beauté. Pendant la journée, le plâtre des façades fatigue l'œil par sa blancheur monotone, les chariots pesamment chargés font trembler les pavés sous leurs roues colossales, la foule empressée se croise et se heurte, uniquement occupée de ne point manquer l'instant des affaires ; l'aspect de la ville entière a quelque chose d'âpre, d'inquiet et de haletant ; mais, dès que les étoiles se lèvent, tout change ; les blanches maisons s'éteignent dans une ombre vaporeuse ; on n'entend plus que le roulement des voitures qui courent à quelque fête ; on ne voit que passants flâneurs ou joyeux ; le travail a fait place aux loisirs. Maintenant, chacun respire de cette course ardente à travers les occupations du jour ; ce qui reste de force est donné au plaisir ! Voici les bals qui éclairent leurs péristyles, les spectacles qui s'ouvrent, les boutiques de friandises qui se dressent le long des promenades, les crieurs de journaux qui font briller leur lanterne. Paris a décidément déposé la plume, le mètre et le tablier ; après la journée livrée au travail, il veut la soirée pour jouir ; comme les maîtres de Thèbes, il a remis au lendemain les affaires sérieuses.

J'aime à partager cette heure de fête, non pour me mêler à la gaieté commune, mais pour la contempler. Si la joie des autres aigrit les cœurs jaloux, elle fortifie les

cœurs soumis ; c'est le rayon de soleil qui fait épanouir ces deux belles fleurs qu'on nomme *la confiance* et *l'espoir*.

Seul au milieu de la multitude riante, je ne me sens point isolé, car j'ai le reflet de sa gaieté ; c'est ma famille humaine qui se réjouit de vivre ; je prends une part fraternelle à son bonheur. Compagnons d'armes dans la bataille terrestre, qu'importe à qui va le prix de la victoire ! Si la fortune passe à nos côtés sans nous voir, et prodigue ses caresses à d'autres, consolons-nous comme l'ami de Parménion, en disant : "Ceux-là sont aussi Alexandre !"

Tout en faisant ces réflexions, j'allais devant moi, à l'aventure. Je passais d'un trottoir à l'autre, je revenais sur mes pas, je m'arrêtais aux boutiques et aux affiches ! Que de choses à apprendre dans les rues de Paris ! Quel musée ! Fruits inconnus, armes étranges, meubles d'un autre temps ou d'autres lieux, animaux de tous les climats, images des grands hommes, costumes des nations lointaines ! le monde est là par échantillons.

Aussi voyez ce peuple, dont l'instruction s'est faite le long des vitres et devant l'étalage des marchands ! Rien ne lui a été enseigné, et il a une première idée de toutes choses. Il a vu des ananas chez Chevet, un palmier au Jardin des plantes, des cannes à sucre en vente sur le pont Neuf. Les Peaux-Rouges exposés à la salle Valentino lui ont appris à mimer la danse du bison et à fumer le calumet ; il a fait manger les lions de Carter ; il connaît les principaux costumes nationaux d'après la collection de Babin ; les étalages de Goupil lui ont mis sous les yeux les chasses au tigre de l'Afrique et les séances du Parlement anglais ; il a fait connaissance, en regardant les gravures des journaux illustrés, avec la reine Victoria, l'empereur d'Autriche et Kossuth ! On peut certes l'instruire, mais non l'étonner ; car aucune chose n'est complétement nouvelle pour lui. Vous pouvez promener le gamin de Paris dans les cinq

parties du monde, et, à chaque étrangeté dont vous croirez l'éblouir, il vous répondra par le mot sacramentel et populaire : *Connu.*

Mais cette variété d'exhibitions qui fait de Paris la foire du monde, n'offre point seulement au promeneur un moyen de s'instruire ; c'est une perpétuelle excitation pour l'imagination éveillée, un premier échelon toujours dressé devant nos songes. En la voyant, que de voyages entrepris par la pensée, quelles aventures rêvées, combien de merveilleux tableaux ébauchés ! Je ne regarde jamais, près des Bains chinois, cette boutique tapissée de jasmins des Florides et pleine de magnolias, sans voir se dérouler devant mes yeux toutes les clairières des forêts du nouveau monde décrites par l'auteur d'*Atala.*

Puis, quand cette étude des choses, et cet entretien avec la pensée ont amené la fatigue, regardez autour de vous ! quels contrastes de tournures et de physionomies dans la multitude ! quel vaste champ d'exercice pour la méditation ! L'éclair d'un regard entrevu, quelques mots saisis au passage ouvrent mille perspectives. Vous cherchez à comprendre ces révélations incomplètes, comme l'antiquaire s'efforce de déchiffrer l'inscription mutilée de quelque vieux monument, vous bâtissez une histoire sur un geste, sur une parole ! . . . Jeux émouvants de l'intelligence qui se repose dans la fiction des lourdes banalités du réel.

Hélas ! en passant près de la porte cochère d'un hôtel, j'ai, tout à l'heure, aperçu un triste sujet pour une de ces histoires. Au coin le moins lumineux, un homme était debout, la tête nue et tendant son chapeau à la charité des passants. Son habit avait cette propreté indigente qui prouve une misère longtemps combattue. Boutonné avec soin, il cachait l'absence du linge. Le visage à demi voilé par de longs cheveux gris et les yeux fermés, comme s'il eût voulu échapper au spectacle de son humiliation, le men-

diant demeurait muet, sans mouvement. Les promeneurs passaient avec distraction à côté de cette indigence qu'enveloppaient le silence et l'ombre ! Heureux d'échapper à l'importunité de la plainte, ils détournaient les yeux ! Tout à coup la porte cochère a glissé sur ses gonds ; un équipage très bas, garni de lanternes d'argent et traîné par deux chevaux noirs, est sorti doucement, puis s'est élancé vers le faubourg Saint-Germain. A peine ai-je pu distinguer, au fond, le scintillement des diamants et des fleurs de bal ! La lueur des lanternes a passé comme une raie sanglante sur la pâle figure du mendiant, ses yeux se sont ouverts, un éclair a illuminé son regard, qui a poursuivi l'opulent équipage jusqu'à ce qu'il ait disparu dans la nuit !

J'ai laissé tomber dans le chapeau toujours étendu une légère aumône, et je suis passé vite !

Je venais de surprendre les deux plus tristes secrets du mal qui tourmente notre siècle : l'envie haineuse de celui qui souffre, l'oubli égoïste de celui qui jouit !

Tout le plaisir de cette promenade s'est évanoui ; j'ai cessé de regarder autour de moi pour rentrer en moi-même. Au spectacle animé et mouvant de la rue a succédé la discussion intérieure de tous ces douloureux problèmes écrits depuis quatre mille ans au fond de chacune des luttes humaines, mais plus clairement posés de nos jours.

Je songeais à l'inutilité de tant de combats qui n'avaient fait que déplacer alternativement le malheureux avec la victoire, aux malentendus passionnés renouvelant, de génération en génération, la sanglante histoire d'Abel et de Caïn ; et, attristé par ces lugubres images, je marchais à l'aventure, lorsque le silence qui s'était fait autour de moi m'a insensiblement retiré à ma préoccupation.

J'étais arrivé à une de ces rues écartées où l'aisance sans faste et la méditation laborieuse aiment à s'abriter. Aucune boutique ne bordait les trottoirs faiblement éclairés, on n'en-

tendait que le bruit éloigné des voitures et les pas de quelques habitants qui regagnaient tranquillement leurs demeures.

Je reconnus aussitôt la rue, bien que je n'y fusse venu qu'une fois.

Il y avait de cela deux années : à la même époque, je longeais la Seine, dont les berges noyées dans l'ombre laissaient le regard s'étendre en tous sens, et à laquelle l'illumination des quais et des ponts donnait l'aspect d'un lac enguirlandé d'étoiles. J'avais atteint le Louvre, lorsqu'un rassemblement formé près du parapet m'arrêta : on entourait un enfant d'environ six ans qui pleurait. Je demandai la cause de ses larmes.

— Il paraît qu'on l'a envoyé promener aux Tuileries, me dit un maçon qui revenait du travail, sa truelle à la main ; le domestique qui le conduisait a trouvé là des amis et a dit à l'enfant de l'attendre tandis qu'il allait prendre un *canon ;* mais faut croire que la soif lui sera venue en buvant, car il n'a pas reparu, et le petit ne retrouve plus son logement.

— Ne peut-on lui demander son nom et son adresse ?

— C'est ce qu'ils font depuis une heure ; mais tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il s'appelle Charles, et que son père est M. Duval. . . . Il y en a douze cents dans Paris, des Duval.

— Ainsi il ne sait pas le nom du quartier où il demeure ?

— Ah bien, oui ! vous ne voyez donc pas que c'est un petit riche ? Ça n'est jamais sorti qu'en voiture, ou avec un laquais ; ça ne sait pas se conduire tout seul.

Ici, le maçon fut interrompu par quelques voix qui s'élevaient au-dessus des autres.

— On ne peut pas le laisser sur le pavé, disaient les uns.

— Les enleveurs d'enfants l'emporteraient, continuaient les autres.

— Il faut l'emmener chez le commissaire.

— Ou à la préfecture de police.

— C'est cela ; viens, petit !

Mais l'enfant, que ces avertissements de danger et ces noms de police et de commissaire avaient effrayé, criait plus fort, en reculant vers le parapet. On s'efforçait en vain de le persuader, sa résistance grandissait avec son inquiétude, et les plus empressés commençaient à se décourager, lorsque la voix d'un petit garçon s'éleva au milieu du débat.

— Je le connais bien, moi, dit-il en regardant l'enfant perdu ; il est de notre quartier.

— Quel quartier ?

— Là-bas, de l'autre côté des boulevards, *rue des Magasins.*

— Et tu l'as déjà vu ?

— Oui, oui, c'est le fils de la grande maison au bout de la rue, où il y a une porte à grille avec des pointes dorées.

L'enfant redressa vivement la tête, et les larmes s'arrêtèrent dans ses yeux.

Le petit garçon répondit à toutes les questions qui lui furent adressées, et donna des renseignements qui ne pouvaient laisser aucun doute. L'enfant égaré le comprit, car il s'approcha de lui comme s'il eût voulu se mettre sous sa protection.

— Ainsi, tu peux le conduire à ses parents ? demanda le maçon qui avait écouté l'explication avec un véritable intérêt.

— Ça ne sera pas malin, répliqua le petit garçon, c'est ma route.

— Alors, tu t'en charges ?

— Il n'a qu'à venir.

Et, reprenant le panier qu'il avait déposé sur le trottoir, il se dirigea vers la poterne du Louvre.

L'enfant perdu le suivit.

— Pourvu qu'il le conduise bien ! dis-je en les voyant s'éloigner.

— Soyez donc calme, reprit le maçon ; le petit en blouse a le même âge que l'autre ; mais, comme on dit, *ça connaît les couleurs ;* la misère, voyez-vous, est une fameuse maîtresse d'école !

Le rassemblement s'était dispersé : je me dirigeai à mon tour vers le Louvre ; l'idée m'était venue de suivre les deux enfants afin de prévenir toute erreur.

Je ne tardai pas à les rejoindre ; ils marchaient l'un près de l'autre, déjà familiarisés et causant.

Le contraste de leurs costumes frappa alors mes regards. Le petit Duval portait un de ces habillements de fantaisie qui joignent le bon goût à l'opulence : sa veste serrée à la taille était artistement soutachée ; un pantalon plissé depuis la ceinture descendait sur des brodequins vernis à boutons de nacre, et une casquette de velours cachait à demi ses cheveux bouclés. La mise de son conducteur, au contraire, indiquait les dernières limites de la pauvreté, mais de celle qui résiste et ne s'abandonne pas. Sa vieille blouse, diaprée de morceaux de teintes différentes, indiquait la persistance d'une mère laborieuse luttant contre les usures du temps ; les jambes du pantalon, devenues trop courtes, laissaient voir des bas reprisés à plusieurs fois, et il était évident que ses souliers n'avaient point été primitivement destinés à son usage.

Les physionomies des deux enfants ne différaient pas moins que leur costume. Celle du premier était délicate et distinguée ; l'œil d'un bleu limpide, la peau fine, les lèvres souriantes, lui donnaient un charme d'innocence et de bonheur ; les traits du second, au contraire, avaient une certaine rudesse ; le regard était vif et mobile, le teint bruni, la bouche moins riante que narquoise ; tout indiquait l'intelligence aiguisée par une précoce expérience ; il

marchait avec confiance au milieu des rues que les voitures sillonnaient, et suivait sans hésitation leurs mille détours.

J'appris de lui qu'il apportait tous les jours le dîner de son père, alors occupé sur la rive gauche de la Seine ; la responsabilité dont il était chargé l'avait rendu attentif et prudent. Il avait reçu ces dures mais puissantes leçons de la nécessité que rien n'égale ni ne remplace. Malheureusement, les besoins du pauvre ménage l'avaient forcé à négliger l'école, et il paraissait le regretter, car souvent il s'arrêtait devant les gravures et demandait à son compagnon de lui en lire les inscriptions.

Nous atteignîmes ainsi le boulevard Bonne-Nouvelle, où l'enfant égaré commença à se reconnaître ; malgré la fatigue, il pressa le pas ; un trouble mêlé d'attendrissement l'agitait ; à la vue de sa maison, il poussa un cri et courut vers la grille aux pointes dorées ; une femme, qui attendait sur le seuil, le reçut dans ses bras, et, aux exclamations de joie, au bruit des baisers, j'eus bientôt reconnu sa mère.

Ne voyant revenir ni le domestique ni l'enfant, elle avait envoyé de tous côtés à leur recherche et attendait dans une anxiété palpitante.

Je lui expliquai, en peu de mots, ce qui était arrivé : elle me remercia avec effusion, et chercha le petit garçon qui avait reconnu et reconduit son fils ; mais pendant notre explication il avait disparu.

C'était la première fois que je revenais depuis dans ce quartier. La reconnaissance de la mère avait-elle persisté ? Les deux enfants s'étaient-ils retrouvés, et l'heureux hasard de leur rencontre avait-il abaissé devant eux cette barrière qui peut distinguer les classes, mais qui ne devrait point les diviser ?

Je m'adressais ces questions en ralentissant le pas, et les yeux fixés sur la grande grille que je venais d'apercevoir. Tout à coup je la vis s'ouvrir, et deux enfants parurent sur

le seuil. Bien que grandis, je les reconnus au premier coup d'œil : c'étaient l'enfant trouvé près du parapet du Louvre et son jeune conducteur. Le costume de ce dernier avait seulement subi d'importantes modifications : sa blouse de toile grise, dont la propreté touchait presque à l'élégance, était serrée à la taille par une ceinture de cuir verni ; il était chaussé de forts souliers, mais faits à son pied, coiffé d'une casquette de coutil toute neuve.

Au moment où je l'aperçus, il tenait des deux mains un énorme bouquet de lilas auquel son compagnon s'efforçait d'ajouter des narcisses et des primevères ; les deux enfants riaient et se dirent amicalement adieu. Le fils de M. Duval ne rentra qu'après avoir vu son compagnon tourner le coin de la rue.

J'accostai alors ce dernier et je lui rappelai notre rencontre ; il me regarda un instant, puis parut me reconnaître.

— Pardon, excuse, si je ne vous salue pas, dit-il gaiement, mais il faut mes deux mains pour le bouquet que m'a donné M. Charles.

— Vous êtes donc devenus bons amis ? demandai-je.

— Oh ! je crois bien, dit l'enfant ; maintenant, mon père est riche aussi !

— Comment cela ?

— M. Duval lui a prêté un peu d'argent ; il s'est mis en chambre où il fabrique pour son compte, et moi, je vais à l'école.

— Au fait, repris-je en remarquant pour la première fois la croix qui décorait la blouse de l'enfant, je vois que vous êtes *empereur !*

— M. Charles m'aide à étudier, et, comme ça, je suis devenu le plus fort de toute la classe.

— Vous venez alors de prendre votre leçon ?

— Oui, il m'a donné du lilas, car il y a un jardin où nous jouons ensemble et qui fournit ma mère de fleurs.

— Alors, c'est comme si vous en aviez une part ?

— Juste ! Ah ! ce sont de bons voisins, allez. Mais me voilà rendu ; au revoir, monsieur.

L'enfant me fit de la tête un salut souriant, et disparut.

Je continuai ma route, pensif, mais le cœur soulagé. Si j'avais vu ailleurs le contraste douloureux de l'opulence et de la misère, ici je trouvais l'alliance amicale de la richesse et de la pauvreté. La bonne volonté avait adouci, des deux côtés, les inégalités trop rudes, et établi entre l'humble atelier et le brillant hôtel un chemin de bon voisinage. Loin de prêter l'oreille à la voix de l'intérêt, chacun avait écouté celle du dévouement, et il n'était resté place ni au dédain ni à l'envie. Aussi, au lieu du mendiant en haillons que j'avais aperçu près de l'autre seuil, maudissant la richesse, je trouvais l'heureux enfant de l'ouvrier chargé de fleurs et la bénissant ! Le problème, si difficile et si périlleux à discuter rien qu'avec le droit, je venais de le voir résolu par l'amour !

V

LA COMPENSATION

Dimanche 27 *mai.* — Les capitales ont cela de particulier que les jours de repos semblent le signal d'un sauve-qui-peut universel. Comme des oiseaux auxquels la liberté vient d'être rendue, les populations sortent de leurs cages de pierre et s'envolent joyeusement vers la campagne. C'est à qui trouvera une motte verdoyante pour s'asseoir, l'ombre d'un buisson pour s'abriter ; on cueille les marguerites de mai, on court dans les champs ; la ville est oubliée jusqu'au soir, où l'on revient le chapeau fleuri d'une branche

d'aubépine et le cœur égayé d'un doux souvenir ; on reprendra le lendemain le joug du travail.

Ces velléités champêtres sont surtout remarquables à Paris. Les beaux jours venus, employés, bourgeois, ouvriers attendent avec impatience chaque dimanche pour aller essayer quelques heures de cette vie pastorale ; on fait deux lieues entre les boutiques d'épiciers et de marchands de vin des faubourgs, dans le seul espoir de découvrir un vrai champ de navets. Le père de famille commence l'instruction pratique de son fils en lui montrant du blé qui n'a pas la forme de petits pains, et des choux " à l'état sauvage." Dieu sait que de rencontres, de découvertes, d'aventures ! Quel Parisien n'a point eu son odyssée en parcourant la banlieue et ne pourrait écrire le pendant du fameux *Voyage par terre et par mer de Paris à Saint-Cloud !*

Nous ne parlerons point ici de cette population flottante venue de partout, pour qui notre Babylone française n'est que le caravansérail de l'Europe ; phalange de penseurs, d'artistes, d'industriels, de voyageurs qui, comme le héros d'Homère, ont abordé leur patrie intellectuelle après avoir vu " beaucoup de peuples et de cités " ; mais du Parisien sédentaire, rangé, vivant à son étage, comme le mollusque sur son rocher, curieux vestige de la crédulité, de la lenteur et de la bonhomie des siècles passés.

Car une des singularités de Paris est de réunir vingt populations complétement différentes de mœurs et de caractère. A côté des bohémiens du commerce et de l'art, qui traversent successivement tous les degrés de la fortune ou du caprice, vit une paisible tribu de rentiers et de travailleurs établis, dont l'existence ressemble au cadran d'une horloge sur laquelle la même aiguille ramène successivement les mêmes heures. Si aucune autre ville n'offre des vies plus éclatantes, plus agitées, aucune autre ne peut en offrir de plus obscures et de plus calmes. Il en est des grandes

cités comme de la mer : l'orage ne trouble que la surface ; en descendant jusqu'au fond, vous trouvez une région inaccessible au mouvement et au bruit.

Pour ma part, je campais au bord de cette région sans l'habiter véritablement. Placé en dehors des turbulences publiques, je vivais réfugié dans mon isolement, mais sans pouvoir détacher ma pensée de la lutte. J'en suivais de loin tous les incidents avec bonheur ou avec angoisse ; je m'associais aux triomphes ou aux funérailles ! Pour qui regarde et qui sait, le moyen de ne pas prendre part ! Il n'y a que l'ignorance qui peut rendre étranger à la vie extérieure ; l'égoïsme même ne suffit point pour cela.

Ces réflexions que je faisais à part moi, dans ma mansarde, étaient entrecoupées par tous les " actes domestiques " auxquels se livre forcément un célibataire qui n'a d'autre serviteur que sa bonne volonté. En poursuivant mes déductions, j'avais ciré mes bottes, brossé mon habit, noué ma cravate ; j'étais enfin arrivé à ce moment solennel où l'on se demande, comme Dieu après la création du monde, *si l'on trouve cela bien.*

Une grande résolution venait de m'arracher à mes habitudes : la veille, des affiches m'avaient appris que c'était fête à Sèvres, que la manufacture de porcelaine serait ouverte au public. Séduit, le matin même, par la beauté du ciel, je m'étais subitement décidé à y aller.

En arrivant au débarcadère de la rive gauche, j'aperçus la foule qui se hâtait, attentive à ne point manquer l'heure. Outre beaucoup d'autres avantages, les chemins de fer auront celui d'accoutumer les Français à l'exactitude. Certains d'être commandés par l'heure, ils se résigneront à lui obéir ; ils apprendront à attendre quand ils ne pourront plus être attendus. Les vertus sociales sont surtout de bonnes habitudes. Que de grandes qualités inoculées à certains peuples par la position géographique, par la néces-

sité politique, par les institutions ! La création d'une monnaie d'airain trop lourde et trop volumineuse pour être entassée tua, pour un temps, l'avarice chez les Lacédémoniens.

Je me suis trouvé dans un wagon près de deux sœurs déjà sur le retour, appartenant à la classe des Parisiens casaniers et paisibles dont j'ai parlé plus haut. Quelques complaisances de bon voisinage ont suffi pour m'attirer leur confiance ; au bout de quelques minutes, je savais toute leur histoire.

Ce sont deux pauvres filles restées orphelines à quinze ans et qui, depuis, ont vécu comme vivent les femmes qui travaillent, d'économies et de privations. Fabriquant depuis vingt ou trente ans des agrafes pour la même maison, elles ont vu dix maîtres s'y succéder et s'enrichir sans que rien ait changé dans leur sort. Elles habitent toujours la même chambre, au fond d'une de ces impasses de la rue Saint-Denis où l'air et le soleil sont inconnus. Elles se mettent au travail avant le jour, le prolongent après la nuit, et voient les années se joindre aux années sans que leur vie ait été marquée par aucun autre événement que l'office du dimanche, une promenade ou une maladie.

La plus jeune de ces dignes ouvrières a quarante ans et obéit à sa sœur comme elle le faisait toute petite. L'aînée la surveille, la soigne et la gronde avec une tendresse maternelle. Au premier instant, on rit, puis on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de touchant dans ces deux enfants en cheveux gris dont l'un n'a pas pu se désaccoutumer d'obéir, l'autre de protéger.

Et ce n'est pas seulement en cela que mes deux compagnes sont plus jeunes que leur âge : ignorantes de tout, elles s'étonnent sans cesse. Nous ne sommes pas arrivés à Clamart qu'elles s'écrieraient volontiers, comme le roi de la ronde enfantine, qu'elles ne *croyaient pas le monde si grand !*

C'est la première fois qu'elles se hasardent sur un chemin de fer, et il faut voir les saisissements, les frayeurs, les résolutions courageuses ! tout les émerveille ! Elles ont dans leur âme un arriéré de jeunesse qui les rend sensibles à ce qui ne nous frappe ordinairement que dans les premières années. Pauvres créatures qui, en ayant gardé les sensations d'un autre âge, en ont perdu la grâce ! Mais n'y a-t-il pas quelque chose de saint dans cette ingénuité que leur a conservée le jeûne de toutes les joies ? Ah ! maudit soit le premier qui a eu le triste courage d'enchaîner le ridicule à ce nom de vieille fille qui rappelle tant de déceptions douloureuses, tant d'ennuis, tant de délaissement ! Maudit celui qui a pu trouver un sujet de sarcasme dans un malheur involontaire, et qui a couronné d'épines des cheveux blanchis !

Les deux sœurs s'appellent Françoise et Madeleine ; leur voyage d'aujourd'hui est un coup d'audace sans exemple dans leur vie. La fièvre du siècle les a gagnées à leur insu. Hier, Madeleine a subitement jeté cette idée de promenade, Françoise l'a accueillie sur-le-champ. Peut-être eût-il mieux valu ne point céder à la tentation offerte par la jeune sœur ; mais "on fait des folies à tout âge," comme le remarque philosophiquement la prudente Françoise. Quant à Madeleine, elle ne regrette rien, c'est le mousquetaire du ménage.

— Il faut bien s'amuser, dit-elle, on ne vit qu'une fois.

Et la sœur aînée sourit à cette maxime épicurienne. Il est évident que toutes deux sont dans une crise d'indépendance.

Du reste, ce serait grand dommage que le regret vînt déranger leur joie ! elle est si franche, si expansive ! La vue des arbres qui semblent courir des deux côtés de la route leur cause une incessante admiration. La rencontre d'un train qui passe en sens inverse avec le bruit et la rapidité de la foudre leur fait fermer les yeux et jeter un cri ; mais tout a déjà disparu ! Elles regardent, se rassurent, s'émerveillent. Madeleine déclare qu'un pareil

spectacle vaut le prix du voyage, et Françoise en tomberait d'accord si elle ne songeait, avec un peu d'effroi, au déficit dont une pareille dépense doit charger leur budget. Ces trois francs consacrés à une seule promenade, c'est l'économie d'une semaine entière de travail. Aussi la joie de l'aînée des deux sœurs est-elle entrecoupée de remords ; l'enfant prodigue retourne par instants les yeux vers la ruelle du quartier Saint-Denis.

Mais le mouvement et la succession des objets viennent la distraire. Voici le pont du Val encadré dans son merveilleux paysage : à droite, Paris avec ses grands monuments qui découpent la brume ou étincellent au soleil ; à gauche, Meudon avec ses *villas*, ses bois, ses vignes et son château royal ! Les deux ouvrières vont d'une portière à l'autre en jetant des cris d'admiration. Nos compagnons de voyage rient de cette surprise enfantine ; moi, je me sens attendri, car j'y vois le témoignage d'une longue et monotone réclusion ; ce sont des prisonnières du travail qui ont retrouvé, pour quelques heures, l'air et la liberté.

Enfin, le train s'arrête ; nous descendons. Je montre aux deux sœurs le sentier qui conduit jusqu'à Sèvres, entre le chemin de fer et les jardins ; elles partent en avant tandis que je m'informe des heures de retour.

Je les retrouve bientôt à la station suivante, où elles se sont arrêtées devant le petit jardin du garde-barrière ; toutes deux sont déjà en conversation réglée avec l'employé, qui bine ses plates-bandes et y trace des rayons pour les semis de fleurs. Il leur apprend que c'est l'époque où les herbes parasites sont le plus utilement sarclées, où l'on fait les boutures et les marcottes, où l'on sème les plantes annuelles, où l'on enlève les pucerons des rosiers. Madeleine a sur le rebord de sa croisée deux caisses où, faute d'air et de soleil, elle n'a jamais pu faire pousser que du cresson ; mais elle se persuade que, grâce à ces instructions, tout va

prospérer désormais. Enfin, le garde-barrière, qui sème une bordure de réséda, lui donne un reste de graines qu'il n'a pu employer, et la vieille fille s'en va ravie, recommençant, à propos de ces fleurs en espérance, le rêve de Perrette à propos du pot au lait.

Arrivé au quinconce d'acacias où se célèbre la fête, je perds de vue les deux sœurs. Je parcours seul cette exhibition de loteries en plein vent, de parades de saltimbanques, de carrousels et de tirs à l'arbalète. J'ai toujours été frappé de l'entrain des fêtes champêtres. Dans les salons, on est froid, sérieux, souvent ennuyé : la plupart de ceux qui viennent là sont amenés par l'habitude ou par des obligations de société ; dans les réunions villageoises, au contraire, vous ne trouvez que des assistants qu'attire l'espoir du plaisir. Là-bas, c'est une conscription forcée ; ici, ce sont les volontaires de la gaieté ! Puis quelle facilité à la joie ! Comme cette foule est encore loin de savoir que de ne se plaire à rien et railler est le suprême bon ton ! Sans doute ces amusements sont souvent grossiers ; la délicatesse et l'idéalité leur manquent ; mais ils ont du moins la sincérité. Ah ! si l'on pouvait garder à ces fêtes leur vivacité joyeuse en y mêlant un sentiment moins vulgaire ! Autrefois la religion imprimait aux solennités champêtres son grand caractère, et purifiait le plaisir sans lui ôter sa naïveté !

C'est l'heure où les portes de la manufacture de porcelaine et du musée céramique s'ouvrent au public ; je retrouve dans la première salle Françoise et Madeleine. Saisies de se voir au milieu de ce luxe royal, elles osent à peine marcher ; elles parlent bas comme dans une église.

— Nous sommes chez le roi ! dit l'aînée des sœurs, qui oublie toujours que la France n'en a plus.

Je les encourage à avancer ; je marche devant et elles se décident à me suivre.

Que de merveilles réunies dans cette collection où l'on voit l'argile prendre toutes les formes, se teindre de toutes les couleurs, s'associer à toutes les substances !

La terre et le bois sont les premières matières travaillées par l'homme, celles qui semblaient plus particulièrement destinées à son usage. Ce sont, comme les animaux domestiques, des accessoires obligés de sa vie : aussi y a-t-il entre eux et nous des rapports plus intimes. La pierre, les métaux, demandent de longues préparations ; ils résistent à notre action immédiate, et appartiennent moins à l'homme qu'aux sociétés ; le bois et la terre sont, au contraire, les instruments premiers de l'être isolé qui veut se nourrir ou s'abriter.

C'est là sans doute ce qui me fait trouver tant de charmes à la collection que j'examine. Ces tasses grossièrement modelées par le sauvage m'initient à une partie de ses habitudes ; ces vases d'une élégance confuse qu'a pétris l'Indien me révèlent l'intelligence amoindrie dans laquelle brille encore le crépuscule d'un soleil autrefois étincelant ; ces cruches surchargées d'arabesques montrent la fantaisie arabe grossièrement traduite par l'ignorance espagnole ! On trouve ici le cachet de chaque race, de chaque pays et de chaque siècle.

Mes compagnes paraissent peu préoccupées de ces rapprochements historiques ; elles regardent tout avec l'admiration crédule qui n'examine ni ne discute. Madeleine lit l'inscription placée sous chaque œuvre, et sa sœur répond par une exclamation de surprise.

Nous arrivons ainsi à une petite cour où l'on a jeté quelques fragments de quelques tasses brisées. Françoise aperçoit une soucoupe presque entière et à ornements coloriés dont elle s'empare ; ce sera pour elle un souvenir de la visite qu'elle vient de faire ; elle aura désormais dans son ménage un échantillon de cette porcelaine de Sèvres *qui ne se fabrique*

que pour les rois ! Je ne veux pas la détromper en lui disant que les produits de la manufacture se vendent à tout le monde, que sa soucoupe, avant d'être écornée, ressemblait à celles des boutiques à douze sous ! Pourquoi détruire les illusions de cette humble existence ? Faut-il donc briser sur la haie toutes les fleurs qui embaument nos chemins ? Le plus souvent les choses ne sont rien en elles-mêmes ; l'idée que nous y attachons leur donne seule du prix. Rectifier les innocentes erreurs pour ramener à une réalité inutile, c'est imiter le savant qui ne peut voir dans une plante que les éléments chimiques dont elle se compose.

En quittant la manufacture, les deux sœurs, qui se sont emparées de moi avec la liberté des bons cœurs, m'invitent à partager la collation qu'elles ont apportée. Je m'excuse d'abord ; mais leur insistance a tant de bonhomie, que je crains de les affliger, et je cède avec quelque embarras.

Il faut seulement chercher un lieu favorable. Je leur fais gravir le coteau, et nous trouvons une pelouse émaillée de marguerites qu'ombragent deux noyers.

Madeleine ne se possède point de joie. Toute sa vie elle a rêvé un dîner sur l'herbe ! En aidant sa sœur à retirer du panier les provisions, elle me raconte toutes les parties de campagne projetées et remises. Françoise, au contraire, a été élevée à Montmorency ; avant de rester orpheline, elle est plusieurs fois retournée chez sa nourrice. Ce qui a, pour sa sœur, l'attrait de la nouveauté, a pour elle le charme du souvenir. Elle raconte les vendanges auxquelles ses parents l'ont conduite ; les promenades sur l'âne de la mère Luret, qu'on ne pouvait faire aller à droite qu'en le poussant à gauche ; la cueillette des cerises et les navigations sur le lac, dans la barque du traiteur.

Ces souvenirs ont toute la grâce, toute la fraîcheur de l'enfance. Françoise se rappelle moins ce qu'elle a vu que ce qu'elle a senti. Pendant qu'elle raconte, le couvert a été

mis ; nous nous asseyons au pied d'un arbre. Devant nous serpente la vallée de Sèvres, dont les maisons étagées s'appuient aux jardins et aux carrières du coteau ; de l'autre côté s'étend le parc de Saint-Cloud, avec ses magnifiques ombrages entrecoupés de prairies ; au-dessus s'ouvre le ciel comme un océan immense dans lequel naviguent les nuées ! Je regarde cette belle nature, et j'écoute ces bonnes vieilles filles ; j'admire et je m'intéresse ; le temps passe doucement sans que je m'en aperçoive.

Enfin, le soleil baisse ; il faut songer au retour. Pendant que Madeleine et Françoise enlèvent le couvert, je descends à la manufacture pour savoir l'heure.

La fête est encore plus animée ; l'orchestre fait retentir ses éclats de trombone sous les acacias, je m'oublie quelques instants à regarder ; mais j'ai promis aux deux sœurs de les reconduire à la station de Bellevue : le convoi ne peut tarder ; je me hâte de remonter le sentier qui mène aux noyers.

Près d'arriver, j'entends des voix de l'autre côté de la haie ; Madeleine et Françoise parlent à une pauvre fille dont les vêtements sont brûlés, les mains noires et le visage enveloppé de linges sanglants. Je comprends que c'est une des jeunes ouvrières employées à la fabrique de poudre fulminante établie plus haut, sur les bruyères. Une explosion a eu lieu quelques jours auparavant ; la mère et la sœur aînée de la jeune fille ont péri ; elle-même a échappé par miracle et se trouve aujourd'hui sans ressource. Elle raconte tout cela avec l'espèce de langueur résignée de ceux qui ont toujours souffert. Les deux sœurs sont émues ; je les vois se consulter tout bas, puis Françoise tirer d'une petite bourse de filoselle trente sous qui leur restent, et les donner à la pauvre fille.

Je presse le pas pour faire le tour de la haie ; mais, près d'en atteindre le bout, je rencontre les vieilles sœurs qui me

crient qu'elles ne prennent plus le chemin de fer, qu'elles s'en retournent à pied !

Je comprends alors que l'argent destiné au voyage vient d'être donné à la mendiante !

Le bien a, comme le mal, sa contagion : je cours à la jeune fille blessée ; je lui remets le prix de ma place, et je retourne vers Françoise et Madeleine, en leur déclarant que nous ferons route ensemble. . . .

Je viens de les reconduire jusque chez elles ; je les ai laissées enivrées de leur journée, dont le souvenir les rendra longtemps heureuses !

Ce matin, je plaignais ces destinées obscures et sans plaisirs ; maintenant, je comprends que Dieu a mis des compensations à toutes les épreuves. La rareté des distractions donne à la moindre joie une saveur inconnue. La jouissance est seulement dans ce qu'on sent, et les hommes blasés ne sentent plus ; la satiété a ôté à leur âme l'appétit, tandis que la privation conserve ce premier des dons humains, la *facilité du bonheur !*

Ah ! voilà ce que je voudrais persuader à tous ; aux riches pour qu'ils n'abusent point, aux pauvres pour qu'ils aient patience.

Si la joie est le plus rare des biens, c'est que l'acceptation est la plus rare des vertus.

Madeleine et Françoise ! pauvres vieilles filles déshéritées de tout, sauf de courage, de résignation et de bon cœur, priez pour les désespérés qui s'abandonnent eux-mêmes, pour les malheureux qui haïssent et envient, pour les insensibles qui jouissent et n'ont point de pitié !

VI

L'ONCLE MAURICE

7 juin. Quatre heures du matin. — Je ne m'étonne pas d'entendre, lorsque je me réveille, les oiseaux chanter si joyeusement autour de ma fenêtre ; il faut habiter comme eux et moi le dernier étage pour savoir jusqu'à quel point le matin est gai sous les toits ! C'est là que le soleil envoie ses premiers rayons, que la brise arrive avec la senteur des jardins et des bois, là qu'un papillon égaré s'aventure parfois à travers les fleurs de la mansarde, et que les refrains de l'ouvrière diligente saluent le lever du jour. Les étages inférieurs sont encore plongés dans le sommeil, le silence et l'ombre, qu'ici règnent déjà le travail, la lumière et les chants !

Quelle vie autour de moi ! Voilà l'hirondelle qui revient de la provision, le bec plein d'insectes pour ses petits ; les moineaux secouent leurs ailes humides de rosée en se poursuivant dans les rayons de soleil ; mes voisines entr'ouvrent leurs fenêtres, et leurs frais visages saluent l'aurore ! Heure charmante de réveil où tout se reprend à la sensation et au mouvement, où la première lueur frappe la création pour la faire revivre, comme la baguette magique frappait le palais de la Belle au bois dormant ! il y a un moment de repos pour toutes les angoisses ; les souffrances du malade s'apaisent, et un souffle d'espoir se glisse dans les cœurs abattus. Mais ce n'est, hélas ! qu'un court répit ! tout reprendra bientôt sa marche ! la grande machine humaine va se remettre en mouvement avec ses longs efforts, ses sourds gémissements et ses ruines !

Le calme de cette première heure me rappelle celui des premières années. Alors aussi, le soleil brille gaiement, la brise parfume, toutes les illusions, ces oiseaux du matin de la vie, gazouillent autour de nous ! Pourquoi s'envolent-

elles plus tard ? D'où vient cette tristesse et cette solitude qui nous envahissent insensiblement ? La marche semble la même pour l'individu et pour les sociétés : on part d'un bonheur facile, d'enchantements naïfs, pour arriver aux désillusions et aux amertumes ! La route commencée parmi les aubépines et les primevères aboutit rapidement aux déserts ou aux précipices ! Pourquoi tant de confiance d'abord, puis tant de doute ? La science de la vie n'est-elle donc destinée qu'à rendre impropre au bonheur ? Faut-il se condamner à l'ignorance pour conserver l'espoir ? Le monde et l'individu ne doivent-ils enfin trouver de repos que dans une éternelle enfance ?

Combien de fois déjà je me suis adressé ces questions ! La solitude a cet avantage, ou ce danger, de faire creuser toujours plus avant les mêmes idées. Sans autre interlocuteur que soi-même, on donne toujours à la conversation les mêmes tendances ; on ne se laisse détourner, ni par les préoccupations d'un autre esprit, ni par les caprices d'une sensation différente ; on revient sans cesse, par une pente involontaire, frapper aux mêmes portes ! . . .

J'ai interrompu mes réflexions pour ranger ma mansarde. Je hais l'aspect du désordre, parce qu'il constate ou le mépris pour les détails, ou l'inaptitude à la vie intérieure. Classer les objets au milieu desquels nous devons vivre, c'est établir entre eux et nous des liens d'appropriation et de convenance ; c'est préparer les habitudes sans lesquelles l'homme tend à l'état sauvage. Qu'est-ce, en effet, que l'organisation sociale, sinon une série d'habitudes convenues d'après des penchants naturels !

Je me défie de l'esprit et de la moralité des gens à qui le désordre ne coûte aucun souci, qui vivent à l'aise dans les écuries d'Augias. Notre entourage reflète toujours plus ou moins notre nature intérieure. L'âme ressemble à ces lampes voilées qui, malgré tout, jettent au dehors une

lueur adoucie. Si les goûts ne trahissaient point le caractère, ce ne seraient plus des goûts, mais des instincts.

En rangeant tout dans ma mansarde, mes yeux se sont arrêtés sur l'almanach de cabinet suspendu à ma cheminée. Je voulais m'assurer de la date, j'ai lu ces mots écrits en grosses lettres : *Fête-Dieu !*

C'est aujourd'hui ! rien ne le rappelle dans notre grande cité où la religion n'a plus de solennités publiques ; mais c'est bien l'époque si heureusement choisie par la primitive Église. "La fête du Créateur, dit Chateaubriand, arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles ; tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes."

Que de souvenirs ces mots viennent d'éveiller en moi ! Je laisse là ce qui m'occupait ; je viens m'accouder à la fenêtre, et, la tête appuyée sur mes deux mains, je retourne, en idée, vers la petite ville où s'est écoulée ma première enfance.

La *Fête-Dieu* était alors un des grands événements de ma vie ! Pour mériter d'y prendre part, il fallait longtemps d'avance se montrer laborieux et soumis. Je me rappelle encore avec quels ravissements d'espérance je me levais ce jour-là ! Une sainte allégresse était dans l'air. Les voisins, éveillés plus tôt que de coutume, tendaient, le long de la rue, des draps parsemés de bouquets ou des tapisseries à personnages. J'allais de l'une à l'autre, admirant, tour à tour, les scènes de sainteté du moyen âge, les compositions mythologiques de la renaissance, les batailles antiques arrangées à la Louis XIV., et les bergeries de madame de Pompadour. Tout ce monde de fantômes semblait sortir de la poussière du passé pour venir assister, immobile et silencieux, à la sainte cérémonie. Je regardais, avec des alternatives d'effroi et d'émerveillement, ces

terribles guerriers aux cimeterres toujours levés, ces belles chasseresses lançant une flèche qui ne partait jamais, et ces gardeurs de moutons en culottes de satin, toujours occupés à jouer de la flûte aux pieds de bergères éternellement souriantes. Parfois, lorsque le vent courait derrière ces tableaux mobiles, il me semblait que les personnages s'agitaient, et je m'attendais à les voir se détacher de la muraille pour prendre leur rang dans le cortège ! Mais ces impressions étaient vagues et fugitives. Ce qui dominait tout le reste était une joie expansive et cependant tempérée. Au milieu de ces draperies flottantes, de ces fleurs effeuillées, de ces appels de jeunes filles, de cette gaieté qui s'exhalait de tout comme un parfum, on se sentait emporté malgré soi. Les bruits de la fête retentissaient dans le cœur en mille échos mélodieux. On était plus indulgent, plus dévoué, plus aimant ! Dieu ne se manifestait point seulement au dehors, mais en nous-mêmes.

Et que d'autels improvisés ! que de berceaux de fleurs ! que d'arcs de triomphe en feuillage ! quelle émulation entre les divers quartiers pour la construction de ces *reposoirs* où la procession devait faire halte ! C'était à qui fournirait ce qu'il avait de plus rare, de plus beau.

J'y ai trouvé l'occasion de mon premier sacrifice !

Les guirlandes étaient à leurs places, les cierges allumés, le tabernacle orné de roses ; mais il en manquait une qui pût lui servir de couronne ! Tous les parterres du voisinage avaient été moissonnés. Seul, je possédais la fleur digne d'une telle place. Elle ornait le rosier donné par ma mère à mon jour de naissance. Je l'avais attendue depuis plusieurs mois, et nul autre bouton ne devait s'épanouir sur l'arbuste. Elle était là, à demi entr'ouverte, dans son nid de mousse, objet d'une longue espérance et d'un naïf orgueil ! J'hésitai quelques instants ! nul ne me l'avait demandée ; je pouvais facilement éviter sa perte ! Aucun

reproche ne devait m'atteindre ; mais il s'en élevait un sourdement en moi-même. Quand tous les autres s'étaient dépouillés, devais-je seul garder mon trésor ? Fallait-il donc marchander à Dieu un des présents que je tenais de lui, comme tout le reste ? A cette dernière pensée, je détachai la fleur de sa tige et j'allai la placer au sommet du tabernacle.

Ah ! pourquoi ce sacrifice, qui fut pour moi si difficile et si doux, m'a-t-il laissé un souvenir qui me fait sourire aujourd'hui ? Est-il bien sûr que le prix de ce que l'on donne soit dans le don lui-même, plutôt que dans l'attention ? Si le verre d'eau de l'Évangile doit être compté au pauvre, pourquoi la fleur ne serait-elle point comptée à l'enfant ? Ne dédaignons point les humbles générosités du premier âge ; ce sont elles qui accoutument l'âme à l'abnégation et à la sympathie. Cette rose mousseuse, je l'ai gardée longtemps comme un saint talisman ; j'aurais dû la garder toujours comme le souvenir de la première victoire remportée sur moi-même.

Depuis bien des années, je n'ai point revu les solennités de la *Fête-Dieu ;* mais y retrouverais-je mes heureuses sensations d'autrefois ? Je me rappelle encore, quand la procession avait passé, ces promenades à travers les carrefours jonchés de fleurs et ombragés de rameaux verts ! Enivré par les derniers parfums d'encens qui se mêlaient aux senteurs des seringats, des jasmins et des roses, je marchais sans toucher la terre ; je souriais à tout ; le monde entier était à mes yeux le paradis, et il me semblait que Dieu flottait dans l'air !

Du reste, cette sensation n'était point l'exaltation d'un moment ; plus intense à certains jours, elle persistait néanmoins dans l'ordinaire de la vie. Bien des années se sont écoulées ainsi au milieu d'un épanouissement de cœur et d'une confiance qui empêchait la douleur, sinon de venir,

du moins de rester. *Certain de ne pas être seul*, je reprenais bientôt courage, comme l'enfant qui se rassure parce qu'il entend, à côté, la voix de sa mère. Pourquoi ai-je perdu cette assurance des premières années? Ne sentirais-je plus aussi profondément que *Dieu est là?*

Étrange enchaînement de nos idées! Une date vient de me rappeler mon enfance, et voilà que tous mes souvenirs fleurissent autour de moi! D'où vient donc la plénitude de bonheur de ces commencements? A bien regarder, rien n'est sensiblement changé dans ma condition. Je possède, comme alors, la santé et le pain de chaque jour; j'ai seulement de plus la responsabilité! Enfant, je recevais la vie telle qu'elle m'était faite, un autre avait le souci de prévoir. En paix avec moi-même, pourvu que j'eusse accompli les devoirs présents, j'abandonnais l'avenir à la prudence de mon père! Ma destinée était un vaisseau dont je n'avais point la direction, et sur lequel je me laissais emporter comme un simple passager. Là était tout le secret de ma joyeuse sécurité! Depuis, la sagesse humaine me l'a enlevée. Chargé seul de mon sort, j'ai voulu en devenir le maître au moyen d'une lointaine prévoyance; j'ai tourmenté le présent par mes préoccupations d'avenir; j'ai mis mon jugement à la place de la Providence, et l'heureux enfant s'est transformé en homme soucieux!

Triste progrès et peut-être grande leçon! Qui sait si plus d'abandon envers celui qui régit le monde ne m'eût point épargné toutes ces angoisses? Peut-être le bonheur n'est-il possible ici-bas qu'à la condition de vivre, comme l'enfant, livré aux devoirs de chaque journée et confiant, pour le reste, en la bonté de notre Père divin.

Ceci me rappelle l'oncle Maurice! Toutes les fois que j'ai besoin de me raffermir dans le bien, je retourne vers lui ma pensée; je le revois avec sa douce expression demi-

souriante, demi-attendrie ; j'entends sa voix toujours égale et caressante comme un souffle d'été ! Son souvenir garde ma vie et l'éclaire. Lui aussi a été ici-bas un saint et un martyr. D'autres ont montré les chemins du ciel ; lui, il a fait voir les sentiers de la terre !

Mais, sauf les anges chargés de tenir compte des dévouements inconnus et des vertus cachées, qui a jamais entendu parler de mon oncle Maurice ? Seul, peut-être, j'ai retenu son nom, et je me rappelle encore son histoire !

Eh bien, je veux l'écrire, non pour les autres, mais pour moi-même ! On dit qu'à la vue de l'Apollon le corps se redresse et prend une plus digne attitude ; au souvenir d'une belle vie, l'âme doit se sentir, de même, relevée et ennoblie !

Un rayon de soleil levant éclaire la petite table sur laquelle j'écris ; la brise m'apporte l'odeur des résédas, et les hirondelles tournoient avec des cris joyeux au-dessus de ma fenêtre ! . . . L'image de mon oncle Maurice sera ici à sa place parmi les chants, la lumière et les parfums. . . .

Sept heures.—Il en est des destinées comme des aurores : les unes se lèvent rayonnantes de mille lueurs, les autres noyées dans de sombres nuages. Celle de l'oncle Maurice fut de ces dernières. Il vint au monde si chétif, qu'on le crut condamné à mourir ; mais, malgré ces prévisions, que l'on pouvait appeler des espérances, il continua à vivre souffrant et contrefait.

Son enfance, dépourvue de toutes les grâces, le fut également de toutes les joies. Opprimé à cause de sa faiblesse, raillé pour sa laideur, le petit bossu ouvrit en vain ses bras au monde, le monde passa en le montrant au doigt.

Cependant, sa mère lui restait, et ce fut à elle que l'enfant reporta les élans d'un cœur repoussé. Heureux dans ce refuge, il atteignit l'âge où l'homme prend place dans la vie, et dut se contenter de celle qu'avaient dédaignée

les autres. Son instruction eût pu lui ouvrir toutes les carrières ; il devint buraliste d'une des petites maisons d'octroi qui gardaient l'entrée de sa ville natale !

Renfermé dans cette habitation de quelques pieds, il n'avait d'autre distraction, entre ses écritures et ses calculs, que la lecture et les visites de sa mère. Aux beaux jours d'été, elle venait travailler à la porte de la cabane, sous l'ombre des vignes vierges plantées par Maurice. Alors même qu'elle gardait le silence, sa présence était une distraction pour le bossu, il entendait le cliquetis de ses longues aiguilles à tricoter, il apercevait ce profil doux et triste qui rappelait tant d'épreuves courageusement supportées ; il pouvait, de loin en loin, appuyer une main caressante sur ces épaules courbées et échanger un sourire !

Cette consolation devait bientôt lui être enlevée. La vieille mère tomba malade, et il fallut, au bout de quelques jours, renoncer à tout espoir. Maurice, éperdu à l'idée d'une séparation qui le laissait désormais seul sur la terre, s'abandonna à une douleur sans mesure. A genoux, près du lit de la mourante, il l'appelait des noms les plus tendres, il la serrait dans ses bras comme s'il eût voulu la retenir dans la vie. La mère s'efforçait de lui rendre ses caresses, de répondre ; mais ses mains étaient glacées, sa voix déjà éteinte. Elle ne put qu'approcher ses lèvres du front de son fils, pousser un soupir et fermer les yeux pour jamais !

On voulut emmener Maurice, mais il résista, en se penchant sur cette forme désormais immobile.

— Morte ! s'écria-t-il ; morte, celle qui ne m'avait jamais quitté, celle qui m'aimait seule au monde ! morte, vous, ma mère ! Que me reste-t-il alors ici-bas ?

Une voix étouffée répondit :

— Dieu !

Maurice se redressa épouvanté ! Était-ce un dernier soupir de la morte ou sa propre conscience qui avait

répondu? Il ne chercha point à le savoir; mais il avait compris la réponse, et l'accepta.

Ce fut alors que je commençai à le connaître. J'allais souvent le voir à la petite maison d'octroi; il se prêtait à mes jeux d'enfant, me racontait ses plus belles histoires, et me laissait cueillir des fleurs. Déshérité de toutes les grâces qui attirent, il se montrait indulgent pour ceux qui venaient à lui. Sans s'offrir jamais, il était toujours prêt à accueillir. Abandon, dédain, il subissait tout avec une patiente douceur, et sur cette croix de la vie où l'insultaient ses bourreaux, il répétait, comme le Christ: "Pardonnez-leur, mon père; ils ne savent ce qu'ils font."

Aucun autre employé ne montrait autant de probité, de zèle et d'intelligence; mais ceux qui auraient pu faire valoir ses services se sentaient repoussés par sa difformité. Privé de protecteurs, il vit toujours ses droits méconnus. On lui préférait ceux qui avaient su plaire, et, en lui laissant l'humble emploi qui le faisait vivre, on semblait lui faire grâce. L'oncle Maurice supporta l'injustice comme il avait supporté le dédain; méconnu par les hommes, il levait les yeux plus haut et se confiait au jugement de Celui qu'on ne peut tromper.

Il habitait dans le faubourg une vieille maison où logeaient des ouvriers aussi pauvres que lui, mais moins abandonnés. Une seule de ses voisines vivait sans famille, dans une petite mansarde où pénétraient la pluie et le vent. C'était une jeune fille pâle, silencieuse, sans beauté, et que recommandait seulement sa misère résignée. On ne la voyait jamais adresser la parole à une autre femme; aucun chant n'égayait sa mansarde. Enveloppée dans un morne abattement comme dans une sorte de linceul, elle travaillait sans ardeur et sans distraction. Sa langueur avait touché Maurice; il essaya de lui parler; elle répondit avec douceur, mais brièvement. Il était aisé de voir que son silence et

sa solitude lui étaient plus chers que la bienveillance du petit bossu ; il se le tint pour dit et redevint muet.

Mais l'aiguille de Toinette la nourrissait à grand'peine ; bientôt le travail s'arrêta ! Maurice apprit que la jeune fille manquait de tout et que les fournisseurs refusaient de lui faire crédit. Il courut aussitôt chez ces derniers et s'engagea à leur payer secrètement ce qu'ils donneraient à Toinette.

Les choses allèrent ainsi pendant plusieurs mois. Le chômage continuait pour la jeune couturière, qui finit par s'effrayer des obligations qu'elle contractait envers les marchands. Elle voulut s'en expliquer avec eux, et, dans cette explication, tout se découvrit.

Son premier mouvement fut de courir chez l'oncle Maurice pour le remercier à genoux. Sa froideur habituelle avait fait place à un inexprimable attendrissement ; il semblait que la reconnaissance eût fondu toutes les glaces de ce cœur engourdi.

Délivré dès lors de l'embarras du secret, le petit bossu put donner plus d'efficacité à ses bienfaits. Toinette devint pour lui une sœur aux besoins de laquelle il eut droit de veiller. Depuis la mort de sa mère, c'était la première fois qu'il pouvait mêler quelqu'un à sa vie. La jeune fille recevait ses soins avec une sensibilité réservée. Tous les efforts de Maurice ne pouvaient dissiper son fond de tristesse : elle paraissait touchée de sa bonté ; elle le lui exprimait parfois avec effusion ; mais là s'arrêtaient ses confidences. Penché sur ce cœur fermé, le petit bossu ne pouvait y lire. A la vérité, il s'y appliquait peu : tout entier au bonheur de n'être plus seul, il acceptait Toinette telle que ses longues épreuves l'avaient faite ; il l'aimait ainsi et ne souhaitait autre chose que de conserver sa compagnie.

Insensiblement cette idée s'empara de son esprit jusqu'à y effacer tout le reste. La jeune fille était sans famille

ainsi que lui ; l'habitude avait adouci à ses yeux la laideur du bossu ; elle semblait le voir avec une affection compatissante ! Que pouvait-elle attendre de plus ? Jusqu'alors l'espoir de se faire accepter d'une compagne avait été repoussé par Maurice comme un rêve ; mais le hasard semblait avoir travaillé à en faire une réalité. Après bien des hésitations, il s'enhardit et se décida à lui parler.

C'était un soir : le petit bossu très ému se dirigea vers la mansarde de l'ouvrière. Au moment d'entrer, il lui sembla entendre une voix étrangère qui prononçait le nom de la jeune fille. Il poussa vivement la porte entr'ouverte et aperçut Toinette qui pleurait, appuyée sur l'épaule d'un jeune homme portant le costume de matelot.

A la vue de mon oncle, elle se dégagea vivement, courut à lui et s'écria :

— Ah ! venez, venez, c'est lui que je croyais mort, c'est Julien, c'est mon fiancé !

Maurice recula en chancelant. Il venait de tout comprendre d'un seul mot !

Il lui sembla que la terre fléchissait et que son cœur allait se briser ; mais la même voix qu'il avait entendue près du lit de mort de sa mère retentit de nouveau à son oreille, et il se redressa ranimé. Dieu lui restait toujours.

Lui-même accompagna les nouveaux mariés sur la route lorsqu'ils partirent, et, après leur avoir souhaité tout le bonheur qui lui était refusé, il revint résigné à la vieille maison du faubourg.

Ce fut là qu'il acheva sa vie, abandonné des hommes, mais non, comme il disait, du *Père qui est aux cieux*. Partout il sentait sa présence ; elle lui tenait lieu du reste. Lorsqu'il mourut, ce fut en souriant, et comme un exilé qui s'embarque pour sa patrie. Celui qui l'avait consolé de l'indigence et des infirmités, de l'injustice et de l'isolement, avait su lui faire un bienfait de la mort !

Huit heures. — Tout ce que je viens d'écrire m'a troublé ! Jusqu'à présent, j'ai cherché des enseignements pour la vie dans la vie ! Serait-il donc vrai que les principes humains ne pussent toujours suffire ? qu'au-dessus de la bonté, de la prudence, de la modération, de l'humilité, du dévoûment lui-même, il y eût une grande idée qui pût seule faire face aux grandes infortunes, et que, si l'homme a besoin de sa vertu pour les autres, il a besoin du sentiment religieux pour lui-même ?

Quand, selon l'expression de l'Écriture, *le vin de la jeunesse enivre*, on espère se suffire ; fort, heureux et aimé, on croit, comme Ajax, pouvoir échapper à toutes les tempêtes *malgré les dieux ;* mais, plus tard, les épaules se courbent, le bonheur s'effeuille, les affections s'éteignent, et alors, effrayé du vide et de l'obscurité, on étend les bras comme l'enfant surpris par les ténèbres, et on appelle au secours *Celui qui est partout.*

Je demandais ce matin pourquoi tout devient confus pour la société et pour les individus. La raison humaine allume en vain, d'heure en heure, quelque nouveau flambeau sur les bornes du chemin, la nuit devient toujours plus sombre ! N'est-ce point parce qu'on laisse s'éloigner, de plus en plus, le soleil des âmes, Dieu ?

Mais qu'importent au monde ces rêveries d'un solitaire ? Pour la plupart des hommes, les tumultes du dehors étouffent les tumultes du dedans, la vie ne leur laisse point le loisir de s'interroger. Ont-ils le temps de savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être, eux que préoccupe le prochain bal ou le dernier cours de la rente ? Le ciel est trop haut, et les sages ne regardent que la terre.

Mais moi, pauvre sauvage de la civilisation, qui ne cherche ni pouvoir ni richesse, et qui ai abrité ma vie à l'idéal, je puis retourner impunément à ces souvenirs de l'enfance, et, si Dieu n'a plus de fête dans notre grande cité, je tâcherai de lui en conserver une dans mon cœur.

VII

CE QUE COÛTE LA PUISSANCE ET CE QUE RAPPORTE LA CÉLÉBRITÉ

Dimanche 1er *juillet.*—C'est hier qu'a fini le mois consacré par les Romains à Junon (*junius*, juin). Nous entrons aujourd'hui en juillet.

Dans l'ancienne Rome, ce dernier mois s'appelait *quintilis* (cinquième), parce que l'année, divisée seulement en dix parties, commençait en mars. Lorsque Numa Pompilius la partagea en douze mois, ce nom de *quintilis* fut conservé, ainsi que les noms suivants : *sextilis*, *september*, *october*, *november*, *december*, bien que ces désignations ne correspondissent plus aux nouveaux rangs occupés par les mois. Enfin, plus tard, le mois de *quintilis*, où était né Jules César, fut appelé *julius*, dont nous avons fait *juillet.*

Ainsi, ce nom inséré au calendrier y éternise le souvenir d'un grand homme : c'est comme une épitaphe éternelle gravée par l'admiration des peuples sur la route du temps.

Combien d'autres inscriptions pareilles ! Mers, continents, montagnes, étoiles et monuments, tout a successivement servi au même usage ! Nous avons fait du monde entier ce livre d'or de Venise où s'inscrivaient les noms illustres et les grandes actions. Il semble que le genre humain sente le besoin de se glorifier lui-même dans ses élus, qu'il se relève à ses propres yeux en choisissant dans sa race des demi-dieux. La famille mortelle aime à conserver le souvenir des parvenus de la gloire, comme on garde celui d'un ancêtre fameux ou d'un bienfaiteur.

C'est qu'en effet les dons naturels accordés à un seul ne sont point un avantage individuel, mais un présent fait à la terre ; tout le monde en hérite, car tout le monde souffre ou profite de ce qu'il a accompli. Le génie est un phare

destiné à éclairer au loin ; l'homme qui le *porte* n'est que le rocher sur lequel ce phare a été élevé.

J'aime à m'arrêter à ces idées ; elles m'expliquent l'admiration pour la gloire. Quand elle a été bienfaisante, c'est de la reconnaissance ; quand elle n'a été qu'extraordinaire, c'est un orgueil de race : hommes, nous aimons à immortaliser les délégués les plus éclatants de l'humanité.

Qui sait si, en acceptant des puissants, nous n'avons pas obéi à la même inspiration ? A part les nécessités de la hiérarchie ou les conséquences de la conquête, les foules se plaisent à entourer leurs chefs de privilèges ; soit qu'elles mettent leur vanité à agrandir ainsi une de leurs œuvres, soit qu'elles s'efforcent de cacher l'humiliation de la dépendance en exagérant l'importance de ceux qui les dominent ! On veut se faire honneur de son maître : on l'élève sur ses épaules comme sur un piédestal ; on l'entoure de rayons afin d'en recevoir quelques reflets. C'est toujours la fable du chien qui accepte la chaîne et le collier, pourvu qu'ils soient d'or.

Cette vanité de la servitude n'est ni moins naturelle ni moins commune que celle de la domination. Quiconque se sent incapable de commander veut au moins obéir à un chef puissant. On a vu des serfs se regarder comme déshonorés parce qu'ils devenaient la propriété d'un simple comte après avoir été celle d'un prince, et Saint-Simon parle d'un valet de chambre qui ne voulait servir que des marquis.

Le 7, huit heures du soir.—Je suivais tout à l'heure le boulevard ; c'était jour d'Opéra, et la foule des équipages se pressait dans la rue Le Peletier. Les promeneurs arrêtés sur le trottoir en reconnaissaient quelques-uns au passage, et prononçaient certains noms ; c'étaient ceux d'hommes célèbres ou puissants qui se rendaient au succès du jour.

Près de moi s'est trouvé un spectateur aux joues creuses et aux yeux ardents, dont l'habit noir montrait la corde. Il suivait d'un regard d'envie ces privilégiés de l'autorité ou de la gloire, et je lisais sur ses lèvres, que crispait un sourire amer, tout ce qui se passait dans son âme.

— Les voilà, les heureux ! pensait-il ; à eux tous les plaisirs de l'opulence et toutes les jouissances de l'orgueil. La foule sait leurs noms ; ce qu'ils veulent s'accomplit ; ils sont les souverains du monde par l'esprit ou par la puissance ! Pendant que moi, pauvre et ignoré, je traverse péniblement les lieux bas, ceux-ci planent sur les sommets dorés par le plein soleil de la prospérité !

Je suis revenu pensif. Est-il vrai qu'il y ait ces inégalités, je ne dis pas dans les fortunes, mais dans le bonheur des hommes ? Le génie et le commandement ont-ils véritablement reçu la vie comme une couronne, tandis que le plus grand nombre la recevait comme un joug ? La dissemblance des conditions n'est-elle qu'un emploi divers des natures et des facultés, ou une inégalité réelle entre les lots humains ? Question sérieuse, puisqu'il s'agit de constater l'impartialité de Dieu !

Le 8, *midi.*— Je suis allé ce matin rendre visite à un compatriote, premier huissier d'un de nos ministres. Je lui apportais des lettres de sa famille, remises par un voyageur arrivant de Bretagne. Il a voulu me retenir.

— Le ministre, m'a-t-il dit, n'a point aujourd'hui d'audience ; il consacre cette journée au repos et à la famille. Ses jeunes sœurs sont arrivées ; il les conduit ce matin à Saint-Cloud, et ce soir il a invité ses amis à un bal non officiel. Je vais être tout à l'heure congédié pour le reste du jour : nous pourrons dîner ensemble ; attendez-moi en lisant les nouvelles.

Je me suis assis près d'une table couverte de journaux que j'ai successivement parcourus. La plupart renfermaient

de poignantes critiques des derniers actes politiques du ministère; quelques-uns y joignaient des soupçons flétrissants pour le ministre lui-même.

Comme j'achevais, un secrétaire est venu les demander pour ce dernier !

Il va donc lire ces accusations, subir silencieusement les injures de toutes ces voix qui le dénoncent à l'indignation ou à la risée ! Comme le triomphateur romain, il faut qu'il supporte l'insulteur qui suit son char en racontant à la foule ses ridicules, ses ignorances ou ses vices !

Mais, parmi les traits lancés de toutes parts, ne s'en trouvera-t-il aucun d'empoisonné ? aucun n'atteindra-t-il un de ces points du cœur où les blessures ne guérissent plus ? Que deviendra une vie livrée à toutes les attaques de la haine envieuse ou de la conviction passionnée ? Les chrétiens n'abandonnaient que les lambeaux de leur chair aux animaux de l'arène; l'homme puissant livre aux morsures de la plume son repos, ses affections, son honneur !

Pendant que je rêvais à ces dangers de la grandeur, l'huissier est rentré vivement.

— De graves nouvelles ont été reçues, le ministre vient d'être mandé au conseil; il ne pourra conduire ses sœurs à Saint-Cloud.

J'ai vu, à travers les vitres, les jeunes filles, qui attendaient sur le perron, remonter tristement, tandis que leur frère se rendait au conseil. La voiture qui devait partir emportant tant de joies de famille vient de disparaître, n'emportant que les soucis de l'homme d'État.

L'huissier est revenu mécontent et désappointé.

Le plus ou moins de liberté dont il peut jouir est pour lui le baromètre de l'horizon politique. S'il a congé, tout va bien; s'il est retenu, la patrie est en péril. Son opinion sur les affaires publiques n'est que le calcul de ses intérêts ! Mon compatriote est presque un homme d'État.

Je l'ai fait causer, et il m'a confié plusieurs particularités singulières !

Le nouveau ministre a d'anciens amis dont il combat les idées, tout en continuant à aimer leurs sentiments. Séparé d'eux par les drapeaux, il leur est toujours resté uni par les souvenirs ; mais les exigences de parti lui défendent de les voir. La continuation de leurs rapports éveillerait les soupçons ; on y devinerait quelque transaction honteuse : ses amis seraient des traîtres qui songent à se vendre ; lui, un corrupteur qui veut les acheter ; aussi a-t-il fallu renoncer à des attachements de vingt années, rompre des habitudes de cœur qui étaient devenues des besoins !

Parfois pourtant, le ministre cède encore à d'anciennes faiblesses ; il reçoit ou visite ses amis à la dérobée ; il se renferme avec eux pour parler du temps où ils avaient le droit de s'aimer publiquement. A force de précautions, ils ont réussi à cacher jusqu'ici ce complot de l'amitié contre la politique ; mais tôt ou tard les journaux seront avertis et le dénonceront à la défiance du pays.

Car la haine, qu'elle soit déloyale ou de bonne foi, ne recule devant aucune accusation. Quelquefois même, elle accepte le crime ! L'huissier m'a avoué que des avertissements avaient été donnés au ministre, qu'on lui avait fait craindre des vengeances meurtrières, et qu'il n'osait plus sortir à pied.

Puis, de confidence en confidence, j'ai su quelles sollicitations venaient égarer ou violenter son jugement ; comment il se trouvait fatalement conduit à des iniquités qu'il devait déplorer en lui-même. Trompé par la passion, séduit par les prières, ou forcé par le crédit, il laissait bien des fois vaciller la balance ! Triste condition de l'autorité qui lui impose non-seulement les misères du pouvoir, mais ses vices, et qui, non contente de torturer le maître, réussit à le corrompre !

Cet entretien s'est prolongé et n'a été interrompu que par le retour du ministre. Il s'est élancé de sa voiture des papiers à la main ; il a regagné son cabinet d'un air soucieux. Un instant après, sa sonnette s'est fait entendre ; on appelle le secrétaire pour expédier des avertissements à tous les invités du soir ; le bal n'aura point lieu ; on parle sourdement de fâcheuses nouvelles transmises par le télégraphe, et, dans de pareilles circonstances, une fête semblerait insulter au deuil public.

J'ai pris congé de mon compatriote, et me voici de retour.

Ce que je viens de voir répond à mes doutes de l'autre jour. Maintenant, je sais quelles angoisses font expier aux hommes leurs grandeurs ; je comprends

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Ceci m'explique Charles-Quint aspirant au repos du cloître.

Et cependant je n'ai entrevu que quelques-unes des souffrances attachées au commandement. Que dire des grandes disgrâces qui précipitent les puissants du plus haut du ciel au plus profond de la terre ? de cette voie douloureuse par laquelle ils doivent porter éternellement leur responsabilité, comme le Christ portait sa croix ? de cette chaîne de convenances et d'ennuis qui enferme tous les actes de la vie, et y laisse si peu de place à la liberté ?

Les partisans de l'autorité absolue ont défendu, avec raison, l'étiquette. Pour que des hommes conservent à leur semblable un pouvoir sans bornes il faut qu'ils le tiennent séparé de l'humanité, qu'ils l'entourent d'un culte de tous les instants, qu'ils lui conservent, par un continuel cérémonial, ce rôle surhumain qu'ils lui ont accordé. Les maîtres ne peuvent rester souverains qu'à la condition d'être traités en idoles.

Mais, après tout, ces idoles sont des hommes, et si la vie exceptionnelle qu'on leur fait est une insulte pour la dignité des autres, elle est aussi un supplice pour eux ! Tout le monde connaît la loi de la cour d'Espagne, qui réglait, heure par heure, les actions du roi et de la reine, " de telle façon, dit Voltaire, qu'en la lisant on peut savoir tout ce que les souverains de la Péninsule ont fait ou feront depuis Philippe II. jusqu'au jour du jugement." Ce fut elle qui obligea Philippe III. malade à supporter un excès de chaleur dont il mourut, parce que le duc d'Uzède, qui avait seul le droit d'éteindre le feu dans la chambre royale, se trouvait absent.

La femme de Charles II., emportée par un cheval fougueux, allait périr sans que personne osât la sauver, parce que l'étiquette défendait de *toucher à la reine :* deux jeunes cavaliers se sacrifièrent en arrêtant le cheval. Il fallut les prières de celle qu'ils venaient d'arracher à la mort pour faire pardonner leur *crime.* Tout le monde connaît l'anecdote racontée par madame Campan au sujet de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI. Un jour qu'elle était à sa toilette, et que la chemise allait lui être présentée par une des assistantes, une dame de très ancienne noblesse entra et réclama cet honneur, comme l'étiquette lui en donnait le droit : mais, au moment où elle allait remplir son office, une femme de plus grande qualité survint et prit à son tour le vêtement qu'elle était près d'offrir à la reine, lorsqu'une troisième dame, encore plus titrée, parut à son tour, et fut suivie d'une quatrième qui n'était autre que la sœur du roi. La chemise fut ainsi passée de mains en mains, avec force révérences et compliments, avant d'arriver à la reine, qui, demi-nue et toute honteuse, grelottait pour la plus grande gloire de l'étiquette.

Le 12, *sept heures du soir.* — En rentrant ce soir, j ai aperçu, debout sur le seuil d'une maison, un vieillard dont la pose et les traits m'ont rappelé mon père. C'était la même

finesse de sourire, le même œil chaud et profond, la même noblesse dans le port de la tête, et le même laisser-aller dans l'attitude.

Cette vue a ramené ma pensée en arrière. Je me suis mis à repasser les premières années de ma vie, à me rappeler les entretiens de ce guide que Dieu m'avait donné dans sa clémence, et qu'il m'a retiré trop tôt, dans sa sévérité.

Quand mon père me parlait, ce n'était point seulement pour mettre en rapport nos deux esprits par un échange d'idées ; ses paroles renfermaient toujours un enseignement.

Non qu'il cherchât à me le faire sentir ! mon père craignait tout ce qui avait l'apparence d'une leçon. Il avait coutume de dire que la vertu pouvait se faire des amis passionnés, mais qu'elle ne prenait point d'écoliers : aussi ne songeait-il point à enseigner le bien ; il se contentait d'en semer les germes, certain que l'expérience les ferait éclore.

Combien de bon grain tombé ainsi dans un coin du cœur et longtemps oublié a tout à coup poussé sa tige et donné son épi ! Richesses mises en réserve à une époque d'ignorance, nous n'en connaissons la valeur que le jour où nous nous trouvons en avoir besoin !

Parmi les récits dont il animait nos promenades ou nos soirées, il en est un qui se représente maintenant à mon souvenir, sans doute parce que l'heure est venue d'en déduire la leçon.

Placé dès l'âge de douze ans chez un de ces collectionneurs-commerçants qui se sont donné le nom de *naturalistes*, parce qu'ils mettent la création sous verre pour la débiter en détail, mon père avait toujours mené une vie pauvre et laborieuse. Levé avant le jour, tour à tour garçon de magasin, commis, ouvrier, il devait suffire seul à tous les travaux d'un commerce dont son patron récoltait tous les profits. A la vérité, celui-ci avait une habileté spéciale

pour faire valoir l'œuvre des autres. Incapable de rien exécuter, nul ne savait mieux vendre. Ses paroles étaient un filet dans lequel on se trouvait pris avant de l'avoir aperçu. Du reste, ami de lui seul, regardant le producteur comme son ennemi, et l'acheteur comme sa conquête, il les exploitait tous deux avec cette inflexible persistance qu'enseigne l'avarice.

Esclave toute la semaine, mon père ne rentrait en possession de lui-même que le dimanche. Le maître naturaliste, qui allait passer le jour chez une vieille cousine, lui donnait alors sa liberté à condition qu'il dînerait à ses frais et au dehors. Mais mon père emportait secrètement un croûton de pain qu'il cachait dans sa boîte d'herborisation, et, sortant de Paris dès le point du jour, il allait s'enfoncer dans la vallée de Montmorency, dans le bois de Meudon ou dans les coulées de la Marne. Enivré par l'air libre, par la pénétrante senteur de la sève en travail, par les parfums des chèvrefeuilles, il marchait jusqu'à ce que la faim et la fatigue se fissent sentir. Alors, il s'asseyait à la lisière d'un fourré ou d'un ruisseau : le cresson d'eau, les fraises des bois, les mûres des haies, lui faisaient tour à tour un festin rustique ; il cueillait quelques plantes, lisait quelques pages de Florian, alors dans sa première vogue, de Gessner, qui venait d'être traduit, ou de Jean-Jacques, dont il possédait trois volumes dépareillés. La journée se passait dans ces alternatives d'activité et de repos, de recherches et de rêveries jusqu'à ce que le soleil, à son déclin, l'avertît de reprendre la route de la grande ville, où il arrivait, les pieds meurtris et poudreux, mais le cœur rafraîchi pour toute une semaine.

Un jour qu'il se dirigeait vers le bois de Viroflay, il rencontra, près de la lisière, un inconnu occupé à trier des plantes qu'il venait d'herboriser. C'était un homme déjà vieux, d'une figure honnête, mais dont les yeux un peu

enfoncés sous les sourcils avaient quelque chose de soucieux et de craintif. Il était vêtu d'un habit de drap brun, d'une veste grise, d'une culotte noire, de bas drapés, et tenait, sous le bras, une canne à pomme d'ivoire. Son aspect était celui d'un petit bourgeois retiré et vivant de son revenu, un peu au-dessous de la médiocrité dorée d'Horace.

Mon père, qui avait un grand respect pour l'âge, le salua poliment en passant ; mais dans ce mouvement une plante qu'il tenait à la main lui échappa.

L'inconnu se baissa pour la relever, et la reconnut.

— C'est une *Deutaria heptaphyllos*, dit-il ; je n'en avais pas encore vu dans ces bois ; l'avez-vous trouvée ici près, monsieur ?

Mon père répondit qu'on la rencontrait en abondance au haut de la colline, vers Sèvres, ainsi que le grand *Laserpitium*.

— Aussi ! répéta le vieillard plus vivement. Ah ! je veux les chercher ; j'en ai autrefois cueilli du côté de la Robaila. . . .

Mon père lui proposa de le conduire. L'étranger accepta avec reconnaissance et se hâta de réunir les plantes qu'il avait cueillies ; mais tout à coup il parut saisi d'un scrupule ; il fit observer à son interlocuteur que le chemin qu'il suivait était à mi-côte, et se dirigeait vers le château des Dames royales à Bellevue ; qu'en franchissant la hauteur il se détournait par conséquent de sa route, et qu'il n'était point juste qu'il prît cette fatigue pour un inconnu.

Mon père insista avec la bienveillance qui lui était habituelle ; mais plus il montrait d'empressement, plus le refus du vieillard devenait obstiné ; il sembla même à mon père que sa bonne volonté finissait par inspirer de la défiance.

Il se décida donc à indiquer seulement la direction

à l'inconnu, qu'il salua et ne tarda point à perdre de vue.

Plusieurs heures s'écoulèrent et il ne songeait plus à sa rencontre. Il avait gagné les taillis de Chaville, où, étendu sur les mousses d'une clairière, il relisait le dernier volume de l'*Émile*. Le charme de la lecture l'avait si complétement absorbé, qu'il avait cessé de voir et d'entendre ce qui l'entourait. Les joues animées et l'œil humide, il relisait des lèvres un passage qui l'avait particulièrement touché.

Une exclamation poussée tout près de lui l'arracha à son extase ; il releva la tête et aperçut le bourgeois déjà rencontré au carrefour de Viroflay.

Il était chargé de plantes dont l'herborisation semblait l'avoir mis de joyeuse humeur.

— Mille remercîments, monsieur, dit-il à mon père ; j'ai trouvé tout ce que vous m'aviez annoncé, et je vous dois une promenade charmante.

Mon père se leva par respect, en faisant une réponse obligeante. L'inconnu parut complétement apprivoisé et demanda lui-même si son *jeune confrère* ne comptait point reprendre le chemin de Paris. Mon père répondit affirmativement et ouvrit sa boîte de fer-blanc pour y replacer le livre.

L'étranger lui demanda en souriant si l'on pouvait, sans indiscrétion, en savoir le titre. Mon père lui répondit que c'était l'*Émile* de Rousseau.

L'inconnu devint aussitôt sérieux.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte, mon père exprimant avec la chaleur d'une émotion encore vibrante tout ce que cette lecture lui avait fait éprouver, son compagnon toujours froid et silencieux. Le premier vantait la gloire du grand écrivain génevois, que son génie avait fait citoyen du monde ; il s'exaltait sur ce privilège des sublimes penseurs qui dominent, malgré l'espace et le

temps, et recrutent parmi toutes les nations un peuple de sujets volontaires ; mais l'inconnu l'interrompit tout à coup.

— Et savez-vous, dit-il doucement, si Jean-Jacques n'échangerait point la célébrité que vous semblez envier contre la destinée d'un de ces bûcherons dont nous voyons fumer la cabane ? A quoi lui a servi sa renommée, sinon à lui attirer des persécutions ? Les amis inconnus que ses livres ont pu lui faire se contentent de le bénir dans leur cœur, tandis que les ennemis déclarés qu'ils lui ont attirés le poursuivent de leurs violences et de leurs calomnies ! Son orgueil a été flatté par le succès ! Combien a-t-il été blessé de fois par la satire ! Et, croyez-le bien, l'orgueil humain ressemble toujours au Sybarite que le pli d'une feuille de rose empêche de dormir. L'activité d'un esprit vigoureux dont le monde profite, tourne presque toujours contre celui qui le possède. Il en devient plus exigeant avec la vie ; l'idéal qu'il poursuit le désenchante sans cesse de la réalité ; il ressemble à l'homme dont la vue serait trop subtile, et qui dans le plus beau visage apercevrait des taches de rugosités. Je ne vous parle point des tentations plus fortes, des chutes plus profondes. Le génie, avez-vous dit, est une royauté ! mais quel honnête homme n'a peur d'être roi ? qui ne sent que pouvoir beaucoup, c'est, avec notre faiblesse et nos emportements, se préparer à beaucoup faillir ? Croyez-moi, monsieur, n'admirez ni n'enviez le malheureux qui a écrit ce livre ; mais, si vous avez un cœur sensible, plaignez-le !

Mon père, étonné de l'entraînement avec lequel son compagnon avait prononcé ces derniers mots, ne savait que répondre.

Dans ce moment, ils arrivaient à la route pavée qui joint le château de Meudon et les Dames de France à celui de Versailles : une voiture passa.

Les dames qui s'y trouvaient aperçurent le vieillard,

poussèrent un cri de surprise, et, se penchant à la portière, elles répétèrent :

— C'est Jean-Jacques ! c'est Rousseau !

Puis l'équipage disparut.

Mon père était resté immobile, les yeux grands ouverts, les mains en avant, stupéfait et éperdu. Rousseau, qui avait tressailli en entendant prononcer son nom, se tourna de son côté.

— Vous le voyez, dit-il, avec la misanthropique amertume que ses derniers malheurs lui avaient donnée, Jean-Jacques ne peut même se cacher : objet de curiosité pour les uns, de malignité pour les autres, il est pour tous une *chose* publique que l'on se montre au doigt. Encore s'il ne s'agissait que de subir l'indiscrétion des oisifs ! mais, dès qu'un homme a eu le malheur de se faire un nom, il appartient à tous ; chacun fouille dans sa vie, raconte ses moindres actions, insulte à ses sentiments ; il devient semblable à ces murs que tous les passants peuvent souiller d'une injurieuse inscription. Vous direz peut-être que j'ai moi-même favorisé cette curiosité en publiant mes *Mémoires*. Mais le monde m'y avait forcé : on regardait chez moi par les fentes, et l'on me calomniait ; j'ai ouvert portes et fenêtres, afin qu'on me connût, du moins, tel que je suis. Adieu, monsieur ; rappelez-vous toujours que vous avez vu Rousseau pour savoir ce que c'est que la célébrité.

Neuf heures.—Ah ! je comprends aujourd'hui le récit de mon père ! il renferme la réponse à une des questions que je m'adresse depuis une semaine. Oui, je sens maintenant que la gloire et la puissance sont des dons chèrement payés, et que, s'ils font du bruit autour de l'âme, tous deux ne sont le plus souvent, comme le dit madame de Staël, "qu'un deuil éclatant du bonheur."

VIII

MISANTHROPIE ET REPENTIR

5 août, neuf heures du soir.—Il y a des jours où tout se présente à vous sous un sombre aspect; le monde est, comme le ciel, couvert d'un brouillard sinistre. Rien ne paraît à sa place; vous ne voyez que misères, imprévoyances, dureté; la société se montre sans providence, livrée à toutes les iniquités du hasard.

J'étais aujourd'hui dans ces tristes dispositions. Après une longue promenade dans les faubourgs, j'étais rentré malheureux et découragé.

Tout ce que j'avais aperçu semblait accuser la civilisation dont nous sommes si fiers! Égaré dans une petite rue de traverse qui m'était inconnue, je me suis trouvé, tout à coup, au milieu de ces affreuses demeures où le pauvre naît, languit et meurt. J'ai regardé ces murs lézardés que le temps a revêtus d'une lèpre immonde; ces fenêtres où sèchent des lambeaux souillés; ces gouttes fétides qui serpentent le long des façades comme de venimeux reptiles! . . . Mon cœur s'est serré et j'ai pressé le pas.

Un peu plus loin, il a fallu s'arrêter devant le corbillard de l'hôpital; un mort, cloué dans sa bière de sapin, gagnait sa dernière demeure sans ornements funèbres, sans cérémonies et sans suite. Il n'y avait pas même ici ce dernier ami des abandonnés, le chien, qu'un artiste a donné pour cortège au convoi du pauvre! Celui qu'on se disposait à enfouir sous la terre s'en allait seul au sépulcre comme il avait vécu; nul ne s'apercevrait sans doute de sa fin. Dans cette grande bataille de la société, qu'importait un soldat de moins?

Mais qu'est-ce donc que l'association humaine, si l'un de

ses membres peut disparaître ainsi comme une feuille emportée par le vent?

L'hôpital était voisin d'une caserne; à l'entrée, des vieillards, des femmes et des enfants se disputaient les restes de pain noir que la charité du soldat leur avait accordés! Ainsi, des êtres semblables à nous attendent chaque jour sur le pavé que notre pitié leur donne le droit de vivre! Des troupes entières de déshérités ont à subir, outre les épreuves infligées à tous les enfants de Dieu, les angoisses du froid, de l'humiliation, de la faim! Tristes républiques humaines où l'homme a une condition pire que l'abeille dans sa ruche, que la fourmi dans sa cité souterraine.

Ah! que faisons-nous donc de notre raison? A quoi bon tant de facultés suprêmes, si nous ne sommes ni plus sages, ni plus heureux? Qui de nous n'échangerait sa vie laborieuse et tourmentée contre celle de l'oiseau habitant des airs, et pour qui le monde entier est un festin?

Que je comprends bien la plainte de Mao, dans les contes populaires du *Foyer breton*, lorsque, mourant de soif et de faim, il dit en regardant les bouvreuils butiner sur les buissons:

"— Hélas! ces oiseaux-là sont plus heureux que les êtres baptisés! Ils n'ont besoin ni d'auberges, ni de bouchers, ni de fourniers, ni de jardiniers. Le ciel de Dieu leur appartient et la terre s'étend devant eux comme une table toujours servie. Les petites mouches sont leur gibier, les herbes en graines leurs champs de blé, les fruits de l'aubépine ou du rosier sauvage leur dessert. Ils ont le droit de prendre partout sans payer et sans demander: aussi les petits oiseaux sont joyeux, et ils chantent tant que dure le jour!"

Mais la destinée de l'homme à l'état de nature est celle de l'oiseau; il jouit également de la création. "La terre aussi s'étend devant lui comme une table toujours servie."

Qu'a-t-il donc gagné à cette association égoïste et incomplète qui forme les nations? Ne vaudrait-il point mieux pour tous rentrer dans le sein fécond de la nature et y vivre de ses largesses, dans le repos de la liberté?

10 *août, quatre heures du matin.*—L'aube rougit les rideaux de mon alcôve; la brise m'apporte les senteurs des jardins qui fleurissent au-dessous de la maison! me voici encore accoudé à ma fenêtre, respirant la fraîcheur et la joie de ce réveil du jour.

Mon regard se promène toujours avec le même plaisir sur les toits pleins de fleurs, de gazouillements et de lumière; mais, aujourd'hui, il s'est arrêté sur l'extrémité du mur en arc-boutant qui sépare notre maison de celle du voisin: les orages ont dépouillé la cime de son enveloppe de plâtre; la poussière emportée par le vent s'est entassée dans les interstices, les pluies l'y ont fixée et en ont fait une sorte de terrasse aérienne où verdissent quelques herbes. Parmi elles se dresse le chalumeau d'une tige de blé, aujourd'hui couronnée d'un maigre épi qui penche sa tête jaunâtre.

Cette pauvre moisson égarée sur les toits, et dont profiteront les passereaux du voisinage, a reporté ma pensée vers les riches récoltes qui tombent aujourd'hui sous la faucille; elle m'a rappelé les belles promenades que je faisais, enfant, à travers les campagnes de ma province, quand les aires des métairies retentissaient de toutes parts sous les fléaux des batteurs, et que par tous les chemins arrivaient les chariots chargés de gerbes dorées. Je me souviens encore des chants des jeunes filles, de la sérénité des vieillards, de l'expansion joyeuse des laboureurs. Il y avait ce jour-là, dans leur aspect, quelque chose de fier et d'attendri. L'attendrissement venait de la reconnaissance pour Dieu, la fierté de cette moisson, récompense du travail. Ils sentaient confusément la grandeur et la sainteté de leur

rôle dans l'œuvre générale ! leurs regards, orgueilleusement promenés sur ces montagnes d'épis, semblaient dire : " Après Dieu, c'est nous qui nourrissons le monde ! "

Merveilleuse entente de toutes les activités humaines ! Tandis que le laboureur, attaché à son sillon, prépare pour chacun le pain de tous les jours, loin de là, l'ouvrier des villes tisse l'étoffe dont il sera revêtu : le mineur cherche dans les galeries souterraines le fer de sa charrue ; le soldat le défend contre l'étranger ; le juge veille à ce que la loi protège son champ ; l'administrateur règle les rapports de ses intérêts particuliers avec les intérêts généraux ; le commerçant s'occupe d'échanger ses produits contre ceux des contrées lointaines ; le savant et l'artiste ajoutent chaque jour quelques coursiers à cet attelage idéal qui entraîne le monde matériel, comme la vapeur emporte les gigantesques convois de nos routes ferrées ! Ainsi tout s'allie, tout s'entr'aide ; le travail de chacun profite à lui-même et à tout le monde ; une convention tacite a partagé l'œuvre entre les différents membres de la société tout entière. Si des erreurs sont commises dans ce partage ; si certaines capacités n'ont pas leur meilleur emploi, les défectuosités de détail s'amoindrissent dans la sublime conception de l'ensemble. Le plus pauvre intéressé dans cette association a sa place, son travail, sa raison d'être ; chacun est quelque chose dans le tout.

Rien de semblable pour l'homme à l'état de nature ; chargé seul de lui-même, il faut qu'il suffise à tout : la création est sa propriété ; mais il y trouve aussi souvent un obstacle qu'une ressource. Il faut qu'il surmonte ces résistances avec les forces isolées que Dieu lui a données ; il ne peut compter sur d'autre auxiliaire que la rencontre et le hasard. Nul ne moissonne, ne fabrique, ne combat, ne pense à son intention ; il n'est rien pour personne. C'est une unité multipliée par le chiffre de ses seules forces,

tandis que l'homme civilisé est une unité multipliée par les forces de la société tout entière.

Et l'autre jour pourtant, attristé par quelques vices de détail, je maudissais celle-ci et j'ai presque envié le sort de l'homme sauvage.

Une des infirmités de notre esprit est de prendre toujours la sensation pour une preuve, et de juger la saison sur un nuage ou sur un rayon de soleil.

Ces misères, dont la vue me faisait regretter les bois, étaient-elles bien réellement le fruit de la civilisation? Fallait-il accuser la société de les avoir créées, ou reconnaître, au contraire, qu'elle les avait adoucies? Les femmes et les enfants qui recevaient le pain noir du soldat pouvaient-ils espérer, dans le désert, plus de ressources ou de pitié? Ce mort, dont je déplorais l'abandon, n'avait-il point trouvé les soins de l'hôpital, la bière et l'humble sépulture où il allait reposer? Isolé, loin des hommes, il eût fini comme la bête fauve au fond de sa tanière, et servirait aujourd'hui de pâture aux vautours! Ces bienfaits de l'association humaine vont donc chercher les plus déshérités. Quiconque mange le pain qu'un autre a moissonné et pétri, est l'obligé de ses frères, et ne peut dire qu'il ne leur doit rien en retour. Le plus pauvre de nous a reçu de la société bien plus que ses seules forces ne lui eussent permis d'arracher à la nature.

Mais la société ne peut-elle nous donner davantage? Qui en doute? Dans cette distribution des instruments et des tâches, des erreurs ont été commises! Le temps en diminuera le nombre; les lumières amèneront un meilleur partage; les éléments d'association iront se perfectionnant comme tout le reste; le difficile est de savoir se mettre au pas lent des siècles, dont on ne peut jamais forcer la marche sans danger.

14 *août, six heures du soir.*—La fenêtre de ma mansarde se dresse sur le toit comme une guérite massive; les arêtes

sont garnies de larges feuilles de plomb qui vont se perdre sous les tuiles ; l'action successive du froid et du soleil les a soulevées, une crevasse s'est formée à l'angle du côté droit. Un moineau y a abrité son nid.

Depuis le premier jour, j'ai suivi les progrès de cet établissement aérien. J'ai vu l'oiseau y transporter successivement la paille, la mousse, la laine destinées à la construction de sa demeure, et j'ai admiré l'adresse persévérante dépensée dans ce difficile travail. Auparavant, mon voisin des toits perdait ses journées à voleter sur le peuplier du jardin, et à gazouiller le long des gouttières. Le métier de grand seigneur semblait le seul qui lui convînt ; puis, tout à coup, la nécessité de préparer un abri à sa couvée a transformé notre oisif en travailleur. Il ne s'est plus donné ni repos ni trêve. Je l'ai vu toujours courant, cherchant, apportant ; ni pluie ni soleil ne l'arrêtaient ! Éloquent exemple de ce que peut la nécessité ! Nous ne lui devons pas seulement la plupart de nos talents, mais beaucoup de nos vertus !

N'est-ce pas elle qui a donné aux peuples des zones les moins favorisées l'activité dévorante qui les a placés si vite à la tête des nations ? Privés de la plupart des dons naturels, ils y ont suppléé par leur industrie ; le besoin a aiguisé leur esprit, la douleur éveillé leur prévoyance. Tandis qu'ailleurs l'homme, réchauffé par un soleil toujours brillant, et comblé des largesses de la terre, restait pauvre, ignorant et nu au milieu de ces dons inexplorés, lui, forcé par la nécessité, arrachait au sol sa nourriture, bâtissait des demeures contre les intempéries de l'air, et réchauffait ses membres sous la laine des troupeaux. Le travail le rendait à la fois plus intelligent et plus robuste ; éprouvé par lui, il semblait monter plus haut dans l'échelle des êtres, tandis que le privilégié de la création, engourdi dans sa nonchalance, restait au degré le plus voisin de la brute.

Je faisais ces réflexions en regardant l'oiseau dont l'instinct semblait être devenu plus subtil depuis qu'il se livrait à son travail. Enfin, le nid a été construit ; le ménage ailé s'y est établi, et j'ai pu suivre toutes les phases de son existence nouvelle.

Les œufs couvés, les petits sont éclos et ont été nourris avec les soins les plus attentifs. Le coin de ma fenêtre était devenu un théâtre de morale en action, où les pères et mères de famille auraient pu venir prendre des leçons. Les petits ont grandi vite, et, ce matin, je les ai vus prendre leur volée. Un seul, plus faible que les autres, n'a pu franchir le rebord du toit, et est venu tomber dans la gouttière. Je l'ai rattrapé à grand'peine et je l'ai replacé sur la tuile devant l'ouverture de sa demeure ; mais la mère n'y a point pris garde. Délivrée des soucis de la famille, elle a recommencé sa vie d'aventurière dans les arbres et le long des toits. En vain je me suis tenu éloigné de ma fenêtre pour lui ôter tout prétexte de crainte ; en vain l'oisillon infirme l'a appelée par des petits cris plaintifs, la mauvaise mère passait en chantant et voletait avec mille coquetteries. Le père s'est approché une seule fois, il a regardé sa progéniture d'un air dédaigneux, puis il a disparu pour ne plus revenir !

J'ai émietté du pain devant le petit orphelin, mais il n'a point su le becqueter. J'ai voulu le saisir, il s'est enfui dans le nid abandonné. Que va-t-il devenir là, si sa mère ne reparaît plus ?

15 *août, six heures.*—Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, j'ai trouvé le petit oiseau à demi mort sur la tuile ; ses blessures m'ont prouvé qu'il avait été chassé du nid par l'indigne mère. J'ai vainement essayé de le réchauffer sous mon haleine ; je le sens agité des dernières palpitations : ses paupières sont déjà closes, ses ailes pendantes ! Je l'ai déposé sur le toit dans un rayon de soleil, et j'ai refermé

ma fenêtre. Cette lutte de la vie contre la mort a toujours quelque chose de sinistre : c'est un avertissement !

Heureusement que j'entends venir dans le corridor : c'est sans doute mon vieux voisin ; sa conversation me distraira . . .

. . . . .

C'était ma portière. Excellente femme ! elle voulait me faire lire une lettre de son fils, le marin, et me prier de lui répondre.

J'ai gardé la première pour la copier sur mon journal. La voici :

"Chère mère,

"La présente est pour vous dire que j'ai toujours été bien portant depuis la dernière fois, sauf que, la semaine passée, j'ai manqué de me noyer avec le canot, ce qui aurait été une grande perte, vu qu'il n'y a pas de meilleure embarcation.

"Nous avons capoté par un coup de vent ; et, juste comme je revenais sur l'eau, j'ai aperçu le commandant qui allait dessous ; je l'ai suivi, comme c'était mon devoir, et après avoir plongé trois fois, je l'ai ramené à flot, ce qui lui a fait bien plaisir ; car, quand on nous a eu hissés à bord et qu'il a repris son esprit, il m'a sauté au cou, comme il eût fait à un officier.

"Je ne vous cache pas, chère mère, que ça m'a flatté le cœur. Mais c'est pas tout : il paraît que d'avoir repêché le capitaine, ça a rappelé que j'étais un homme solide, et on vient de m'apprendre que je passais matelot *à trente*, ou autrement dit de première classe ! Quand j'ai su la chose, je me suis écrié : 'La mère prendra du café deux fois par jour !' Et de fait, chère maman, il n'y a plus maintenant d'empêchement, puisque je vas pouvoir vous augmenter ma délégation.

"Je termine en vous suppliant de vous bien soigner, si

vous voulez me rendre service ; car l'idée que vous ne manquerez de rien me fait me bien porter.

"Votre fils du fond du cœur,

"JACQUES."

Voici la réponse que la portière m'a dictée :

"Mon bon Jacquot,

"C'est pour moi un grand contentement d'apprendre que tu continues à avoir un brave cœur, et que tu ne feras jamais affront à ceux qui t'ont élevé. Je n'ai pas besoin de te dire de ménager ta vie, parce que tu sais que la mienne est avec, et que sans toi, mon cher enfant, je n'aurais plus de goût que pour le cimetière ; mais on n'est pas obligé de vivre, tandis qu'on est obligé de faire son devoir.

"Ne t'inquiète pas de ma santé, bon Jacques, jamais je ne me suis mieux portée ! je ne vieillis pas du tout, de peur de te faire du chagrin. Rien ne me manque et je vis comme une propriétaire. J'ai même eu cette année de l'argent de trop, et, comme mes tiroirs ferment très mal, je l'ai placé à la caisse d'épargne, où j'ai pris un livret en ton nom. Ainsi, quand tu reviendras, tu te trouveras dans les rentiers. J'ai aussi garni ton armoire de linge neuf, et je t'ai tricoté trois nouveaux gilets pour le bord.

"Toutes tes connaissances se portent bien. Ton cousin est mort en laissant sa veuve dans la peine. J'ai dit que tu m'avais écrit de lui remettre les trente francs que j'avais touchés sur ta délégation, et la pauvre femme se souvient de toi, matin et soir, dans ses prières. Tu vois que c'est là un placement à une autre caisse d'épargne ; mais celle-ci, c'est notre cœur qui en reçoit les intérêts.

"Au revoir, cher Jacquot ; écris-moi souvent, et rappelle-toi toujours le bon Dieu et ta vieille maman.

"Phrosine MILLOT, née FRAISOIS."

Brave fils et digne mère ! comme de tels exemples ramènent à l'amour du genre humain ! Dans un accès de fantaisie misanthropique, on peut envier le sort du sauvage et préférer les oiseaux à ses pareils ; mais l'observation impartiale fait bien vite justice de tels paradoxes. A l'examen, on trouve que, dans cette humanité mêlée de bien et de mal, le bien est assez abondant pour que l'habitude nous empêche d'y prendre garde, tandis que le mal nous frappe précisément par son exception. Si rien n'est parfait, rien non plus n'est mauvais sans compensation ou sans ressource. Que de richesses d'âme au milieu des misères de la société ! comme le monde moral y rachète le monde matériel ! Ce qui distinguera à jamais l'homme de tout le reste de la création, c'est cette faculté des affections choisies et des sacrifices continués. La mère qui soignait sa couvée au coin de ma fenêtre s'est dévouée le temps nécessaire pour accomplir les lois qui assurent la perpétuité de l'espèce ; mais elle obéissait à un instinct, non à une préférence. Sa mission providentielle accomplie, elle a dépouillé le devoir comme un fardeau qu'on rejette, et elle a repris son égoïste liberté. L'autre mère, au contraire, continuera sa tâche aussi longtemps que Dieu la laissera ici-bas ; la vie de son fils restera, pour ainsi dire, ajoutée à la sienne, et, lorsqu'elle disparaîtra de la terre, elle y laissera cette portion d'elle-même.

Ainsi le sentiment fait à notre espèce une existence à part dans le monde ; grâce à lui, nous jouissons d'une sorte d'immortalité terrestre, et, quand les autres êtres se *succèdent*, l'homme est le seul qui se *continue*.

IX

LA FAMILLE DE MICHEL AROUT

Le 15 *septembre, huit heures.*—Ce matin, pendant que je rangeais mes livres, la mère Geneviève est venue m'apporter le panier de fruits que je lui achète tous les dimanches. Depuis bientôt vingt ans que j'habite le quartier, je me fournis à sa petite boutique de fruiterie. Ailleurs, peut-être, je serais mieux servi ; mais la mère Geneviève a peu de pratiques ; la quitter serait lui faire un tort et un chagrin volontaires ; il me semble que l'ancienneté de nos relations m'a fait contracter envers elle une sorte d'obligation tacite ; ma clientèle est devenue sa propriété.

Elle a posé le panier sur ma table, et, comme j'avais besoin de son mari, qui est menuisier, afin d'ajouter quelques rayons à ma bibliothèque, elle est redescendue aussitôt, pour me l'envoyer.

Au premier instant, je n'ai pris garde ni à son air ni à son accent ; mais, maintenant, je me les rappelle, et il me semble qu'ils n'avaient point leur jovialité habituelle. La mère Geneviève aurait-elle quelque souci ?

Pauvre femme ! ses meilleures années ont été pourtant soumises à d'assez cruelles épreuves pour qu'elle regardât sa dette comme payée ! Dussé-je vivre un siècle, je n'oublierai jamais les circonstances qui me l'ont fait connaître et qui lui ont conquis mon respect.

C'était aux premiers mois de mon établissement dans le faubourg. J'avais remarqué sa fruiterie dégarnie où personne n'entrait ; et, attiré par cet abandon, j'y faisais mes modestes achats. J'ai toujours préféré, d'instinct, les pauvres boutiques ; j'y trouve moins de choix et d'avantages : mais il me semble que mon achat est un témoignage de sympathie pour un frère en pauvreté. Ces petits com-

merces sont presque toujours l'ancre de miséricorde de destinées en péril, l'unique ressource de quelque orphelin. Là, le but du marchand n'est point de s'enrichir, mais de vivre ! L'achat que vous lui faites est plus qu'un échange, c'est une bonne action.

La mère Geneviève était encore jeune alors, mais déjà dépouillée de cette fleur des premières années que la souffrance fane si vite chez les femmes du peuple. Son mari, menuisier habile, s'était insensiblement désaccoutumé du travail pour devenir, selon la pittoresque expression des ateliers, un *adorateur de saint Lundi*. Le salaire de la semaine, toujours réduite à deux ou trois jours de travail, était complétement consacré par lui au culte de cette divinité des barrières, et Geneviève devait suffire, par elle-même, à toutes les nécessités du ménage.

Un soir que j'entrais chez elle pour quelques menus achats, j'entendis se quereller dans l'arrière-boutique. Il y avait plusieurs voix de femmes parmi lesquelles je distinguai celle de Geneviève altérée par les larmes. En jetant un coup d'œil vers le fond, j'aperçus la fruitière qui tenait dans ses bras un enfant qu'elle embrassait, tandis qu'une nourrice campagnarde semblait lui réclamer le prix de ses soins. La pauvre femme, qui avait sans doute épuisé toutes les explications et toutes les excuses, pleurait sans répondre, et une de ses voisines cherchait inutilement à apaiser la paysanne. Exaltée par cette avarice villageoise (que justifient trop bien les misères de la rude existence des champs), et par la déception que lui causait le refus du salaire espéré, la nourrice se répandait en récriminations, en menaces, en invectives. J'écoutais, malgré moi, ce triste débat, n'osant l'interrompre et ne songeant point à me retirer, lorsque Michel Arout parut à la porte de la boutique.

Le menuisier arrivait de la barrière, où il avait passé

une partie du jour au cabaret. Sa blouse, sans ceinture et dégrafée au cou, ne portait aucune des nobles souillures du travail ; il tenait à la main sa casquette, qu'il venait de relever dans la boue ; il avait les cheveux en désordre, l'œil fixe et la pâleur de l'ivresse. Il entra en trébuchant, regarda autour de lui d'un air égaré, et appela Geneviève.

Celle-ci entendit sa voix, poussa un cri et s'élança dans la boutique ; mais, à la vue du malheureux qui cherchait en vain son équilibre, elle serra l'enfant dans ses bras et se pencha sur sa tête en pleurant.

La paysanne et la voisine l'avaient suivie.

— Ah çà ! à la fin de tout, veut-on me payer ? cria la première, exaspérée.

— Demandez de l'argent au bourgeois, répondit ironiquement la voisine, en montrant le menuisier qui venait de s'affaisser sur le comptoir.

La paysanne lui jeta un regard.

— Ah ! c'est ça le père, reprit-elle. Eh bien, en voilà des gueux ! N'avoir pas le sou pour payer les braves gens, et s'abîmer comme ça dans le vin.

L'ivrogne releva la tête.

— De quoi ? de quoi ? bégaya-t-il ; qui est-ce qui parle de vin ? J'ai bu que de l'eau-de-vie ! Mais je vais retourner en prendre, du vin ! Femme, donne-moi ta monnaie, il y a des amis qui m'attendent au *Père Lathuille*.

Geneviève ne répondit rien ; il tourna autour du comptoir, ouvrit le tiroir et se mit à y fouiller.

— Vous voyez où passe l'argent de la maison ! fit observer la voisine à la paysanne ; comment la pauvre malheureuse pourrait-elle vous payer quand on lui prend tout ?

— Est-ce que c'est donc ma faute à moi ? reprit aigrement la nourrice ; on me doit ; de manière ou d'autre, faut qu'on me paye !

Et, s'abandonnant à ce flux de paroles habituel aux

femmes de la campagne, elle se mit à raconter longuement tous les soins donnés à l'enfant, et tous les frais dont il avait été l'occasion. A mesure qu'elle rappelait ces souvenirs, sa parole semblait la convaincre plus complétement de son bon droit, et exalter son indignation. La pauvre mère, qui craignait sans doute que ces violences ne finissent par effrayer le nourrisson, rentra dans l'arrière-boutique et le déposa dans son berceau.

Soit que la paysanne vît dans cet acte le parti pris d'échapper à ses réclamations, soit qu'elle fût aveuglée par la colère, elle se précipita vers la pièce du fond, où j'entendis le bruit d'un débat auquel se mêlèrent bientôt les cris de l'enfant. Le menuisier, qui continuait à chercher dans le tiroir, tressaillit et leva la tête.

Au même instant, Geneviève parut à la porte, tenant dans ses bras le nourrisson que la paysanne voulait lui arracher. Elle courut au comptoir et se précipita derrière son mari en criant :

— Michel, défends ton fils !

L'homme ivre se redressa brusquement de toute sa hauteur, comme quelqu'un qui se réveille en sursaut.

— Mon fils ! balbutia-t-il ; quel fils ?

Ses regards tombèrent sur l'enfant ; un vague éclair d'intelligence traversa ses traits.

— Robert, reprit-il . . . c'est Robert !

Il voulut s'affermir sur ses pieds pour prendre le nourrisson ; mais il vacillait. La nourrice s'approcha exaspérée.

— Mon argent ou j'emporte le petit ! s'écria-t-elle ; c'est moi qui l'ai nourri et élevé : si vous ne payez pas ce qui l'a fait vivre, il doit être pour vous comme s'il était mort. Je ne m'en irai pas sans avoir mon dû ou le nourrisson.

— Et qu'en voulez-vous faire ? murmura Geneviève, qui serrait Robert contre son sein.

— Un enfant trouvé ! répliqua durement la paysanne ;

l'hospice est un meilleur parent que vous, car il paye pour les petits qu'on lui nourrit.

Au mot d'enfant trouvé, Geneviève avait poussé un cri d'horreur. Les bras enlacés autour de son fils, dont elle cachait la tête dans sa poitrine, et les deux mains étendues sur lui, elle avait reculé jusqu'au mur et s'y tenait adossée comme une lionne défendant ses petits. La voisine et moi contemplions cette scène sans savoir par quel moyen nous entremettre. Quant à Michel, il nous regardait alternativement, en faisant un visible effort pour comprendre. Lorsque son œil s'arrêtait sur Geneviève et sur l'enfant, une rapide expression de joie s'y reflétait ; mais, en se retournant vers nous, il reprenait sa stupidité et son hésitation.

Enfin, il sembla faire un effort prodigieux, il s'écria :

— Attendez !

Et, s'avançant vers un baquet plein d'eau, il s'y plongea le visage à plusieurs reprises.

Tous les yeux s'étaient tournés vers lui ; la nourrice elle-même semblait étonnée. Enfin, il releva sa tête ruisselante. Cette ablution avait dissipé une partie de son ivresse ; il nous regarda un instant ; puis se tourna vers Geneviève, et tout son visage s'illumina.

— Robert ! s'écria-t-il en allant à l'enfant qu'il prit dans ses bras. Ah ! donne, femme, je veux le voir.

La mère parut lui abandonner son fils avec répugnance, et resta devant lui les bras étendus, comme si elle eût craint une chute pour l'enfant. La nourrice reprit à son tour la parole et renouvela ses réclamations, en menaçant cette fois de la justice. Michel écouta d'abord attentivement ; mais, quand il eut compris, il remit le nourrisson à sa mère.

— Combien doit-on ? demanda-t-il.

La paysanne se mit à détailler les différentes dépenses, qui montaient à un peu plus de trente francs. Le menuisier cherchait au fond de ses poches, sans rien trouver. Son

front se plissait de plus en plus ; de sourdes malédictions commençaient à lui échapper ; tout à coup il fouilla dans sa poitrine, en retira une grosse montre, et, l'élevant au-dessus de sa tête :

— Le voilà, votre argent ! s'écria-t-il avec un éclat de gaieté ; une montre, premier numéro ! Je me disais toujours que ça serait une poire pour la soif ; mais c'est pas moi qui l'aurai bue, c'est le petit. . . . Ah ! ah ! ah ! allez me la vendre, voisine, et, si ça ne suffit pas, j'ai mes boucles d'oreilles. Hé ! Geneviève, tire-les-moi, les boucles d'oreilles à l'équerre ! Il ne sera pas dit qu'on t'aura fait affront pour l'enfant. Non ! . . . quand je devrais mettre en gage un morceau de ma chair ! La montre, les boucles d'oreilles et ma bague, *lavez*-moi tout ça chez l'orfèvre ; payez la campagnarde et laissez dormir le moutard ! Donne, Geneviève ; je vas le mettre au lit.

Et, prenant le nourrisson des bras de la mère, il le porta d'un pas ferme à son berceau.

Il fut facile de remarquer le changement qui se fit dans Michel à partir de cette journée. Toutes les vieilles relations de débauches furent rompues. Partant pour le travail dès le matin, il revenait régulièrement chaque soir pour finir le jour avec Geneviève et Robert. Bientôt même, il ne voulut plus les quitter : il loua une boutique près de la fruiterie et y travailla pour son compte.

L'aisance serait revenue à la maison sans les dépenses que nécessitait l'enfant. Tout était sacrifié à son éducation. Il avait suivi les écoles, étudié les mathématiques, le dessin, la coupe des charpentes, et ne commençait à travailler que depuis quelques mois. Jusqu'ici, le laborieux ménage avait donc épuisé ses ressources à lui préparer une place d'élite dans sa profession ; mais, par bonheur, tant d'efforts n'étaient point inutiles ; la semence avait porté ses fruits, et l'on touchait aux jours de la moisson. . . .

Pendant que je repassais ainsi mes souvenirs, Michel était arrivé et s'occupait de poser les étagères à l'endroit indiqué.

Tout en écrivant les notes de mon journal, je me suis mis à examiner le menuisier.

Les excès de la jeunesse et le travail de l'âge mûr ont profondément sillonné son visage ; les cheveux sont rares et grisonnants, les épaules courbées, les jambes amaigries et légèrement ployées. On sent, dans tout son être, une sorte d'affaissement. Les traits eux-mêmes ont une expression de tristesse découragée. Il répond à mes questions par monosyllabes et comme un homme qui veut éviter l'entretien. D'où peut venir cet abattement quand il semble devoir être au terme de ses désirs ? Je veux le savoir ! . . .

Dix heures. — Michel vient de redescendre pour chercher un outil qui lui manquait. J'ai enfin réussi à lui arracher le secret de sa tristesse et de celle de Geneviève. Leur fils Robert en est cause !

Non qu'il ait mal répondu à leurs soins, qu'il soit paresseux ou libertin ; mais tous deux espéraient qu'il ne les quitterait plus ! La présence du jeune homme devait renouveler et refleurir ces deux existences ; la mère comptait les jours, le père préparait tout pour recevoir ce cher compagnon de travail, et, au moment où ils allaient ainsi être payés de leurs sacrifices, Robert leur avait tout à coup annoncé qu'il venait de s'engager avec un entrepreneur de Versailles !

Toutes les remontrances et toutes les prières avaient été inutiles ; il avait mis en avant la nécessité de s'initier au mécanisme d'une grande entreprise, la facilité de poursuivre, dans sa nouvelle position, des recherches commencées, et l'espoir de les appliquer. Enfin, lorsque sa mère, à bout de raisons, s'était mise à pleurer, il l'avait embrassée avec précipitation, et était parti pour échapper à de nouvelles prières.

Son absence durait depuis un an, et rien n'annonçait son retour. Ses parents le voyaient à peine une fois chaque mois, encore ne restait-il que quelques instants.

— J'ai été puni par où j'espérais être récompensé, me disait tout à l'heure Michel ; j'avais désiré un fils économe et laborieux ; Dieu m'a donné un fils ambitieux et avare ! Je m'étais toujours dit qu'une fois élevé, nous l'aurions à nos côtés pour nous rappeler notre jeunesse et nous égayer le cœur : sa mère ne pensait qu'à le marier pour avoir encore des enfants à soigner. Vous savez que les femmes, ça a toujours besoin de s'occuper des autres ! Moi, je le voyais travailler près de mon établi en chantant les nouveaux airs . . . car il a appris la musique, et c'était le plus fort de l'Orphéon !—Une vraie rêverie, monsieur !— Dès qu'il a eu ses plumes, l'oiseau a pris sa volée, et il ne reconnait plus ni père ni mère ! . . . Hier, par exemple, c'était le jour où nous l'attendions ; il devait arriver pour souper avec nous ! Pas plus de Robert qu'aujourd'hui ! Il aura eu quelque dessin à finir, quelque marché à traiter, et les vieux parents, ça ne vient qu'en dernière ligne, après les pratiques et la menuiserie. Ah ! si j'avais deviné comment tournerait la chose ! Imbécile ! qui ai sacrifié pendant près de vingt ans mes goûts et mon argent pour élever un ingrat ! C'était bien la peine de me guérir de ma soif, de rompre avec les amis, et de devenir le modèle du quartier ! Le bon vivant s'est fait père-dindon !—Oh ! si j'étais à recommencer !—Non, non, voyez-vous, les femmes et les enfants, c'est notre perte. Ils nous amollissent le cœur ; ils nous amènent à vivre d'espérance, de dévouement ; nous passons un quart d'heure de notre existence à faire pousser un grain de blé qui doit nous tenir lieu de tout dans nos vieux jours, et, quand l'heure de la moisson vient, bonsoir, il n'y a rien dans l'épi !

En parlant ainsi, Michel avait la voix rauque, l'œil

ardent et les lèvres tremblantes. J'ai voulu lui répondre, mais je n'ai trouvé que des consolations banales : je me suis tû. Le menuisier a prétendu qu'il lui manquait un outil et m'a quitté.

Pauvre père ! Ah ! je connais ces moments de tentation où, mal récompensé de la vertu, on regrette d'y avoir obéi ! Qui n'a eu de ces défaillances aux heures d'épreuve, et qui n'a jeté, au moins une fois, le funeste cri de Brutus ?

Mais, si *la vertu n'est qu'un mot*, qu'y a-t-il donc de réel et de sérieux dans la vie ?—Non, je ne veux point croire à la vanité du bien ! Il ne donne pas toujours les joies que nous avions espérées, mais il en apporte d'autres. Tout, dans le monde, a sa logique et son résultat ; la vertu ne peut échapper seule à la loi commune. Si elle devait être dommageable à qui l'exerce, l'expérience en aurait fait justice, et l'expérience l'a, au contraire, rendue plus générale et plus sainte. Nous ne l'accusons d'être une débitrice infidèle que parce que nous lui demandons un payement immédiat et qui puisse frapper nos sens. La vie est toujours, pour nous, un conte de fée où chaque bonne action doit être récompensée par une merveille. Nous n'acceptons en payement ni le repos de la conscience, ni le contentement de nous-mêmes, ni la bonne renommée parmi les hommes, trésors plus précieux qu'aucun autre, mais dont on ne sent le prix qu'après les avoir perdus !

Michel est de retour et s'est remis au travail. Son fils n'est point encore arrivé.

En me racontant ses espérances et ses douloureux désappointements, son esprit s'est exalté ; il reprend sans cesse le même sujet et ajoute quelque chose à ses griefs. Il vient de me compléter ses confidences en me parlant d'un fonds de menuiserie qu'il avait espéré acquérir et exploiter avec l'aide de Robert. Le maître actuel s'y était enrichi : après trente années d'activité, il songeait à se retirer dans

un de ces cottages fleuris de la banlieue, retraites ordinaires du travailleur économe que le hasard a servi. A la vérité, les deux mille francs qui devaient être payés comptant manquaient à Michel ; mais peut-être eût-il décidé maître Benoît à attendre ; la présence de Robert eût été pour lui une garantie ; car le jeune homme ne pouvait manquer de faire prospérer un atelier ; outre la science et l'adresse, il avait l'imagination qui découvre ou perfectionne. Son père avait surpris, dans ses dessins, une nouvelle coupe d'escalier qui le préoccupait depuis longtemps, et le soupçonnait même de n'avoir traité avec l'entrepreneur de Versailles que pour l'exécuter. Le jeune garçon était tourmenté par ce génie de l'invention qui s'empare de la vie tout entière, et, livré aux calculs de l'intelligence, il n'avait point le loisir d'écouter son cœur.

Michel me raconte tout cela avec un mélange de fierté et de dépit. On sent qu'il tire orgueil du fils qu'il accuse, et que cet orgueil même le rend plus sensible à son abandon.

Six heures du soir.—Je viens de finir une heureuse journée. Que d'événements en quelques heures et quel changement pour Geneviève et pour Michel !

Celui-ci achevait de poser les étagères, en me parlant de son fils, tandis que je mettais le couvert pour mon déjeuner.

Tout à coup, des pas pressés ont retenti dans le corridor, la porte s'est ouverte, et Geneviève est entrée avec Robert.

Le menuisier a fait un mouvement de joyeuse surprise, mais qu'il a réprimé aussitôt, comme s'il eût voulu garder l'apparence du ressentiment.

Le jeune homme n'a point paru s'en apercevoir ; il s'est jeté dans ses bras avec une expansion qui m'a surpris. Geneviève, la figure rayonnante, semblait vouloir parler et se retenir avec peine.

J'ai souhaité la bienvenue à Robert, qui m'a salué d'un air d'aisance polie.

— Je t'attendais hier, a dit Michel Arout un peu sèchement.

— Pardon, père, a répondu le jeune ouvrier ; mais j'avais affaire à Saint-Germain. Je n'ai pu rentrer que très tard, et le bourgeois m'a retenu.

Le menuisier a regardé son fils de côté et a repris son marteau.

— C'est juste ! a-t-il murmuré d'un ton boudeur ; quand on est chez les autres, faut faire leurs volontés ; aussi il y en a qui aiment mieux manger du pain noir avec leur couteau que des perdrix avec la fourchette d'un maître.

— Et je suis de ceux-là, mon père, a répliqué Robert gaiement ; mais, comme dit le proverbe, pour *manger les pois, il faut les écosser*. J'avais besoin de travailler d'abord dans un grand atelier . . .

— Pour ton système d'escalier ! a interrompu Michel ironiquement.

— Il faut dire maintenant le système de M. Raymond, mon père, a répliqué Robert en souriant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je lui ai vendu l'invention.

Le menuisier, qui rabotait une planche, s'est retourné vivement.

— Vendu ! s'est-il écrié l'œil étincelant.

— Par la raison que je n'étais pas assez riche pour la donner.

Michel a rejeté la planche et l'outil.

— Voilà qui lui manquait ! a-t-il repris avec colère ; son bon génie lui envoie une idée qui pouvait faire parler de lui, et il la vend à un richard qui s'en fera honneur.

— Eh bien, quel mal y a-t-il ? a demandé Geneviève.

— Quel mal ? s'est écrié le menuisier avec emportement ;

tu ne comprends rien à cela, toi, tu es une femme ; mais lui, lui, il sait bien qu'un véritable ouvrier ne cède pas plus son invention pour de l'argent qu'un soldat ne céderait sa croix. C'est sa gloire aussi ; faut qu'il la garde pour s'en faire honneur ! Ah ! tonnerre ! si j'avais jamais fait une découverte, plutôt que de la mettre à l'encan, j'aurais vendu un de mes yeux ! Une invention pour un ouvrier qui a de ça, vois-tu, c'est comme un enfant ! il la soigne, il l'élève, il lui fait faire son chemin dans le monde, il n'y a que les sans-cœur qui en font marché.

Robert a rougi légèrement.

— Vous penserez autrement, mon père, a-t-il dit, quand vous saurez pourquoi j'ai vendu mon système.

— Oui, et tu le remercieras, a ajouté Geneviève, qui ne pouvait plus se taire.

— Jamais ! a répondu Michel.

— Mais, malheureux, s'est-elle écriée, il ne l'a vendu que pour nous !

Le menuisier a regardé sa femme et son fils d'un air stupéfait. Il a fallu en venir aux explications.

Celui-ci a raconté comment il était entré en pourparlers avec maître Benoît, qui, pour céder son établissement, avait absolument exigé moitié des deux mille francs comptant. C'était dans l'espoir de se les procurer qu'il était entré chez le maître entrepreneur de Versailles ; il avait pu y expérimenter son invention et trouver un acheteur. Grâce à l'argent reçu, il venait de conclure avec Benoît, et il apportait à son père la clef du nouveau chantier.

Cette explication du jeune ouvrier avait été donnée avec tant de modestie et de simplicité, que j'en ai été tout ému. Geneviève pleurait, Michel a serré son fils sur sa poitrine, et, dans ce long embrassement, il a semblé lui demander pardon de l'avoir accusé !

Tout s'explique maintenant à la gloire de Robert.

L'éloignement que ses parents avaient pris pour de l'indifférence n'était que du dévouement ; il n'avait obéi ni à l'ambition, ni à l'avarice, ni même à cette passion plus noble d'un génie inventeur ; sa seule inspiration et son seul but avaient été le bonheur de Geneviève et de Michel. Le jour de la reconnaissance était venu pour lui, et il leur rendait sacrifice pour sacrifice !

Après les exclamations de joie et les explications, tous trois ont voulu me quitter : mais la table était dressée ; j'ai ajouté trois couverts, je les ai retenus à déjeuner.

Le repas s'est prolongé ; la chère y était médiocrement succulente ; mais les épanchements du cœur l'ont rendue délicieuse. Jamais je n'avais mieux compris l'ineffable attrait de la famille. Quelle douceur dans ces joies toujours partagées, dans cette communauté d'intérêts qui confond les sensations, dans cette association d'existences qui de plusieurs êtres forme un seul être ! Qu'est-ce que l'homme sans ces affections du foyer qui, comme autant de racines, le fixent solidement à la terre et lui permettent d'aspirer tous les sucs de la vie ? Force, bonheur, tout ne vient-il pas de là ? Sans la famille, où l'homme apprendrait-il à aimer, à s'associer, à se dévouer ? Société en petit, n'est-ce point elle qui nous enseigne à vivre dans la grande ? Telle est la sainteté du foyer, que, pour exprimer nos rapports avec Dieu, nous avons dû emprunter les mots inventés pour la famille. Les hommes se sont nommés eux-mêmes les *fils* du *Père* suprême !

Ah ! conservons-les, ces chaînes de l'intimité domestique ; ne délions pas la gerbe humaine pour livrer ses épis à tous les caprices du hasard et du vent ; mais élargissons plutôt cette sainte lo , transportons les habitudes de la famille au dehors, et réalisons, s'il se peut, le vœu de l'apôtre des gentils, quand il criait aux nouveaux enfants du Christ : *Soyez tous ensemble comme si vous étiez un seul !*

X

LA PATRIE

Octobre. — *Le* 12, *sept heures du matin.* — Les nuits sont déjà devenues froides et longues, le soleil ne me réveille plus derrière mes rideaux longtemps avant l'heure du travail, et, lors même que mes yeux sont ouverts, la douce chaleur du lit me retient enchaîné sous mon édredon. Tous les matins, il s'élève un long débat entre ma diligence et ma paresse, et, chaudement enveloppé jusqu'aux yeux, j'attends, comme le Gascon, qu'elles aient réussi à se mettre d'accord.

Ce matin, cependant, une lueur qui se glissait à travers ma porte jusqu'à mon chevet, m'a réveillé plus tôt que d'habitude. J'ai eu beau me retourner de tous côtés, la clarté obstinée m'a poursuivi, de position en position, comme un ennemi victorieux. Enfin, à bout de patience, je me suis levé sur mon séant, et j'ai lancé mon bonnet de nuit aux pieds du lit ! . . .

(J'observerai, entre parenthèses, que les différentes évolutions de cette pacifique coiffure paraissent avoir été, de tout temps, le symbole des mouvements passionnés de l'âme ; car notre langue leur a emprunté ses images les plus usuelles. C'est ainsi que l'on dit : *Mettre son bonnet de travers ; jeter son bonnet par-dessus les moulins ; avoir la tête près du bonnet*, etc.)

Quoi qu'il en soit, je me suis levé de fort mauvaise humeur, pestant contre mon nouveau voisin, qui s'avise de veiller quand je veux dormir. Nous sommes tous ainsi faits ; nous ne comprenons pas que les autres hommes puissent vivre pour leur propre compte. Chacun de nous ressemble à la terre du vieux système de Ptolémée, et veut que l'univers entier tourne autour de lui. Sur ce point,

pour employer la métaphore déjà signalée plus haut, *tous les hommes ont la tête dans le même bonnet.*

J'avais provisoirement, comme je l'ai déjà dit, lancé le mien à l'autre bout de mon alcôve et je dégageais lentement mes jambes des chaudes couvertures, en faisant une foule de réflexions maussades sur l'inconvénient des voisins.

Il y a un mois encore, je n'avais point à me plaindre de ceux que le hasard m'avait donnés ; la plupart ne rentraient que pour dormir, et ressortaient dès leur réveil. J'étais presque toujours seul à ce haut étage, seul avec les nuées et les passereaux !

Mais à Paris rien n'est durable : le flot de la vie roule les destinées comme des algues détachées du rocher ; les demeures sont des vaisseaux qui ne reçoivent que des passagers. Combien de visages différents j'ai déjà vus traverser ce long corridor de nos mansardes ! Combien de compagnons de quelques jours disparus pour jamais ! Les uns sont allés se perdre dans cette mêlée de vivants qui tourbillonne sous le fouet de la nécessité ; les autres dans cette litière de morts qui dorment sous la main de Dieu !

Pierre le relieur est un de ces derniers. Retiré dans son égoïsme, il était resté sans famille, sans amis ; il est mort seul comme il avait vécu. Sa perte n'a été pleurée de personne, n'a rien dérangé dans le monde ; il y a eu seulement une fosse remplie au cimetière, et une mansarde vide dans notre faubourg.

C'est elle que mon nouveau voisin occupe depuis quelques jours.

A vrai dire (maintenant que je suis tout à fait réveillé et que ma mauvaise humeur est allée rejoindre mon bonnet), à vrai dire, ce nouveau voisin, pour être plus matineux qu'il ne conviendrait à ma paresse, n'en est pas moins un fort brave homme ; il porte sa misère, comme bien peu

savent porter leur heureuse fortune, avec gaieté et modération.

Cependant, le sort l'a cruellement éprouvé. Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée ; la jambe gauche sort de chez le tourneur, et la droite se traîne avec peine ; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant son regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant sa voix, dont la fermeté est, pour ainsi dire, accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chaufour ; mais la garnison se porte bien.

Décidément, plus je me rappelle cet excellent homme, plus je me reproche l'espèce de malédiction que je lui ai jetée en me réveillant.

Nous sommes, en général, trop indulgents pour ces torts secrets envers notre prochain. Toute malveillance qui ne sort pas du domaine de la pensée nous semble innocente, et, dans notre grossière justice, nous absolvons sans examen le péché qui ne s'est point traduit par l'action !

Mais ne sommes-nous donc tenus envers les autres qu'à l'exécution des codes ? . . . Outre les relations de faits, n'y a-t-il point entre les hommes une sérieuse relation de sentiments ? Ne devons-nous point, à tous ceux qui vivent sous le même ciel que nous, le secours, non-seulement de nos actes, mais de nos intentions ? Chaque destinée humaine ne doit-elle pas être pour nous un vaisseau que nous accompagnons de nos vœux d'heureux voyage ? Il ne suffit pas que les hommes ne se nuisent point les uns aux autres, il faut encore qu'ils s'entr'aident, il faut qu'ils s'aiment ! La bénédiction du pape : *Urbi et orbi !* devrait être l'éternel cri de tous les cœurs. Maudire qui ne l'a point mérité, même antérieurement, même en passant, c'est contrevenir

à la grande loi, celle qui a établi ici-bas l'association des âmes, et à laquelle le Christ a donné le doux nom de *charité.*

Ces scrupules me sont venus pendant que j'achève de m'habiller, et je me suis dit que le père Chaufour avait droit à une réparation. Pour compenser le mouvement de malveillance de tout à l'heure, je lui dois un témoignage ostensible de sympathie ; je l'entends fredonner chez lui ; il est au travail : je veux lui faire, le premier, ma visite de voisinage.

Huit heures du matin. — J'ai trouvé le père Chaufour devant une table éclairée par une petite lampe fumeuse, sans feu, bien qu'il fasse déjà froid, et fabriquant de grossiers cartonnages ; il murmurait entre ses dents un refrain populaire. Au moment où j'ai entr'ouvert la porte, il a poussé une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh ! c'est vous, voisin ! entrez donc ! je ne vous croyais pas si matinal : aussi j'avais mis une sourdine à ma chanterelle ; j'avais peur de vous réveiller.

Excellent homme ! tandis que je l'envoyais au diable, il se gênait pour moi !

Cette idée m'a touché, et je lui ai fait, comme voisin, mes compliments de bienvenue avec une expansion qui lui a ouvert le cœur.

— Ma foi ! vous m'avez l'air d'un bon chrétien, m'a-t-il dit, d'un ton de cordialité soldatesque, en me serrant la main ; j'aime pas les gens qui regardent le corridor comme une frontière et traitent les voisins en Cosaques. Quand on mange du même air et qu'on parle le même jargon, on n'est pas fait pour se tourner le dos. . . . Asseyez-vous là, voisin, sans vous commander. . . . Seulement, prenez garde au tabouret, il n'a que trois pieds, et faut que la bonne volonté tienne lieu du quatrième.

— Il me semble que c'est une richesse qui ne manque point ici ? ai-je fait observer.

— La bonne volonté ! a répété Chaufour : c'est tout ce que m'a laissé ma mère, et j'estime qu'aucun fils n'a reçu un meilleur héritage. Aussi, à la batterie, ils m'appelaient *monsieur Content.*

— Vous avez servi ?

— Dans le troisième d'artillerie pendant la République, et plus tard dans la garde, pendant tout le tremblement. J'étais à Jemmapes et à Waterloo, comme qui dirait au baptême et à l'enterrement de notre gloire !

Je le regardai avec étonnement.

— Et quel âge aviez-vous donc à Jemmapes ? demandai-je.

— Mais quelque chose comme quinze ans, dit-il.

— Et vous avez eu l'idée de servir si jeune ?

— C'est-à-dire que je n'y songeais pas. Je travaillais alors dans la bimbeloterie, sans penser que la France pût me demander autre chose que de lui fabriquer des damiers, des volants et des bilboquets. Mais j'avais à Vincennes un vieil oncle que j'allais voir, de loin en loin ; un ancien de Fontenoy, arrangé dans mon genre, mais un savant qui en eût remontré à des maréchaux. Malheureusement, dans ce temps-là, il paraît que les gens de rien n'arrivaient pas à la vapeur. Mon oncle, qui avait servi de manière à être nommé prince sous *l'autre*, était alors retraité comme simple sous-lieutenant. Mais fallait le voir avec son uniforme, sa croix de Saint-Louis, sa jambe de bois, ses moustaches blanches et sa belle figure ! . . . On eût dit un portrait de ces vieux héros en cheveux poudrés qui sont à Versailles !

"Toutes les fois que je le visitais, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Mais, un jour, je le trouvai tout sérieux.

"— Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière ?

"— Non, lieutenant, que je lui réponds.

"— Eh bien, qu'il reprend, la patrie est en péril !

"Je ne comprenais pas bien, et cependant ça me fit quelque chose.

"— Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la patrie, reprit-il en me posant une main sur l'épaule ; c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé ! Cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes filles qui passent là en riant, c'est la patrie ! Les lois qui te protégent, le pain qui paye ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie ! La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie ! tu la vois, tu la respires partout ! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout ça sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie !

"J'étais tremblant d'émotion, avec de grosses larmes dans les yeux.

"— Ah ! j'entends, m'écriai-je ; c'est la famille en grand, c'est le morceau du monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme.

"— Juste, Jérôme, continua le vieux soldat ; aussi tu comprends, n'est-ce pas ? ce que nous lui devons.

"— Parbleu ! que je repris, nous lui devons tout ce que nous sommes ; c'est une affaire de cœur.

"— Et de probité, mon enfant, qu'il acheva ; le membre d'une famille qui n'y apporte pas sa part de services, de bonheur, manque à ses devoirs et est un mauvais parent ; l'associé qui n'enrichit pas la communauté de toutes ses forces, de tout son courage, de toutes ses bonnes intentions, la fraude de ce qui lui appartient et est un malhonnête homme ; de même celui qui jouit des avantages d'avoir une

patrie sans en accepter toutes les charges, forfait à l'honneur et est un mauvais citoyen !

"— Et que faut-il faire, lieutenant, pour être bon citoyen ? demandai-je.

"— Faire pour sa patrie ce qu'on ferait pour son père et sa mère, dit-il.

"Je ne répliquai rien sur le moment, j'avais le cœur gonflé et le sang qui me bouillait dans le cerveau. Mais, en revenant le long du chemin, les paroles de mon oncle étaient, pour ainsi dire, écrites devant mes yeux. Je répétais : 'Fais pour ta patrie ce que tu ferais pour ton père et pour ta mère. . . .' Et la patrie est en péril ; les étrangers l'attaquent, tandis que moi je tourne des bilboquets ! . . .

"Cette idée-là me travailla si bien dans l'esprit toute la nuit, que, le lendemain, je retournai à Vincennes pour annoncer au lieutenant que je venais de m'enrôler, et que je partais pour la frontière. Le brave homme me serra sur sa croix de Saint-Louis, et je m'en allai fier comme un représentant en mission.

"Voilà comment, voisin, je suis devenu volontaire de la République avant d'avoir fait mes dents de sagesse."

Tout cela était dit sans emphase, avec la gaieté délibérée des hommes qui ne regardent le devoir accompli ni comme un mérite, ni comme un fardeau. Le père Chaufour s'animait en parlant, non à cause de lui, mais pour les choses mêmes. Évidemment ce qui l'occupait dans le drame de la vie, ce n'était point son rôle, c'était la pièce !

Cette espèce de désintéressement d'amour-propre m'a touché. J'ai prolongé ma visite et je lui ai montré une grande confiance, afin de mériter la sienne. Au bout d'une heure, il savait ma position et mes habitudes ; j'étais déjà pour lui une vieille connaissance.

Je lui ai même avoué la mauvaise humeur que la lueur

de sa lampe m'avait donnée quelques instants auparavant. Il a reçu ma confidence avec cette gaieté affectueuse des cœurs bien faits qui prennent toute chose du bon côté. Il ne m'a parlé ni du besoin qui l'obligeait au travail quand je prolongeais mon sommeil, ni du dénûment du vieux soldat opposé à la mollesse du jeune commis ; il s'est seulement frappé le front en s'accusant d'étourderie, et il m'a promis de garnir sa porte de bourrelets !

O grande et belle âme, chez laquelle rien ne tourne en amertume, et qui n'a de force que pour la bienveillance et le devoir !

15 *octobre.*—Ce matin, je regardais une petite gravure, encadrée par moi et placée au-dessus de ma table de travail ; c'est un dessin où Gavarni, devenu sérieux, a représenté *un vétéran et un conscrit.*[1]

A force de contempler ces deux figures, d'expression si diverse et si vive, toutes deux se sont animées devant mes yeux ; je les ai vues se mouvoir, je les ai entendues se parler ; l'image est devenue une scène vivante dont je me trouvais le spectateur.

Le vétéran avançait lentement une main appuyée sur l'épaule du jeune soldat. Ses yeux, à jamais fermés, n'apercevaient plus le soleil qui scintillait à travers les marronniers en fleur. A la place du bras droit se pliait une manche vide, et l'une des cuisses reposait sur une jambe de chêne dont le retentissement sur le pavé faisait retourner les passants.

A la vue de ces vieux débris de nos luttes patriotiques, la plupart hochaient la tête avec une pitié affligée, et faisaient entendre une plainte ou une malédiction.

— Voilà à quoi sert la gloire ! disait un gros marchand, en détournant les yeux avec horreur.

— Déplorable emploi d'une vie humaine ! reprenait un

[1] Voir dans le *Magasin pittoresque* de 1847 cette belle composition.

jeune homme qui portait sous le bras un volume de philosophie.

— Le troupier aurait mieux fait de ne point quitter sa charrue, ajoutait un paysan d'un air narquois.

— Pauvre vieux ! murmurait une femme presque attendrie.

Le vétéran a entendu et son front s'est plissé ; car il lui semble que son conducteur est devenu pensif ! Frappé de ce qui se répète autour de lui, il répond à peine aux questions du vieillard, et son regard, vaguement perdu dans l'espace, paraît y chercher la solution de quelque problème.

Les moustaches grises du vétéran se sont agitées ; il s'arrête brusquement, et retenant, du bras qui lui reste, son jeune conducteur :

— Ils me plaignent tous, dit-il, parce qu'ils ne comprennent pas ; mais si je voulais leur répondre ! . . .

— Que leur diriez-vous, père ? demande le jeune garçon avec curiosité.

— Je dirais d'abord à la femme qui s'afflige, en me regardant, de donner ses larmes à d'autres malheurs, car chacune de mes blessures rappelle un effort tenté pour le drapeau. On peut douter de certains dévouements ; le mien est visible ; je porte sur moi des états de service écrits avec le fer et le plomb des ennemis ; me plaindre d'avoir fait mon devoir, c'est supposer qu'il eût mieux valu le trahir.

— Et que répondriez-vous au paysan, père ?

— Je lui répondrais que pour conduire paisiblement la charrue, il faut d'abord garantir la frontière, et que, tant qu'il y aura des étrangers prêts à manger notre moisson, il faudra des bras pour la défendre.

— Mais le jeune savant aussi a secoué la tête, en déplorant un pareil emploi de la vie ?

— Parce qu'il ne sait pas ce que peuvent apprendre le

sacrifice et la souffrance ! Les livres qu'il étudie, nous les avons pratiqués, nous, sans les connaître ; les principes qu'il applaudit, nous les avons défendus avec la poudre et la baïonnette.

— Et au prix de vos membres et de votre sang ; le bourgeois l'a dit en voyant ce corps mutilé : " Voilà à quoi sert la gloire ! "

— Ne le crois pas, mon fils ; la vraie gloire est le pain du cœur ; c'est elle qui nourrit le dévouement, la patience, le courage ! Le maître de tout l'a donnée comme un lien de plus entre les hommes. Vouloir être remarqué par ses frères n'est-ce pas encore leur prouver notre estime et notre sympathie ? Le besoin d'admiration n'est qu'un des côtés de l'amour. Non, non, la gloire *juste* n'est jamais trop payée ! Ce qu'il faut déplorer, enfant, ce ne sont pas les infirmités qui constatent un généreux sacrifice, mais celles qu'ont appelées nos vices ou nos imprudences. Ah ! si je pouvais parler haut à ceux qui me jettent, en passant, un regard de pitié, je crierais à ce jeune homme, dont les excès ont obscurci les yeux avant l'âge : " Qu'as-tu fait de tes yeux ? " A l'oisif qui traîne, avec effort, sa masse énervée : " Qu'as-tu fait de tes pieds ? " Au vieillard que la goutte punit de son intempérance : " Qu'as-tu fait de tes mains ? " A tous : " Qu'avez-vous fait des jours que Dieu vous avait accordés, des facultés que vous deviez employer au profit de vos frères ? Si vous ne pouvez répondre, ne plaignez plus le vieux soldat mutilé pour le pays ; car, lui, il peut du moins montrer ses cicatrices sans rougir. "

16 *octobre*. — La petite gravure m'a fait mieux comprendre les mérites du père Chaufour et je l'en ai estimé davantage.

Il sort à l'instant de ma mansarde. Il ne se passe plus un seul jour sans qu'il vienne travailler près de mon feu ou sans que j'aille m'asseoir et causer près de son établi.

Le vieil artilleur a beaucoup vu et raconte volôntiers. Voyageur armé pendant vingt ans à travers l'Europe, il a fait la guerre sans haine et avec une seule idée : l'honneur du drapeau national ! Ç'a été là sa superstition, si l'on veut ; mais ç'a été, en même temps, sa sauve-garde.

Ce mot de FRANCE, qui retentissait alors si glorieusement dans le monde, lui a servi de talisman contre toutes les tentations. Avoir à soutenir un grand nom peut sembler un fardeau aux natures vulgaires ; mais, pour les forts, c'est un encouragement.

— J'ai bien eu aussi des instants, me disait-il l'autre jour, où j'aurais été porté à *cousiner avec le diable.* La guerre n'est pas précisément une école de vertus champêtres. A force de brûler, de démolir et de tuer, vous vous racornissez un peu à l'endroit des sentiments, et, quand la baïonnette vous a fait roi, il vous vient parfois des idées d'autocrate un peu fortes en couleur. Mais, à ces moments-là, je me rappelais la patrie dont m'avait parlé le lieutenant, et je me disais tout bas le mot connu : *Toujours Français !* On en a ri depuis ! Des gens qui feraient de la mort de leur mère un calembour, ont tourné la chose en ridicule, comme si le nom de la patrie n'était pas aussi une noblesse qui obligeait ! Pour mon compte, je n'oublierai jamais de combien de sottises ce titre de Français m'a préservé. Quand la fatigue prenait le dessus, que je me trouvais en arrière du drapeau, et que les coups de fusil pétillaient à l'avant-garde, j'entendais bien parfois une voix qui me disait à l'oreille : "Laisse les autres se débrouiller, et pour aujourd'hui ménage ta peau !" Mais ce mot *Français!* grondait alors en moi, et je courais au secours de la brigade. D'autres fois, quand la faim, le froid, les blessures m'avaient agacé les nerfs, et que j'arrivais chez quelque *meinherr* maussade, il me prenait bien une démangeaison d'éreinter l'hôte et de brûler la baraque ; mais je me disais tout bas : *Français !*

et ce nom-là ne pouvait rimer ni avec incendiaire, ni avec meurtrier. J'ai traversé ainsi les royaumes de l'est à l'ouest et du nord au midi, toujours occupé de ne pas faire affront au drapeau. Le lieutenant, voyez-vous, m'avait appris un mot magique : LA PATRIE ! Il ne s'agissait pas seulement de la défendre, il fallait l'agrandir et la faire aimer.

17 *octobre*. — J'ai fait aujourd'hui une longue visite chez mon voisin. Un mot prononcé au hasard a amené une nouvelle confidence.

Je lui demandais si les deux membres dont il était privé avaient été perdus à la même bataille.

— Non pas, non pas, m'a-t-il répondu : le canon ne m'avait *pris* que la jambe ; ce sont les carrières de Clamart qui m'ont *mangé* le bras.

Et, comme je lui demandais des détails :

— C'est simple comme bonjour, a-t-il continué. Après la grande débâcle de Waterloo, j'étais demeuré trois mois aux ambulances pour laisser à ma jambe de bois le temps de pousser. Une fois en mesure de réemboîter le pas, je pris congé du major et je me dirigeai sur Paris, où j'espérais trouver quelque parent, quelque ami ; mais rien, tout était parti, ou sous terre. J'aurais été moins étranger à Vienne, à Madrid, à Berlin ! Cependant, pour avoir une jambe de moins à nourrir, je n'en étais pas plus à mon aise ; l'appétit était revenu, et les derniers sous s'envolaient.

" A la vérité, j'avais rencontré mon ancien chef d'escadron, qui se rappelait que je l'avais tiré de la bagarre à Montereau en lui donnant mon cheval, et qui m'avait proposé chez lui place au feu et à la chandelle. Je savais qu'il avait épousé, l'année d'avant, un château et pas mal de fermes ; de sorte que je pouvais devenir à perpétuité brosseur d'un millionnaire, ce qui n'était pas sans douceur. Restait à savoir si je n'avais rien de mieux à faire. Un soir, je me mis à réfléchir.

"— Voyons, Chaufour, que je me dis, il s'agit de se conduire comme un homme. La place chez le commandant te convient; mais ne peux-tu rien faire de mieux? Tu as encore le torse en bon état et les bras solides; est-ce que tu ne dois pas toutes tes forces à la patrie, comme disait l'oncle de Vincennes? Pourquoi ne pas laisser quelque ancien plus démoli que toi prendre ses invalides chez le commandant? Allons, troupier, encore quelques charges à fond puisqu'il te reste du poignet! Faut pas se reposer avant le temps.

"Sur quoi, j'allai remercier le chef d'escadron et offrir mes services à un ancien de la batterie qui était rentré à Clamart dans son *foyer respectif*, et qui avait repris la pince de carrier.

"Pendant les premiers mois, je fis le métier de conscrit, c'est-à-dire plus de mouvements que de besogne; mais avec de la bonne volonté on vient à bout des pierres comme de tout le reste: sans devenir, comme on dit, une tête de colonne, je pris mon rang, en serre-file, parmi les bons ouvriers, et je mangeais mon pain de bon appétit, vu que je le gagnais de bon cœur. C'est que, même sous le tuf, voyez-vous, j'avais gardé ma gloriole. L'idée que je travaillais, pour ma part, à changer les roches en maisons, me flattait intérieurement. Je me disais tout bas:

"— Courage, Chaufour, mon vieux, tu aides à embellir ta patrie.

"Et ça me soutenait le moral.

"Malheureusement, j'avais, parmi mes compagnons, des citoyens un peu trop sensibles aux charmes du cognac; si bien qu'un jour, l'un d'eux, qui voyait sa main gauche à droite, s'avisa de battre le briquet près d'une mine chargée: la mine prit feu sans dire gare, et nous envoya une mitraille de cailloux qui tua trois hommes et emporta le bras dont il ne me reste plus que la manche!

— Ainsi, vous étiez de nouveau sans état? dis-je au vieux soldat.

— C'est-à-dire qu'il fallait en changer, reprit-il tranquillement. Le difficile était d'en trouver un qui se contentât de cinq doigts au lieu de dix; je le trouvai pourtant.

— Où cela?

— Parmi les balayeurs de Paris.

— Quoi! vous avez fait partie . . .?

— De l'escouade de salubrité; un peu, voisin, et c'est pas mon plus mauvais temps. Le corps du balayage n'est pas si mal composé que malpropre, savez-vous! Il y a là d'anciennes actrices qui n'ont pas su faire d'économies, des marchands ruinés à la Bourse; nous avions même un professeur d'humanités qui, pour un petit verre, vous récitait du latin ou des tragédies, à votre choix. Tout ça n'eût pas pu concourir pour le prix Montyon; mais la misère faisait pardonner les vices, et la gaieté consolait de la misère. J'étais aussi gueux et aussi gai, tout en tâchant de valoir un peu mieux. Même dans la fange du ruisseau, j'avais gardé mon opinion que rien ne déshonore de ce qui peut être utile au pays. "Chaufour, que je me disais en riant tout bas, après l'épée le marteau, après le marteau le balai; tu dégringoles, mon vieux, mais tu sers toujours ta patrie."

— Cependant vous avez fini par quitter votre nouvelle profession? ai-je repris.

— Pour cause de réforme, voisin; les balayeurs ont rarement le pied sec, et l'humidité a fini par raviver les blessures de ma bonne jambe. Je ne pouvais plus suivre l'escouade; il a fallu déposer les armes. Voilà deux mois que j'ai cessé de travailler à l'*assainissement de Paris*. Au premier instant, ça m'a étourdi! De mes quatre membres, il ne me restait plus que la main droite, encore avait-elle perdu sa force! fallait donc lui trouver une occupation *bourgeoise*. Après avoir essayé un peu de tout, je suis

tombé sur le cartonnage, et me voilà fabricant d'étuis pour les pompons de la garde nationale ; c'est une œuvre peu lucrative, mais à la portée de toutes les intelligences. En me levant à quatre heures et en travaillant jusqu'à huit, je gagne soixante-cinq centimes ! le logement et la gamelle en prennent cinquante ; reste trois sous pour les dépenses de luxe. Je suis donc plus riche que la France, puisque j'équilibre mon budget, et je continue à la servir, puisque je lui économise ses pompons.

A ces mots, le père Chaufour m'a regardé en riant, et ses grands ciseaux ont recommencé à couper le papier vert pour ses étuis.

Je suis resté attendri et tout pensif.

Encore un membre de cette phalange sacrée qui, dans le combat de la vie, marche toujours en avant pour l'exemple et le salut du monde ! Chacun de ces hardis soldats a son cri de guerre : celui-ci la patrie, celui-là la famille, cet autre l'humanité ; mais tous suivent le même drapeau, celui du devoir ; pour tous règne la même loi divine, celle du dévouement. Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand ; savoir vivre en dehors de sa personne, là est le but de tout instinct généreux.

XI

UTILITÉ MORALE DES INVENTAIRES

13 *novembre, neuf heures du soir.*—J'avais bien calfeutré ma fenêtre : mon petit tapis de pied était cloué à sa place ; ma lampe, garnie de son abat-jour, laissait filtrer une lumière adoucie, et mon poêle ronflait sourdement comme un animal domestique.

Autour de moi tout faisait silence. Au dehors seule-

ment, une pluie glacée balayait les toits et roulait avec de longues rumeurs dans les gouttières sonores. Par instants, une rafale courait sous les tuiles qui s'entre-froissaient avec un bruit de castagnettes, puis elle s'engouffrait dans le corridor désert. Alors, un petit frémissement voluptueux parcourait mes veines, je ramenais sur moi les pans de ma vieille robe de chambre ouatée, j'enfonçais sur mes yeux ma toque de velours rapé, et, me laissant glisser plus profondément dans mon fauteuil, les pieds caressés par la chaude lueur qui brillait à travers la porte du poêle, je m'abandonnais à une sensation de bien-être avivée par la conscience de la tempête qui bruissait au dehors. Mes regards noyés dans une sorte de vapeur erraient sur tous les détails de mon paisible intérieur ; ils allaient de mes gravures à ma bibliothèque, en glissant sur la petite causeuse de toile de Perse, sur les rideaux blancs de la couchette de fer, sur le casier aux cartons dépareillés, humbles archives de la mansarde ! puis, revenant au livre que je tenais à la main, ils s'efforçaient de ressaisir le fil de la lecture interrompue.

Au fait, cette lecture, qui m'avait d'abord captivé, m'était devenue pénible. J'avais fini par trouver les tableaux de l'écrivain trop sombres. Cette peinture des misères du monde me semblait exagérée ; je ne pouvais croire à de tels excès d'indigence ou de douleur ; ni Dieu ni la société ne devaient se montrer aussi durs pour les fils d'Adam. L'auteur avait cédé à une tentation d'artiste ; il avait voulu élever l'humanité en croix, comme Néron brûlait Rome, dans l'intérêt du pittoresque !

A tout prendre, cette pauvre maison du genre humain, tant refaite, tant critiquée, était encore un assez bon logement : on y trouvait de quoi satisfaire ses besoins, pourvu qu'on sût les borner ; le bonheur du sage coûtait peu et ne demandait qu'une petite place ! . . .

Ces réflexions consolantes devenaient de plus en plus confuses. . . . Enfin, mon livre glissa à terre sans que j'eusse le courage de me baisser pour le reprendre, et, insensiblement gagné par le bien-être du silence, de la demi-obscurité et de la chaleur, je m'endormis.

Je demeurai quelque temps plongé dans cette espèce d'évanouissement du premier sommeil ; enfin, quelques sensations vagues et interrompues le traversèrent. Il me sembla que le jour s'obscurcissait . . . que l'air devenait plus froid. . . . J'entrevoyais des buissons couverts de ces baies écarlates qui annoncent l'hiver. . . . Je marchais sur une route sans abri, bordée, çà et là, de genévriers blanchis par le givre. . . . Puis la scène changea brusquement. . . . J'étais en diligence. . . . La bise ébranlait les vitres des portières ; les arbres, chargés de neige, passaient comme des fantômes ; j'enfonçais vainement dans la paille broyée mes pieds engourdis. . . . Enfin, la voiture s'arrêtait, et, par un de ces coups de théâtre familiers au sommeil, je me trouvais seul dans un grenier sans cheminée, ouvert à tous les vents. Je revoyais le doux visage de ma mère, à peine aperçu dans ma première enfance, la noble et austère figure de mon père, la petite tête blonde de ma sœur enlevée à dix ans ; toute la famille morte revivait autour de moi ; elle était là, exposée aux morsures du froid et aux angoisses de la faim. Ma mère priait près du vieillard résigné, et ma sœur, roulée sur quelques lambeaux dont on lui avait fait un lit, pleurait tout bas en tenant ses pieds nus dans ses petites mains bleuies.

C'était une page du livre que je venais de lire, transportée dans ma propre existence.

J'avais le cœur oppressé d'une inexprimable angoisse. Accroupi dans un coin, les yeux fixés sur ce lugubre tableau, je sentais le froid me gagner lentement, et je me disais avec un attendrissement amer :

— Mourons, puisque la misère est un cachot gardé par les soupçons, l'insensibilité, le mépris, et d'où l'on tenterait en vain de s'échapper ; mourons, puisqu'il n'y a point pour nous de place au banquet des vivants !

Et je voulus me lever pour rejoindre ma mère et attendre l'heure suprême à ses pieds. . . .

Cet effort a dissipé le rêve ; je me suis réveillé en sursaut.

J'ai regardé autour de moi : ma lampe était mourante, mon poêle refroidi, et ma porte entr'ouverte laissait entrer une bise glacée ! Je me suis levé, en frissonnant, pour la refermer à double tour ; puis, gagnant l'alcôve, je me suis couché à la hâte.

Mais le froid m'a tenu longtemps éveillé, et ma pensée a continué le rêve interrompu.

Les tableaux que j'accusais tout à l'heure d'exagération ne me semblent maintenant qu'une trop fidèle peinture de la réalité ; je me suis endormi sans pouvoir reprendre mon optimisme . . . ni me réchauffer.

Ainsi un poêle éteint et une porte mal close ont changé mon point de vue. Tout était bien quand mon sang circulait à l'aise, tout devient triste parce que le froid m'a saisi !

Ceci rappelle l'anecdote de la duchesse obligée de se rendre au couvent voisin par un jour d'hiver. Le couvent était pauvre, le bois manquait, et les moines n'avaient, pour combattre le froid, que la discipline et l'ardeur des prières. La duchesse, qui grelottait, revint touchée d'une profonde compassion pour les pauvres religieux. Pendant qu'on la débarrasse de sa pelisse et qu'on ajoute deux bûches au feu de sa cheminée, elle mande son intendant, auquel elle ordonne d'envoyer, sur-le-champ, du bois au couvent. Elle fait ensuite rouler sa chaise longue près du foyer, dont la chaleur ne tarde pas à la ranimer. Déjà le souvenir de ce qu'elle vient de souffrir s'est éteint dans le bien-être ;

l'intendant rentre, et demande combien de chariots de bois il doit faire transporter.

— Mon Dieu, vous pouvez attendre, dit nonchalamment la grande dame ; le temps s'est beaucoup radouci.

Ainsi l'homme, dans ses jugements, consulte moins la logique que la sensation ; et, comme la sensation lui vient du monde extérieur, il se trouve plus ou moins sous son influence ; il y puise, peu à peu, une partie de ses habitudes et de ses sentiments.

Ce n'est donc point sans motif que, lorsqu'il s'agit de préjuger un inconnu, nous cherchons dans ce qui l'entoure des révélations de son caractère. Le milieu dans lequel nous vivons se modèle forcément à notre image ; nous y laissons, sans y penser, mille empreintes de notre âme. De même que la couche vide permet de deviner la taille et l'attitude de celui qui y a dormi, la demeure de chaque homme peut trahir, aux yeux d'un observateur habile, la portée de son intelligence et les mouvements de son cœur. Bernardin de Saint-Pierre a raconté l'histoire d'une jeune fille qui refusa un prétendu parce qu'il n'avait jamais voulu souffrir chez lui ni fleurs ni animaux domestiques ; l'arrêt était sévère peut-être, mais non sans fondement. On pouvait présumer que l'homme insensible à la grâce et à l'humble affection serait mal préparé à sentir les jouissances d'une union choisie.

14, *sept heures du soir*.—Ce matin, comme j'allais reprendre la rédaction de mon mémorial, j'ai reçu la visite de notre vieux caissier.

Sa vue baisse, sa main commence à trembler, et le travail auquel il suffisait autrefois lui est devenu plus difficile. Je me suis chargé d'une partie de ses écritures ; il venait chercher ce que j'avais achevé.

Nous avons causé longtemps près du poêle, en prenant une tasse de café que je l'ai forcé d'accepter.

M. Rateau est un homme de sens, qui a beaucoup observé et qui parle peu, ce qui fait qu'il a toujours quelque chose à dire.

En parcourant les *états* que j'avais dressés pour lui, ses regards sont tombés sur mon mémorial, et il a bien fallu lui avouer que j'écrivais ainsi chaque soir, pour moi seul, le journal de mes actes et de mes pensées. De proche en proche, j'en suis venu à lui parler de mon rêve de l'autre jour et de mes réflexions à propos de l'influence des objets visibles sur nos sentiments habituels ; il s'est mis à sourire :

— Ah ! vous avez aussi mes *superstitions*, a-t-il dit doucement. J'ai toujours cru, comme vous, que *le gîte faisait connaître le gibier ;* il faut seulement pour cela un tact et une expérience sans lesquels on s'expose à bien des jugements téméraires. Pour ma part, je m'en suis rendu coupable en plus d'une occasion ; mais quelquefois aussi j'ai bien préjugé. Je me rappelle surtout une rencontre qui remonte aux premières années de ma jeunesse. . . .

Il s'était arrêté ; je le regardai d'un air qui lui prouva que j'attendais une histoire, et il me la raconta sans difficulté.

A cette époque, il n'était encore que troisième clerc chez un notaire d'Orléans. Le patron l'avait envoyé à Montargis pour différentes affaires, et il devait y reprendre la diligence le soir même, après avoir fait un recouvrement dans un bourg voisin ; mais, arrivé chez le débiteur, on le fit attendre, et, lorsqu'il put partir, le jour était déjà tombé.

Craignant de ne pouvoir regagner assez tôt Montargis, il prit une route de traverse qu'on lui indiqua. Par malheur, la brume s'épaississait de plus en plus, aucune étoile ne brillait dans le ciel ; l'obscurité devint si profonde, qu'il perdit son chemin. Il voulut retourner sur ses pas, croisa vingt sentiers, et se trouva enfin complétement égaré.

Après la contrariété de manquer le passage de la diligence, vint l'inquiétude sur sa situation. Il était seul, à

pied, perdu dans une forêt, sans aucun moyen de retrouver sa direction, et porteur d'une somme assez forte dont il avait accepté la responsabilité. Son inexpérience augmentait ses angoisses. L'idée de forêt était liée, dans son souvenir, à tant d'aventures de vol et d'assassinat, qu'il s'attendait, d'instant en instant, à quelque funeste rencontre.

La position, à vrai dire, n'était point rassurante. Le lieu ne passait point pour sûr, et l'on parlait, depuis longtemps, de plusieurs maquignons subitement disparus, sans qu'on eût toutefois trouvé aucune trace de crime.

Notre jeune voyageur, le regard plongé dans l'espace et l'oreille au guet, suivait un sentier qu'il supposait devoir le conduire à quelque maison ou à quelque route ; mais les bois succédaient toujours aux bois ! Enfin, il distingua une lueur éloignée, et, au bout d'un quart d'heure, il atteignit un chemin de grande communication.

Une maison isolée (celle dont la lumière l'avait attiré) se dressait à peu de distance. Il se dirigeait vers la grande porte de la cour, lorsque le trot d'un cheval lui fit retourner la tête. Un cavalier venait de paraître au tournant de la route et fut en un instant près de lui.

Les premiers mots qu'il adressa au jeune homme lui firent comprendre que c'était le fermier lui-même. Il raconta comment il s'était égaré, et apprit du paysan qu'il suivait la route de Pithiviers. Montargis se trouvait à trois lieues derrière lui.

Le brouillard s'était insensiblement transformé en une bruine qui commençait à transpercer le jeune clerc ; il parut s'effrayer de la distance qui lui restait à parcourir, et le cavalier, qui vit son hésitation, lui proposa d'entrer à la ferme.

Celle-ci avait un faux air de forteresse. Enveloppée d'un mur de clôture assez élevé, elle ne se laissait apercevoir qu'à travers les barreaux d'une grande porte à claire-voie soigneusement fermée. Le paysan, qui était descendu de cheval, ne

s'en approcha point; tournant à droite, il gagna une autre entrée également close, mais dont il avait la clef.

A peine eut-il franchi le seuil, que des aboiements terribles retentirent aux deux extrémités de la cour. Le fermier avertit son hôte de ne rien craindre, et lui montra les chiens enchaînés dans leurs niches; tous deux étaient d'une grandeur extraordinaire, et tellement féroces, que la vue du maître lui-même ne put les apaiser.

A leurs cris, un garçon sortit de la maison et vint prendre le cheval du fermier. Celui-ci l'interrogea sur les ordres donnés avant son départ, et se dirigea vers les étables, afin de s'assurer s'ils avaient été exécutés.

Resté seul, notre clerc regarda autour de lui.

Une lanterne posée à terre par le garçon éclairait la cour d'une pâle lueur. Tout lui parut vide et désert. On ne voyait aucune trace de ce désordre champêtre indiquant la suspension momentanée d'un travail qui doit être bientôt repris: ni charrette oubliée là où les chevaux avaient été dételés, ni gerbes entassées en attendant la *batterie*, ni charrue renversée dans un coin et à demi enfouie sous la luzerne fraîchement coupée. La cour était balayée, les granges fermées au cadenas. Pas une vigne grimpant le long des murs; partout la pierre, le bois et le fer!

Il releva la lanterne et s'avança jusqu'à l'angle de la maison. Derrière s'étendait une seconde cour où les hurlements d'un troisième chien se firent entendre; au milieu se dressait un puits recouvert.

Notre voyageur chercha vainement ce petit jardin des fermes, où rampent les potirons bariolés, et où quelques ruches bourdonnent sous les haies d'églantiers et de sureaux. La verdure et les fleurs étaient partout absentes. Il n'aperçut même aucune trace de basse-cour ni de pigeonnier. L'habitation de son hôte manquait de tout ce qui fait la grâce, le mouvement et la gaieté de la vie des champs.

Le jeune homme pensa que, pour donner si peu aux agréments domestiques et au charme des yeux, son hôte devait être bien indifférent, ou bien calculateur, et, jugeant, malgré lui, par ce qu'il voyait, il se sentit en défiance de son caractère.

Cependant, le fermier revint des étables et le fit entrer au logis.

L'intérieur de la ferme répondait à son extérieur. Les murs blanchis n'avaient d'autre ornement qu'une rangée de fusils de toutes dimensions ; les meubles massifs ne rachetaient qu'imparfaitement leur apparence grossière par l'exagération de la solidité. Une propreté douteuse et l'absence de toutes les commodités de détail prouvaient que les soins d'une femme manquaient au ménage. Le jeune clerc apprit qu'en effet le fermier vivait seul avec ses deux fils.

Des signes trop certains l'indiquaient, du reste. Un couvert que nul ne se donnait la peine de desservir était dressé à demeure près de la fenêtre.

Les assiettes et les plats y étaient dispersés sans ordre, chargés de pelures de pommes de terre et d'os à demi rongés. Plusieurs bouteilles vides exhalaient une odeur d'eau-de-vie mêlée à l'âcre senteur de la fumée de tabac.

Après avoir fait asseoir son hôte, le fermier avait allumé sa pipe, et ses deux fils avaient repris leur travail devant le foyer. Le silence était à peine interrompu, de loin en loin, par une brève remarque à laquelle il était répliqué par un mot ou une exclamation ; puis tout redevenait muet comme auparavant.

— Dès mon enfance, me dit le vieux caissier, j'avais été très sensible à l'impression des objets extérieurs ; plus tard, la réflexion m'avait appris à étudier les causes de cette impression plutôt qu'à la repousser. Je me mis donc à examiner beaucoup plus attentivement tout ce qui m'entourait.

"Au-dessous des fusils que j'avais remarqués dès l'entrée, étaient suspendus des pièges à loup ; à l'un d'eux pendaient encore les lambeaux d'une patte broyée qu'on n'avait point arrachée aux dents de fer. Le manteau fumeux de la cheminée était orné d'une chouette et d'un corbeau cloués au mur, les ailes étendues et la gorge traversée d'un énorme clou ; une peau de renard, récemment écorché, s'étalait devant la fenêtre, et un croc de garde-manger, fixé à la principale poutre, laissait voir une oie décapitée dont le cadavre tournoyait au-dessus de nos têtes.

"Mes yeux, blessés de tous ces détails, se reportèrent alors sur mes hôtes. Le père, assis vis-à-vis de moi, ne s'interrompait de fumer que pour se verser à boire ou pour adresser à ses fils une réprimande. L'aîné de ceux-ci grattait une longue baille dont les raclures sanglantes jetées dans le feu nous enveloppaient, par instant, d'une odeur fétidement douceâtre ; le second aiguisait des couteaux de boucher. Un mot prononcé par le père m'apprit que l'on se préparait à tuer un porc le lendemain.

"Il y avait dans ces occupations et dans tout l'aspect de cet intérieur je ne sais quelle brutalité d'habitudes qui semblait expliquer l'aride tristesse de l'extérieur et la compléter. Mon étonnement s'était peu à peu transformé en dégoût, et mon dégoût en malaise. Je ne puis détailler toutes les alliances d'images qui se succédèrent dans mon imagination ; mais, cédant à une invincible répulsion, je me levai en déclarant que j'allais me remettre en route.

"Le fermier fit quelques efforts pour me retenir : il parla de la pluie, de l'obscurité, de la longueur du chemin ; je répondis à tout par l'absolue nécessité d'arriver à Montargis cette nuit même, et, le remerciant de sa courte hospitalité, je repartis avec un empressement qui dut lui confirmer la vérité de mes paroles.

"Cependant, la fraîcheur de la nuit et le mouvement de

la marche ne tardèrent pas à changer la direction de mes idées. Éloigné des objets qui avaient éveillé chez moi une si vive répugnance, je sentis celle-ci se dissiper peu à peu. Je commençai par sourire de ma promptitude d'impression ; puis, à mesure que la pluie devenait plus abondante et plus froide, mon ironie se changeait en mauvaise humeur. J'accusais, tout bas, la manie de prendre ses sensations pour des avertissements. Le fermier et ses fils n'étaient-ils pas libres, après tout, de vivre seuls, de chasser, d'avoir des chiens et de tuer un pourceau ? où était le crime ? Avec moins de susceptibilité nerveuse, j'aurais accepté l'abri qu'ils m'offraient, et je dormirais chaudement, à cette heure, sur quelques bottes de paille, au lieu de cheminer péniblement sous la bruine ! Je continuai ainsi à me gourmander moi-même, jusqu'à Montargis, où j'arrivai vers le matin, rompu et transi.

" Cependant, lorsqu'au milieu du jour je me levai reposé, j'étais instinctivement revenu à mon premier jugement. L'aspect de la ferme se représentait à moi sous les couleurs repoussantes qui, la veille, m'avaient déterminé à fuir. J'avais beau soumettre mes impressions au raisonnement, celui-ci finissait, lui-même, par se taire, devant cet ensemble de détails sauvages, et était forcé d'y reconnaître l'expression d'une nature inférieure, ou les éléments d'une funeste influence.

" Je repartis le jour même, sans avoir pu rien apprendre sur le paysan, ni sur ses fils ; mais le souvenir de la ferme resta profondément gravé dans ma mémoire.

" Dix années plus tard, je traversais en diligence le département du Loiret. Penché à une des portières, je regardais des taillis nouvellement soumis à la culture, dont un de mes compagnons de voyage m'expliquait le défrichement, lorsque mon œil s'arrêta sur un mur d'enceinte percé d'une porte à claire-voie. Au fond s'élevait une maison

dont tous les volets étaient clos et que je reconnus sur-le-champ ; c'était la ferme où j'avais été reçu ! Je la montrai vivement à mon compagnon, en lui demandant qui l'habitait.

"— Personne pour le moment, me répondit-il.

"— Mais n'a-t-elle point été tenue, il y a quelques années, par un homme et ses deux fils ?

"— Les Turreau, dit mon compagnon de route en me regardant ; vous les avez connus ?

"— Je les ai vus une seule fois.

"Il hocha la tête.

"— Oui, oui, reprit-il ; pendant bien des années, ils ont vécu là comme des loups dans leur tanière ; ça ne savait que travailler la terre, tuer le gibier et boire. Le père menait la maison ; mais des hommes tout seuls, sans femmes pour les aimer, sans enfants pour les adoucir, sans Dieu pour les faire penser au ciel, ça tourne toujours à la bête féroce, voyez-vous ; si bien qu'un matin, après avoir bu trop d'eau-de-vie, il paraît que l'aîné n'a pas voulu atteler la charrue ; le père l'a frappé de son fouet, et le fils, qui était fou d'ivresse, l'a tué d'un coup de fusil.

Le 16 *au soir.*—L'histoire du vieux caissier m'a préoccupé tous ces jours-ci ; elle est venue s'ajouter aux réflexions que m'avait inspirées mon rêve.

N'ai-je point à tirer de tout ceci un sérieux enseignement ? Si nos sensations ont une incontestable influence sur nos jugements, d'où vient que nous prenions si peu de souci des choses qui éveillent ou modifient ces sensations ? Le monde extérieur se reflète perpétuellement en nous comme dans un miroir et nous remplit d'images qui deviennent, à notre insu, des germes d'opinion ou des règles de conduite. Tous les objets qui nous entourent sont donc, en réalité, autant de talismans d'où s'exhalent de bonnes et de funestes influences. C'est à notre sagesse de les choisir pour créer à notre âme une salubre atmosphère.

Convaincu de cette vérité, je me suis mis à faire une revue dans ma mansarde.

Le premier objet sur lequel mes yeux se sont arrêtés est un vieux cartulaire provenant de la plus célèbre abbaye de ma province. Déroulé avec complaisance, il occupe le panneau le plus apparent. D'où vient que je lui ai donné cette place? Pour moi, qui ne suis ni un antiquaire ni un érudit, cette feuille de parchemin rongée de mites devrait-elle avoir tant de prix? Ne me serait-elle point devenue précieuse à cause d'un des abbés fondateurs, qui porte mon nom, et n'aurais-je point, par hasard, la prétention de m'en faire, aux yeux des visiteurs, un arbre généalogique? En écrivant ceci je sens que j'ai rougi. Allons, à bas le cartulaire! reléguons-le dans mon tiroir le plus profond.

En passant devant ma glace, j'ai aperçu plusieurs cartes de visite complaisamment étalées le long de l'encadrement. Par quel hasard n'y a-t-il là que des noms qui peuvent faire figure? . . . Voici un comte polonais . . . un colonel retraité . . . le député de mon département. . . . Vite, vite au feu ces témoignages de vanité! et mettons à la place cette carte écrite à la main par notre garçon de bureau, cette adresse de dîners économiques, et le reçu du revendeur auquel j'ai acheté mon dernier fauteuil. Ces indications de ma pauvreté sauront, comme le dit Montaigne, *mater ma superbe*, et me rappelleront sans cesse à la modestie qui fait la dignité des petits.

Je me suis arrêté devant les gravures accrochées au mur. Cette grosse Pomone qui rit assise sur des gerbes, et dont la corbeille ruisselle de fruits, ne fait naître que des idées de joie et d'abondance; je la regardais l'autre jour lorsque je me suis endormi en niant la misère; donnons-lui pour pendant ce tableau de l'hiver où tout exprime la tristesse et la souffrance: l'une des impressions tempérera l'autre.

Et cette *Heureuse Famille* de Greuze! Quelle gaieté

dans les yeux des enfants ! que de douce sérénité sur le front de la jeune femme ! quel attendrissement religieux dans les traits du grand-père ! que Dieu leur conserve la joie ! Mais suspendons à côté le tableau de cette mère qui pleure sur un berceau vide. La vie humaine a deux faces qu'il faut oser regarder tour à tour.

Cachons aussi ces magots ridicules qui garnissent ma cheminée. Platon a dit que *le beau n'était autre chose que la forme visible du bon.* S'il en est ainsi, le laid doit être la forme visible du mal ; l'âme se déprave insensiblement à le contempler.

Mais surtout, pour entretenir en moi les instincts de tendresse et de pitié, suspendons au chevet de notre lit cette touchante image du *dernier sommeil !*

Jamais je n'ai pu y arrêter mes regards sans me sentir le cœur remué.

Une femme déjà vieille et vêtue de haillons s'est accroupie aux bords d'un chemin ; son bâton est à ses pieds, sa tête repose sur la pierre ; elle s'est endormie les mains jointes, en murmurant une prière apprise dans son enfance, endormie de son dernier sommeil, et elle fait son dernier rêve !

Elle se voit toute petite, forte et joyeuse enfant qui garde les troupeaux dans les friches, qui cueille les mûres des haies, qui chante, salue les passants et fait le signe de la croix quand paraît au ciel la première étoile ! Heureuse époque, pleine de parfums et de rayonnements ! Rien ne lui manque encore, car elle ignore ce qu'on peut désirer.

Mais la voilà grande : l'heure des travaux courageux est venue ; il faut couper les foins, battre le blé, apporter à la ferme les fardeaux de trèfle en fleurs ou de ramées flétries. Si la fatigue est grande, l'espérance brille sur tout comme un soleil ; elle essuie les gouttes de sueur. La jeune fille voit déjà que la vie est une tâche ; mais elle l'accomplit encore en chantant.

Plus tard, le fardeau s'est alourdi : elle est femme, elle est mère ! Il faut économiser le pain du jour, avoir l'œil sur le lendemain, soigner les malades, soutenir les faibles, jouer, enfin, ce rôle de providence si doux quand Dieu vous aide, si cruel quand il vous abandonne. La femme est toujours forte ; mais elle est inquiète, elle ne chante plus !

Encore quelques années, et tout s'est assombri. La vigueur du chef de famille s'est brisée ; sa femme le voit languir devant le foyer éteint ; le froid et la faim achèvent ce que la maladie avait commencé, il meurt, et, près du cercueil fourni par la charité, la veuve s'assoit à terre, pressant dans ses bras deux petits enfants demi-nus. Elle a peur de l'avenir, elle pleure et elle baisse la tête.

Enfin, l'avenir est venu ; les enfants ont grandi, mais ne sont plus là. Le fils combat l'ennemi sous les drapeaux, et sa sœur est partie. Tous deux sont perdus pour bien longtemps, pour toujours peut-être ; et la forte jeune fille, la vaillante femme, la courageuse mère n'est désormais qu'une vieille mendiante sans famille et sans abri ! Elle ne pleure plus, la douleur l'a domptée ; elle se résigne et attend la mort.

La mort, amie fidèle des misérables ! elle est arrivée, non pas horrible et railleuse, comme la superstition nous la représente, mais belle, souriante, couronnée d'étoiles ! Le doux fantôme s'est baissé vers la mendiante ; ses lèvres pâles ont murmuré de vagues paroles qui lui annoncent la fin de ses fatigues, une joie sereine, et la vieille mendiante, appuyée sur l'épaule de la grande libératrice, vient de passer, sans s'en apercevoir, de son dernier sommeil au sommeil sans fin.

Reste là, pauvre femme brisée ! les feuilles des bois te serviront de linceul, la nuit répandra sur toi ses larmes de rosée, et les oiseaux chanteront doucement près de tes

dépouilles. Ton apparition ici-bas n'aura pas laissé plus de traces que leur vol dans les airs ; ton nom y est déjà oublié, et le seul héritage que tu puisses transmettre est ce bâton d'épine oublié à tes pieds !

Eh bien, quelqu'un le relèvera, quelque soldat de cette grande armée humaine dispersée par la misère ou le vice ; car tu n'es pas une exception, tu es un exemple, et, sous le soleil qui luit si doucement pour tous, au milieu de ces vignobles en fleurs, de ces blés mûrs, de ces villes opulentes, des générations entières souffrent et se succèdent, en se léguant le bâton du mendiant ! . . . .

La vue de cette douloureuse figure me rendra plus reconnaissant pour ce que Dieu m'a donné, plus compatissant pour ceux qu'il a traités avec moins de douceur ; ce sera un enseignement et un sujet de réflexions. . . .

Ah ! si nous voulions veiller à tout ce qui peut nous améliorer, nous instruire ; si notre intérieur était disposé de manière à devenir une perpétuelle école pour notre âme ! mais, le plus souvent, nous n'y prenons pas garde. L'homme est un éternel mystère pour lui-même : sa propre personne est une maison où il n'entre jamais et dont il n'étudie que les dehors. Chacun de nous aurait besoin de retrouver sans cesse devant lui la fameuse inscription qui éclaira autrefois Socrate, et qu'une main inconnue avait gravée sur les murs de Delphes :

CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

XII

LA FIN D'UNE ANNÉE

Le 30 décembre au soir.—J'étais au lit, à peine délivré de cette fièvre délirante qui m'a tenu si longtemps entre la vie

et la mort. Mon cerveau affaibli faisait effort pour reprendre son activité ; la pensée se produisait encore incomplète et confuse, comme un jet lumineux qui perce les nuages ; je sentais, par instants, des retours de vertige qui brouillaient toutes mes perceptions ; je flottais, pour ainsi dire, entre des alternatives d'égarement et de raison.

Quelquefois tout m'apparaissait clairement, comme ces perspectives qui s'ouvrent devant nous par un temps serein, du haut de quelque montagne élevée. Nous distinguons les eaux, les bois, les villages, les troupeaux, jusqu'au chalet posé aux bords du ravin ; puis, subitement, une rafale chargée de brumes arrive, et tout se confond !

Ainsi livré aux oscillations d'une lucidité mal reconquise, je laissais mon esprit en suivre tous les mouvements sans vouloir distinguer la réalité de la vision ; il glissait doucement de l'une à l'autre : la veille et le rêve se suivaient de plain-pied !

Or, tandis que j'errais dans cette incertitude, voici que devant moi, au-dessous de la pendule dont le pouls sonore mesure les heures, une femme m'est apparue !

Le premier regard suffisait pour faire comprendre que ce n'était point là une fille d'Ève. Son œil avait l'éclat mourant d'un astre qui s'éteint, et son visage la pâleur d'une sublime agonie. Revêtue de draperies de mille couleurs où se jouaient les teintes les plus joyeuses et les plus sombres, elle tenait à la main une couronne effeuillée.

Après l'avoir contemplée quelques instants, je lui ai demandé son nom et ce qu'elle faisait dans ma mansarde. Ses yeux, qui suivaient l'aiguille de la pendule, se sont tournés de mon côté, et elle a répondu :

— Tu vois en moi l'année qui va finir ; je viens recevoir tes remercîments et tes adieux.

Je me suis dressé sur mon coude avec une surprise qui a bientôt fait place à un amer ressentiment.

— Ah ! tu veux être remerciée ! me suis-je écrié ; mais voyons pour cela ce que tu m'as apporté !

"Quand j'ai salué ta venue, j'étais encore jeune et vigoureux ! tu m'as retiré, chaque jour, quelque peu de mes forces, et tu as fini par m'envoyer la maladie ! Déjà, grâce à toi, mon sang est moins chaud, mes muscles sont moins fermes, mes pieds moins prompts. Tu as déposé dans mon sein tous les germes des infirmités ; là où croissaient les fleurs de l'été de la vie, tu as méchamment semé les orties de la vieillesse.

"Et, comme si ce n'était pas assez d'avoir affaibli mon corps, tu as aussi amoindri mon âme ; tu as éteint en elle les enthousiasmes ; elle est devenue plus paresseuse et plus craintive. Autrefois, ses regards embrassaient généreusement l'humanité entière ; tu l'as rendue myope, et elle voit maintenant à peine au delà d'elle-même.

"Voilà ce que tu as fait de mon être ; quant à ma vie, regarde à quelle tristesse, à quel abandon, à quelles misères tu l'as réduite !

"Depuis tant de jours que la fièvre me retient cloué sur ce lit, qui a pris soin de cet intérieur où je mettais ma joie ? Ne vais-je point trouver mes armoires vides, ma bibliothèque dégarnie, toutes mes pauvres richesses perdues par la négligence ou l'infidélité ? Où sont les plantes que je cultivais, les oiseaux que j'avais nourris ? Tout a disparu ! Ma mansarde est défleurie, muette, solitaire !

"Revenu seulement depuis quelques instants à la conscience de ce qui m'entoure, j'ignore même qui m'a veillé pendant ces longues souffrances. Sans doute quelque mercenaire, reparti quand mes ressources auront été épuisées !

"Et qu'auront dit de mon absence les maîtres auxquels je devais mon travail ? A ce moment de l'année où les affaires sont plus pressantes, auront-ils pu se passer de moi,

l'auront-ils voulu? Peut-être suis-je déjà remplacé à ce petit bureau où je gagnais le pain terrestre! Et c'est toi, toi seule, méchante fille du temps, qui m'auras apporté tous ces désastres: force, santé, aisance, travail, tu m'as tout enlevé; je n'ai reçu de toi qu'insultes ou dommages, et tu oses encore réclamer ma reconnaissance!

"Ah! meurs, puisque ton jour est venu; mais meurs méprisée et maudite; et puissé-je écrire sur ta tombe l'épitaphe que le poète arabe grava sur celle d'un roi:

PASSANT, RÉJOUIS-TOI!
CELUI QUE NOUS AVONS ENTERRÉ ICI
NE PEUT PLUS REVIVRE.

Je viens d'être réveillé par une main qui prenait la mienne; et, ouvrant les yeux, j'ai reconnu le médecin.

Après avoir compté les pulsations du pouls, il a hoché la tête, s'est assis au pied du lit et m'a regardé en se grattant le nez avec sa tabatière.

J'ai su depuis que c'était un signe de satisfaction chez le docteur.

— Eh bien, nous avons donc voulu nous faire enlever par la camarde! m'a dit M. Lambert, de son ton moitié jovial, moitié grondant. Peste! comme on y allait de bon cœur! Il a fallu vous retenir à deux bras, au moins!

— Ainsi vous avez désespéré de moi, docteur? ai-je demandé un peu saisi.

— Du tout, a répondu le vieux médecin: pour désespérer quelquefois, il faudrait avoir habituellement de l'espoir, et je n'en ai jamais. Nous ne sommes que les instruments de la Providence, et chacun de nous devrait dire comme Ambroise Paré: "Je le pansai, Dieu le guérit."

— Qu'il soit donc béni, ainsi que vous! me suis-je écrié; et puisse la santé me revenir avec la nouvelle année!

M. Lambert a haussé les épaules.

— Commencez par vous la demander à vous-même, a-t-il repris brusquement. Dieu vous la rend, c'est à votre sagesse et non au temps de la conserver. Ne dirait-on pas que les infirmités nous viennent comme une pluie ou comme un rayon de soleil, sans que nous y soyons pour quelque chose ! Avant de se plaindre d'être malade, il faudrait prouver qu'on a mérité de se bien porter.

J'ai voulu sourire, mais le docteur s'est fâché.

— Ah ! vous croyez que je plaisante ? a-t-il repris en élevant la voix ; mais dites-moi un peu qui de nous donne à sa santé l'attention qu'il donne à sa fortune ! Économisez-vous vos forces comme vous économisez votre argent ? Évitez-vous les excès ou les imprudences avec le même soin que les folles dépenses ou les mauvais placements ? Avez-vous une comptabilité ouverte pour votre tempérament comme pour votre industrie ? Cherchez-vous chaque soir ce qui a pu vous être salutaire ou malfaisant, avec la prudence que vous apportez à l'examen de vos affaires ? Vous-même, qui riez, n'avez-vous pas provoqué le mal par mille extravagances ?

J'ai voulu protester en demandant l'indication de ces extravagances ; le vieux médecin a écarté tous ses doigts, et s'est mis à les compter l'un après l'autre.

— *Primo*, s'est-il écrié, manque d'exercice ! Vous vivez ici comme un rat dans son fromage, sans air, sans mouvements, sans distraction. Par suite, le sang circule mal, les humeurs s'épaississent, les muscles inactifs ne réclament plus leur part de nutrition : l'estomac s'alanguit et le cerveau se fatigue.

" *Secundo*, nourriture irrégulière ! Le caprice est votre cuisinier, l'estomac un esclave qui doit accepter ce qu'on lui donne, mais qui se venge sournoisement, comme tous les esclaves.

" *Tertio*, veilles prolongées ! Au lieu d'employer la nuit au sommeil, vous la dépensez en lectures ; votre alcôve est

une bibliothèque, votre oreiller un pupitre ! A l'heure où le cerveau fatigué demande du repos, vous le conduisez à une orgie, et vous vous étonnez de le trouver endolori le lendemain.

" *Quarto*, la mollesse des habitudes ! Enfermé dans votre mansarde, vous vous êtes insensiblement entouré de mille précautions douillettes. Il a fallu des bourrelets pour votre porte, un paravent pour votre fenêtre, des tapis pour vos pieds, un fauteuil ouaté de laine pour vos épaules, un poêle allumé au premier froid, une lampe à lumière adoucie, et, grâce à toutes ces précautions, le moindre vent vous enrhume, les sièges ordinaires vous exposent à des courbatures, et il vous faut des lunettes pour supporter la lumière du jour. Vous avez cru conquérir des jouissances, et vous n'avez fait que contracter des infirmités.

" *Quinto* . . .

— Ah ! de grâce, docteur, assez ! me suis-je écrié. Ne poussez pas plus loin l'examen ; n'attachez pas à chacun de mes goûts un remords.

Le vieux médecin s'est gratté le nez avec sa tabatière.

— Vous voyez, a-t-il dit plus doucement en se levant, vous fuyez la vérité, vous reculez devant l'enquête ! preuve que vous êtes coupable : *habemus confitentem reum !* Mais au moins, mon cher, n'accusez plus les quatre saisons, à l'exemple des portières.

Là-dessus, il m'a encore tâté le pouls, et il est parti en déclarant que son ministère était fini et que le reste me regardait.

Le docteur sorti, je me suis mis à réfléchir.

Pour être trop absolue, son idée n'en a pas moins un fond de justesse. Combien de fois nous attribuons au hasard le mal dont il faudrait chercher l'origine en nous-mêmes ! Peut-être eût-il été sage de le laisser achever l'examen commencé.

Mais n'en est-il pas un autre encore plus important, celui qui intéresse la santé de l'âme ? Suis-je bien sûr de n'avoir rien négligé pour la préserver pendant l'année qui va finir ? Soldat de Dieu parmi les hommes, ai-je bien conservé mon courage et mes armes ? Serai-je prêt pour cette grande revue des morts que doit passer *Celui qui est* dans la sombre vallée de Josaphat ?

Ose te regarder toi-même, ô mon âme ! et cherche combien de fois tu as failli.

D'abord, tu as failli par l'orgueil ! car je n'ai pas recherché les simples. Trop abreuvé des vins enivrants du génie, je n'ai plus trouvé de saveur à l'eau courante. J'ai dédaigné les paroles qui n'avaient d'autre grâce que leur sincérité ; j'ai cessé d'aimer les hommes seulement parce que c'étaient des hommes, je les ai aimés pour leur supériorité ; j'ai resserré le monde dans les étroites limites d'un panthéon, et ma sympathie n'a pu être éveillée que par l'admiration. Cette foule vulgaire que j'aurais dû suivre d'un œil ami, puisqu'elle est composée de frères en espérances et en douleurs, je l'ai laissé passer avec indifférence, comme un troupeau. Je m'indigne de voir celui qu'enivre son or mépriser l'homme pauvre des biens terrestres, et moi, vain de ma science futile, je méprise le pauvre d'esprit. J'insulte à l'indigence de la pensée comme d'autres à celle de l'habit ; je m'enorgueillis d'un don et je me fais une arme offensive d'un bonheur !

Ah ! si, aux plus mauvais jours des révolutions, l'ignorance révoltée a jeté parfois un cri de haine contre le génie, la faute n'en est pas seulement à la méchanceté envieuse de sa sottise, elle vient aussi de l'orgueil méprisant du savoir.

Hélas ! j'ai trop oublié la fable des deux fils du magicien de Bagdad.

L'un, frappé par l'arrêt irrévocable du destin, était né aveugle, tandis que l'autre jouissait de toutes les joies que

donne la lumière. Ce dernier, fier de ses avantages, raillait la cécité de son frère et dédaignait sa compagnie. Un matin que l'aveugle voulait sortir avec lui :

— A quoi bon, lui dit-il, puisque les dieux n'ont mis rien de commun entre nous ? Pour moi, la création est un théâtre où se succèdent mille décorations charmantes et mille acteurs merveilleux ; pour vous, ce n'est qu'un abîme obscur au fond duquel bruit un monde invisible. Demeurez donc seul dans vos ténèbres, et laissez les plaisirs de la lumière à ceux qu'éclaire l'astre du jour.

A ces mots, il partit, et le frère abandonné se mit à pleurer amèrement. Le père, qui l'entendit, accourut aussitôt et s'efforça de le consoler en promettant de lui accorder tout ce qu'il désirerait.

— Pouvez-vous me rendre la vue ? demanda l'enfant.

— Le sort ne le permet pas, dit le magicien.

— Alors, s'écria l'aveugle avec emportement, je vous demande d'éteindre le soleil !

Qui sait si mon orgueil n'a pas provoqué le même souhait de la part de quelqu'un de mes frères qui ne *voient* pas ?

Mais combien plus souvent encore j'ai failli par imprudence et par légèreté ! Que de résolutions prises à l'aventure ! que d'arrêts portés dans l'intérêt d'un bon mot ! que de mal accompli faute de sentir ma responsabilité ! La plupart des hommes se nuisent les uns aux autres pour faire quelque chose ! On raille une gloire, on compromet une réputation, comme le promeneur oisif, qui suit une haie, brise les jeunes branches et effeuille les plus belles fleurs. Et cependant notre irréflexion fait ainsi les renommées ! Semblable à ces monuments mystérieux des peuples barbares auxquels chaque voyageur ajoutait une pierre, elles s'élèvent lentement ; chacun y apporte en passant quelque chose et ajoute au hasard, sans pouvoir dire lui-même s'il élève un piédestal

ou un gibet. Qui oserait regarder derrière lui pour y relever ses jugements téméraires ?

Il y a quelques jours, je suivais le flanc des buttes vertes que couronne le télégraphe de Montmartre. Au-dessous de moi, le long d'un de ces sentiers qui tournent en spirale pour gravir le coteau, montaient un homme et une jeune fille sur lesquels mes yeux s'arrêtèrent. L'homme avait un paletot à longs poils qui lui donnait quelque ressemblance avec une bête fauve, et portait une grosse canne dont il se servait pour décrire dans l'air d'audacieuses arabesques. Il parlait très haut, d'une voix qui me parut saccadée par la colère. Ses yeux, levés par instants, avaient une expression de dureté farouche, et il me sembla qu'il adressait à la jeune fille des reproches ou des menaces qu'elle écoutait avec une touchante résignation. Deux ou trois fois elle hasarda quelques paroles, sans doute un essai de justification ; mais l'homme au paletot recommençait aussitôt avec ses éclats de voix convulsifs, ses regards féroces et ses moulinets menaçants. Je le suivis des yeux, cherchant en vain à saisir un mot au passage, jusqu'au moment où il disparut derrière la colline.

Évidemment, je venais de voir un de ces tyrans domestiques dont l'humeur insociable s'exalte par la patience de la victime, et qui, pouvant être les dieux bienfaiteurs d'une famille, aiment mieux s'en faire les bourreaux.

Je maudissais dans mon cœur le féroce inconnu, et je m'indignais de ce que ces crimes contre la sainte douceur du foyer ne pussent recevoir leur juste châtiment, lorsque la voix du promeneur se fit entendre de plus près. Il avait tourné le sentier et parut bientôt devant moi au sommet de la butte.

Le premier coup d'œil et les premiers mots me firent alors tout comprendre : là où j'avais trouvé l'accent furieux et les regards terribles de l'homme irrité, ainsi que l'attitude

d'une victime effrayée, j'avais, tout simplement, un brave bourgeois louche et bègue qui expliquait à sa fille attentive l'éducation des vers à soie !

Je m'en suis revenu, riant de ma méprise ; mais, près de rejoindre mon faubourg, j'ai vu courir la foule, j'ai entendu des cris d'appel ; tous les bras, tournés vers le même point, montraient, au loin, une colonne de flammes. L'incendie dévorait une fabrique, et tout le monde s'élançait au secours.

J'ai hésité. La nuit allait venir ; je me sentais fatigué ; un livre favori m'attendait : j'ai pensé que les travailleurs ne manqueraient pas, et j'ai continué ma route.

Tout à l'heure j'avais failli par défaut de prudence ; maintenant, c'est par égoïsme et par lâcheté.

Mais quoi ! n'ai-je point oublié en mille autres occasions les devoirs de la solidarité humaine ? Est-ce la première fois que j'évite de payer ce que je dois à la société ? Dans mon injustice, n'ai-je pas toujours traité mes associés comme le lion ? Toutes les parts ne me sont-elles pas successivement revenues ? Pour peu qu'un malavisé en redemande quelque chose, je m'effraye, je m'indigne, j'échappe par tous les moyens. Que de fois, en apercevant, au bout du trottoir, la mendiante accroupie, j'ai dévié de ma route, de peur que la pitié ne m'appauvrît, malgré moi, d'une aumône ! Que de douleurs mises en doute pour avoir le droit d'être impitoyable ! Avec quelle complaisance j'ai constaté parfois les vices du pauvre, afin de transformer sa misère en punition méritée ! . . .

Oh ! n'allons pas plus loin, n'allons pas plus loin ! Si j'ai interrompu l'examen du docteur, combien celui-ci est plus triste ! Les maladies du corps font pitié, celles de l'âme font horreur. . . .

J'ai été heureusement arraché à ma rêverie par mon voisin le vieux soldat.

Maintenant que j'y pense, il me semble avoir toujours vu, pendant mon délire, cette bonne figure tantôt penchée sur mon lit, tantôt assise à son établi, au milieu de ses feuilles de carton.

Il vient d'entrer, armé de son pot à colle, de sa main de papier vert et de ses grands ciseaux. Je l'ai salué par son nom ; il a poussé une exclamation joyeuse et s'est approché.

— Eh bien, on a donc retrouvé sa *boule !* s'est-il écrié en prenant mes deux mains dans la main mutilée qui lui reste ; ça n'a pas été sans peine, savez-vous ! En voilà une campagne qui peut compter pour deux chevrons ! J'ai vu pas mal de fiévreux battre la breloque pendant mes mois d'hôpital : à Leipsick, j'avais un voisin qui se croyait un feu de cheminée dans l'estomac, et qui ne cessait d'appeler les pompiers ; mais le troisième jour tout s'est éteint de soi-même, vu qu'il a passé l'arme à gauche, tandis que vous, ça a duré vingt-huit jours, le temps d'une campagne du petit caporal.

— Je ne me suis donc pas trompé, vous étiez près de moi !

— Parbleu ! je n'ai eu qu'à traverser le corridor. Ça vous a fait une garde-malade pas mal gauche, vu que la droite est absente ; mais bah ! vous ne saviez pas de quelle main on vous faisait boire, et ça n'a pas empêché cette gueuse de fièvre d'être noyée . . . absolument comme Poniatowski dans l'Elster !

Le vieux soldat s'est mis à rire, et moi, trop attendri pour parler, j'ai serré sa main contre ma poitrine. Il a vu mon émotion et s'est empressé d'y couper court.

— A propos, vous savez qu'à partir d'aujourd'hui on a le droit à la ration ? a-t-il repris gaiement ; quatre repas comme les *meinhers* allemands, rien que ça ! C'est le docteur qui est votre maître d'hôtel.

— Reste à trouver le cuisinier, ai-je repris en souriant.

— Il est trouvé ! s'est écrié le vétéran.

— Qui donc ?

— Geneviève.

— La fruitière ?

— Au moment où je vous parle, elle fricasse pour vous, voisin ; et n'ayez pas peur qu'elle épargne le beurre ni le soin. Tant que vous avez été entre le *vivat* et le *requiem*, la brave femme passait son temps à monter ou à descendre les escaliers pour savoir où en était la bataille. . . . Et tenez, je suis sûr que la voici.

On marchait, en effet, dans le corridor ; il est allé ouvrir.

— Eh bien, a-t-il continué, c'est notre portière, la mère Millot ; encore une de vos bonnes amies, voisin, et que je vous recommande pour les cataplasmes.—Entrez, mère Millot, entrez ! nous sommes tout à fait joli garçon ce matin, et prêt à danser un menuet si nous avions des pantoufles.

La portière est entrée toute ravie. Elle me rapporte du linge blanchi et réparé par ses soins, avec une petite bouteille de vin d'Espagne, cadeau de son fils le marin, réservé pour les grandes occasions. J'ai voulu la remercier ; mais l'excellente femme m'a imposé silence sous prétexte que le docteur m'avait défendu de parler. Je l'ai vue tout ranger dans mes tiroirs, dont l'aspect m'a frappé : une main attentive y a évidemment réparé, jour par jour, les désordres inévitables qu'entraîne la maladie.

Comme elle achevait, Geneviève est arrivée avec mon dîner ; elle était suivie de la mère Denis, la laitière de vis-à-vis, qui avait appris, en même temps, le danger que j'avais couru et mon entrée en convalescence. La bonne Savoyarde apportait un œuf qui venait d'être pondu et qu'elle voulait me voir manger elle-même.

Il a fallu lui raconter de point en point toute ma maladie. A chaque détail, elle poussait des exclamations bruyantes ;

puis, sur l'avertissement de la portière, elle s'excusait tout bas. On a fait cercle autour de moi pour me regarder dîner ; toutes les bouchées étaient accompagnées de cris de contentement et de bénédiction ! Jamais le roi de France, quand il dînait en public, n'a excité parmi les spectateurs une telle admiration.

Comme on levait le couvert, mon collègue le vieux caissier est entré à son tour.

En le reconnaissant, je n'ai pu me défendre d'un battement de cœur. De quel œil les patrons avaient-ils vu mon absence, et que venait-il m'annoncer ?

J'attendais qu'il parlât avec une inexprimable angoisse ; mais il s'est assis près de moi, m'a pris la main, et s'est mis à se réjouir de ma guérison, sans rien dire de nos maîtres. Je n'ai pu supporter plus longtemps cette incertitude.

— Et MM. Durmer ? ai-je demandé en hésitant, comment ont-ils accepté . . . l'interruption de mon travail ?

— Mais il n'y a pas eu d'interruption, a répondu le vieux commis tranquillement.

— Que voulez-vous dire ?

— Chacun s'est partagé la besogne, tout est au courant, et les MM. Durmer ne se sont aperçus de rien.

Cette fois, l'émotion a été trop forte. Après tant de témoignages d'affection, celui-ci comblait la mesure ; je n'ai pu retenir mes larmes.

Ainsi les quelques services que j'avais pu rendre ont été reconnus au centuple ! j'avais semé un peu de bien, et chaque grain tombé dans une bonne terre a rapporté tout un épi ! Ah ! ceci complète l'enseignement du docteur ! S'il est vrai que les infirmités du dedans et du dehors sont le fruit de nos sottises ou de nos vices, les sympathies et les dévouements sont aussi des récompenses du devoir accompli. Chacun de nous, avec l'aide de Dieu, et dans

les limites bornées de la puissance humaine, se fait à lui-même son tempérament, son caractère et son avenir. . . .

Tout le monde est reparti ; mes fleurs et mes oiseaux, rapportés par le vétéran, me font seuls compagnie. Le soleil couchant empourpre de ses derniers rayons mes rideaux à demi refermés. Ma tête est libre, mon cœur plus léger ; un nuage humide flotte sur mes paupières. Je me sens dans cette vague béatitude qui précède un doux sommeil.

Là-bas, vis-à-vis de l'alcôve, la pâle déesse aux draperies de mille couleurs et à la couronne effeuillée vient de m'apparaître de nouveau ; mais, cette fois, je lui tends la main avec un sourire de reconnaissance.

— Adieu, chère année, que j'accusais injustement tout à l'heure ! Ce que j'ai souffert ne doit pas t'être imputé, car tu n'as été qu'un espace où Dieu a tracé ma route, une terre où j'ai recueilli la moisson que j'avais semée. Je t'aimerai, abri de passage, pour les quelques heures de joie que tu m'as vu goûter ; je t'aimerai même pour les souffrances que tu m'as vu subir. Joies ni souffrances ne venaient de toi, mais tu en as été le théâtre. Retombe donc en paix dans l'éternité et sois bénie, toi qui, en remplacement de la jeunesse, me laisses l'expérience, en retour du temps le souvenir, et en payement du bienfait la reconnaissance.

NOTES

I

Page 1

Line 4. **tous les regards**, 'the eyes of all men.'

6. **sourit à**, 'smiles upon.' *Rire* and *sourire* with *à* imply a smile of kindly greeting, with *de* a smile of derision.

10. **tandis que**, 'whereas.' Remember that *tandis que* often expresses contrast, *pendant que* is used only of time.

11. **l'inconnu**. *Neuter* used for an abstract noun. Cf. German 'das Unbekannte.'

14. **que faire?** 'What is one to do?' Interrogative infinitive, frequent in deliberative questions.

15. **mansarde**, originally a kind of attic window introduced by Mansard, a great French architect of the seventeenth century, and called after him. It has come to be used of any small room at the top of a house.

17. **prennent mal**, 'light badly,' 'won't catch.' *Prendre* is intransitive in this sense.

18. **jette là**, 'I throw down.' *Là* is colloquial, it implies petulant disgust. Cf. *laisser là*.

Page 2

Line 1. **courent**, 'run about.' Here transitive; cf. 'to *walk* the hospitals.'

2. **l'air endimanché**, 'looking as if they were dressed in their Sunday clothes,' 'with a dressed-up look.' Notice that the French generally use the article *without preposition* in phrases denoting attendant circumstances—a sort of 'absolute' construction. Cf. le *sourire sur les lèvres*, '*with* a smile upon their lips.'

3. **seulement**, 'even,' 'so much as.'

4. **étrennes**, 'New Year's gifts'—the Latin *strenæ*, corresponding to our 'Christmas boxes.'

5. **à lui-même** merely emphasises *se*, which is, of course, dative.

6. **j'ouvre une parenthèse**, 'I make a digression.'

10. **dix mois**. The old Roman year consisted of ten months, and began with March. Hence September, October, etc., were the seventh, eighth month, as their names imply. July and August were originally Quintilis (fifth month) and Sextilis (sixth month), till their names were changed in honour of Julius Cæsar and Augustus. Unsuccessful attempts were made to call September 'Germanicus,' and October 'Domitian.'

Numa Pompilius, the second of the legendary kings of Rome. He was the great lawgiver.

11. **Janus**, the god of opening and shutting, connected etymologically by the Romans with *janua* (= door). Hence the god had two faces, like the two sides of a door. The temple of Janus was shut in time of peace, open in time of war. (Modern etymology would make Janus=Dianus, a sun-god, corresponding to Diana, the moon-goddess.)

13. **heureux**, 'auspicious,' 'lucky,' the original meaning of the word. *Heur*='luck' comes from the Latin *augurium*, 'an omen.'

16. **on offrait . . .**, the reference is to Ovid's *Fasti*, i. 185, etc.—

> 'Quid vult palma sibi, rugosaque carica, dixi,
> Et data sub niveo candida mella cado?
> Omen, ait, causa est, ut res sapor ille sequatur,
> Et peragat cœptum dulcis ut annus iter.
> Dulcia cur dentur, video; stipis adjice causam,
> Pars mihi de festo ne labet ulla tuo.
> Risit, et, O quam te fallunt tua sæcula, dixit,
> Qui stipe mel sumpta dulcius esse putes!'

19. **stips**, a small brass coin. These coins were called *strenæ*. (*Stipendium=stipi-pendium.*)

22. **speech**. Many English words are used in modern French. They are chiefly associated with sport or public life—*e.g.* jockey, steeple-chase, handicap, meeting, club, toast, etc.

23. **je déjeunerais bien**, 'I shouldn't mind breakfasting.' *Bien* is used idiomatically as a particle modifying statements in many ways—e.g. *je le crois bien*, 'I should *rather* think so'; *je le veux bien*, 'I am *perfectly* willing'; *veux-tu bien t'en aller*, '*won't* you go away!'

27. **il reste un croûton**, 'there remains . . .' *Il* is neuter, the formal subject, the *real* subject follows the verb.

33. **l'histoire d'un Anglais**. It is or was usual in France to look

upon English people as suffering from a kind of national ailment called *le spleen*, which predisposed them to suicide on very trifling grounds.

Page 3

Line 2. **lunettes de spectacle**, more commonly called *lorgnette* or *jumelles*.

6. **un chev. de toits**, 'a series of overlapping roofs,' *i.e.* one roof *riding* (*chevaucher* fr. *cheval*) upon another.

9. **leur**, a possessive dative—'I fancied they had . . .' **y**, i.e. *sur les toits*, 'upon them.'

13. **que**, 'anything but.'

15. **soupiraux**, here used of the 'apertures' or 'air-holes' in the crater of Vesuvius.

17. **télégraphe**. These were signal-posts or semaphores, such as are used in railways, with movable arms, placed on heights, and worked with a regular code of signals. They were introduced into France at the end of the last century.

18. **Montmartre** is one of the poorer quarters in the northern district of Paris. The hill is called the Butte Montmartre, and is now crowned by a magnificent votive church.

21. **hôtel**, 'mansion.' Cf. *Hôtel de ville*, 'town hall.' A large town house is called a *hôtel*, a large country house a *château*.

22. **premier**, i.e. *jour*.

24. **à recevoir**, 'to *be* received.' This is the French equivalent for the Latin future participle passive—*recipiendus*.

26. **que donnent** . . . Notice carefully this 'inversion' in the adjective clause. It is very common in French, whenever the subject is longer than the predicate or verb. Few constructions lead so frequently to error. The first question to ask is whether the relative is *que* (nominative) or *que* (accusative).

34. **ruisselante**, 'loaded with,' lit. 'running over with,' 'streaming with' (*ruisseau* = a stream).

Page 4

Line 4. **moi**, the emphatic form of the personal pronoun here in the nominative case in apposition to *je*.

6 **un**, 'one.' *Un* is emphatic after a negative. Cf. *je n'ai pas* d'*ami*, and *je n'ai pas* un *ami*.

je puisse, 'I could.' The subjunctive in relative clauses in French follows the same rules as in Latin, *i.e.* is found in clauses which are

really consecutive or final, *i.e.* imply result or purpose and are **not** merely adjectival.

16. **rêveurs émus**, 'enthusiastic idealists.'

les yeux tournés. See note on 2, 2.

17. **marchant sur**, 'trampling upon.'

19. **braves pères**, 'worthy fathers.' Notice the position of the adjective.

21. **acharnés**, 'desperately resolved.' A vigorous word, implying bitter and furious effort, e.g. *une lutte acharnée.* Usually derived from *ad carnem*, with reference to hounds set against their prey.

22. **large**, 'broad,' 'wide,' *never* 'large.'

28. **Byzance**, 'Byzantium,' the old name for Constantinople. In early Byzantine art the Virgin was represented alone with arms outspread.

Page 5

Line 7. **depuis . . .**, *i.e.* 'I had not seen her for nearly a year, and P. has changed.'

9. **c'**, 'she.' Notice that *être* is followed by a predicate noun *qualified;* cf. *Il est soldat* and *C'est un vieux soldat.*

12. **toujours**, 'still.'

17. **n'est-ce.** The inversion is usual with *peut-être* and a few other adverbs. Notice two points: 1. These particles begin the clause; 2. they often have a special meaning, *e.g.*—

aussi with inversion = 'accordingly,' *not* 'also.'
encore ,, ,, = 'even then,' ,, 'again.'
toujours ,, ,, = 'in any case,' ,, 'always.'

24. **Champ de Mars**, a large open space on the right bank of the Seine, used for exhibitions or reviews. The name recalls the *Campus Martius* at Rome, but the assemblies of the people under the Frankish kings were also called *Champs de Mars* (or *de Mai*), because (according to Littré) they were held in March (or May).

26. **s'abat**, the 'historic present,' as throughout the passage. This tense adds life to the style, and is much more frequent in French than in English.

28. **sous ses pieds conv.**, 'under its convulsive trampling.'

Page 6

Line 2. **renouvellement.** An old French name for spring was *le Renouveau.*

8. **cache-pot**, 'flower-pot cover' of china or, as here, of paper to *hide* the earthenware pot.

13. **compliment**, 'her little speech,' used of a short address of congratulation and good wishes.

20. **confidence**. Do not confuse with *confiance*.

23. **grand'mère**. Notice the apostrophe inserted by grammarians who fancied that an 'e' had been dropped. As a matter of fact French adjectives derived from adjectives of two terminations in Latin (*grandis, grande*) had only one ending for both genders in early French. Later they were made like other adjectives. *Grand'mère* is one of the few forms which survive from the older use.

élevés de misère, *de* = 'on,' *misère* = 'poverty,' 'hardship,' *not* 'misery.' The phrase is a curious one.

30. **chandelle**. This always means tallow candles or 'dips.' The ordinary translation of 'candle' is *bougie*.

32. **falourde**, 'a faggot'—*fagot de quatre ou cinq bûches liées ensemble*.

Page 7

Line 1. **aussi**, 'accordingly,' 'and so.' See note 5, 17. *Aussi* has this meaning when it *begins* a clause, whether followed by inversion (as is usually the case) or not.

2. **réchaud**, a kind of small portable grate for holding live coal.

3. **bien**, 'it is true,' 'indeed.' For other idiomatic uses of this particle see 2, 24.

4. **poêle**. Notice the gender, and pronunciation, like *poil*.

5. **en**, 'for it.' Cf. *il m'offre tant de ma ferme*, 'for my farm.'

9. **chagrin**, here an adjective. *Colère* in the same way is used both as an adjective and as a noun.

10. **ont fait naître**, 'produced.' *Faire* thus used with a French intransitive verb gives it a transitive force, e.g. *mourir*, 'to die'; *faire mourir*, 'to put to death'; *venir*, 'to come'; *faire venir*, 'to send for.' English often uses the same word as transitive and intransitive, e.g. *cuire*, 'to cook' (intrans.); *faire cuire*, 'to cook' (trans.); *bouillir*, 'to boil' (intrans.); *faire bouillir*, 'to boil' (trans.), etc.

13. **elle doit visiter**, 'she is to' or 'has to.' In the next line *devoir* is used in its literal sense 'to owe.' Here it is used almost as an auxiliary, with the very common idiomatic sense 'I am to.' Cf. German 'ich soll.'

15. **arrêté**, 'decided,' 'determined,' of the conclusion *at which we stop* (*s'arrêter*) in our deliberations, and which we proceed to carry out. So *un arrêté* = 'a resolution.'

20. **qui s'annonçait**, 'which opened with such dismal forebodings.'

24. **fumiste**, 'ironmonger,' 'stove-man.' In France the *fumiste*

makes and repairs stoves and cures smoky chimneys. We have no exact equivalent in English.

remplacé. Notice, not *replacé.*

25. **répond,** 'promises,' 'guarantees,' takes the *responsibility* of doing.

28. **Plémontais.** At Paris chimneys are, or were, to a great extent, the monopoly of the Piedmontese, just as most chimney-sweeps are Savoyards and most water-carriers Auvergnats.

31. **j'en serai quitte pour,** 'I shall simply have to . . .,' lit. 'I shall be free from my debt (*en*) by warming myself . . .' Cf. *j'en voudrais être quitte pour dix pistoles* (Molière).

34. **tremble.** *Trembler* takes the construction of a verb of fearing, the subjunctive with *ne*, untranslated in English and a survival of the Latin *ne—timeo ne* . . .

Page 8

Line 5. **ma crainte** . . . Notice (1) that nouns take the same construction as the verb which they represent, and (2) the use of negatives in this passage.

13. **a monté.** Notice the auxiliary. Stress is laid upon the *action* of going upstairs.

20. **coin,** *i.e.* a pat of butter in the shape of a wedge (Latin *cuneus*).

23. **assisté à.** Distinguish between *assister à,* 'to be present at,' and *assister* with an accusative (='to help').

24. **assoit,** a less usual form for *assied.*

28. **Que de**=*combien de.*

33. **vivre du présent,** 'to live from hand to mouth'=*vivre au jour le jour.*

34. **blasé par l'usage,** 'whose perceptions are blunted by enjoyment.' *Blasé* has been almost acclimatised in England. It expresses the contemptuous indifference bred by familiarity or excess.

Page 9

Line 4. **tantôt.** Notice that *tantôt* is repeated.

5. **ronde,** *i.e.* a song with a chorus.

7. **en,** 'about them,' i.e. *les écrivains.*

10. **à plein cœur,** 'with all my heart,' 'heartily.' Cf. *donner à pleines mains* ('generously').

18. **entendue.** Notice the agreement of the participle.

II

Page 9

Line 24. **n'a pu.** With what other verbs may *pas* be omitted?

bacchanales, 'revels'; used in a general sense, as the Bacchanalia, properly so-called, or orgies in honour of Bacchus, the wine-god, were suppressed owing to scandalous excesses in B.C. 186.

25. **en . ∴ . le.** Notice that, as a rule, 'its' or 'their' referring to inanimate objects is not expressed by the possessive adjective, but by *en* and the *definite article.*

27. **carn à val.** This derivation is fanciful. There is an old French word *aval* (*ad vallem*) meaning 'downwards,' and corresponding to *amont* (*ad montem*) = 'upwards,' but it does not = *à bas.* Two derivations are given: 1. *carne vale* = 'farewell flesh'—of the season preceding the Lenten fast; 2. *carnis levamen* = 'falling away of flesh.' In any case the word comes to French through the Italian. The last day of the *Carnaval* is Shrove Tuesday, *Mardi Gras,* and the word is associated with masked balls, processions, 'battles of flowers,' etc.

28. **benoît,** 'blessed,' an archaic form of *béni(t)* used only in playful writing. Like *béni(t)* it comes from the Latin *benedictus* (Old Fr. *beneît*). The Norman form of the word was *benêt,* which has come to mean 'a simpleton' from the text *Benedicti pauperes spiritu. Benoît* is a common surname in France, as 'Bennett' is in England.

Page 10

Line 1. **le chantre de Pantagruel.** François Rabelais (1483-1535) was one of the most striking figures in the literature of the sixteenth century. His Lives of Gargantua and Pantagruel are a most extraordinary medley of humour, irony, coarseness, shrewd insight into human nature, and vast learning. Monk and physician, he is said to have died, after a chequered career, *curé,* or parish priest, of Meudon. The word *chantre,* lit. 'singer,' is not quite correctly used of a *prose* writer.

3. **achève de se damner,** 'completes his own perdition.'

6. **fêtes folles,** especially *la Fête des Fous* when, in the Middle Ages, the churches were given up to disordered revelry, and the 'lords of misrule' and children and buffoons paraded in the dress of ecclesiastical dignitaries. These curious customs were evidently survivals of Paganism.

9. **d'après.** Distinguish carefully between *après* and *d'après.*

les trappistes, a monastic order whose rules are exceedingly

severe. The principal seat of the order was at a place called La Trappe near Mortagne, hence the name.

12. **en est-il de même**, 'the same holds true,' 'the case is the same.'

17. **saturnales**, the Saturnalia (beginning 17th December) were a general holiday at Rome, accompanied by giving of presents and entertainments, and a great deal of social relaxation—modified by Christian influences into the festivities of Christmas and the New Year.

19. **folles de la maison**, 'our wild imaginations.' The commoner phrase is *la folle du logis*, lit. 'the mad woman of the house,' *i.e.* that part of our nature which is least subject to the control of reason.

22. **c'est à qui**, lit. 'the question is, Who will bestir himself most,' *i.e.* 'they vie as to who will . . .' Cf. *Tirons à qui jouera le premier*, 'Let us draw to see who will play first.'

26. **pensé-je**. The acute accent is purely phonetic, as two mute *e*'s could not be pronounced at the end of a word.

29. **qui détendent**, etc., 'to relax.' For these subjunctives in relative clauses see note on 4, 6. Here *purpose* is implied.

32. **cherchent**, 'have been seeking.' Notice the tense. The English continuous perfect is generally rendered by the French present, and the English continuous pluperfect by the French imperfect, with an expression of time, e.g. *il y a deux heures que je vous attends*, 'I have been waiting'; *il y avait deux heures que je vous attendais*, 'I had been waiting.'

PAGE 11

Line 1. **labeurs**, a poetic word. Note the gender.

6. **qui soit**, 'such that it may be.' Cf. 4, 6, and 10, 29. Here the force is 'consecutive'—*qui* = *qui talis est ut*.

plaisant, 'entertaining'; usually = 'comic,' 'funny.' Do not translate 'pleasant.'

9. **je veux**, 'I intend,' 'I am determined'—*not* 'I wish.'

10. **le**, 'so,' a *neuter* demonstrative pronoun used to avoid repeating a predicate adjective or, as here, a predicate noun.

12. **Levant**, *i.e.* 'the East,' lit. the quarter of the *rising* sun. By 'the Levant' we understand the eastern coasts of the Mediterranean Sea.

14. **curé de Meudon**. Rabelais (see 10, 2) was for a short time before his death parish priest of Meudon. Notice that the French word for 'curate' is *vicaire*, while *curé* = 'parson,' *i.e.* either the rector or vicar of a parish. Cf. the phrase 'Bishops and curates.'

15. **le langage des halles**, 'Billingsgate.' The *halles* are the large covered markets in Paris ('*h*' *aspirée*).

16. **Voltaire** (1694-1778) is the real representative of the eighteenth century in France. His attacks against the principle of 'authority,' especially in religious matters, doubtless played a great part in preparing men's minds for the great upheaval of the French Revolution. A 'man of letters' in the fullest sense of the word, he wrote plays, one epic (*la Henriade*), historical works (e.g. *Charles XII.*, *le Siècle de Louis XIV.*), and philosophical treatises. But his lighter compositions, tales, letters, and short papers on all manner of subjects contain perhaps his most brilliant work, and give fullest play to his wit, his irony, and his magnificent style.

17. **Molière.** Jean-Baptiste Poquelin, who took the name of Molière, was born at Paris in 1622, and died in 1673. He was the greatest of comic writers. In the *Femmes Savantes* and *Précieuses Ridicules* he wages war against affectation and pseudo-culture, in the *Tartuffe* against hypocrisy, in the *Misanthrope* against social insincerity; he chastises quacks in the *Malade Imaginaire* and *Médecin malgré lui*, and snobs in the *Bourgeois Gentilhomme*. Souvestre rightly notes the vein of earnestness which runs through Molière's work and life.

18. **Lesage** (1668-1747) wrote two celebrated novels, *Le Diable Boiteux* and *Gil Blas*. The latter is his masterpiece. His style is as easy and attractive as his knowledge of human nature is deep and varied. '*Gil Blas* est un chef d'œuvre; il est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine.'—La Harpe.

30. **à écrire.** Cf. 3, 24.

31. **me**, what case is this?

32. **n'a**; the absence of *pas* is probably due to the *que* which follows, *ne . . . que* being a usual combination; *pas* is dropped by a kind of 'attraction.'

34. **carton**, not 'portfolio' here, but 'drawing,' 'cartoon'; *e.g.* 'the cartoons of Raphael.'

Page 12

Line 2. **même.** Notice the position of this word.

rédiger, 'to write,' 'to draw up'—the mental aspect of writing contrasted with the physical. *Rédiger un journal* = 'to edit a newspaper.'

9. **papier Bath**, *i.e.* large-sized English notepaper.

16. **sur le carré**, 'on the landing,' *i.e.* 'on the same floor (or flat).' *Palier* is the commoner word.

17. **sourdes plaintes**, 'low moaning.'

19. **compagnon de chambrée**, 'room-companion.' *Chambrée* is a roomful of people; *être de ch. avec . . .*, 'to live in the same room as . . .'

21. **pays**, 'pal,' 'comrade'; lit. 'fellow-countryman'—a slang expression.

25. **Ah bien, oui!** 'Oh yes, of course!' *Bien* is often used with a sarcastic meaning.

faudrait; notice the omission of *il* in colloquial speech. Cf. *qu'importe, n'importe*, as p. 19, l. 19.

30. **Minute!** 'Wait a minute'—an elliptic phrase.

limonier . . . porteur. Of a pair of horses the *limonier* is the off-horse, *i.e.* to the driver's right, lit. 'shaft-horse' (*limon* = shaft). *Porteur* is the 'near horse,' *i.e.* on the left, called *porteur* because when the driver is mounted (as in case of artillery) this horse *carries* him.

31. **à condition que** is used either with the subjunctive or with the future, as here.

PAGE 13

Line 2. **de bal**, 'I have a dance on.' A phrase formed on the analogy of *être de service*, to be on duty.

4. **descente de Courtille.** The *Courtille* was a part of the northern suburbs of Paris, and a popular quarter for restaurants and public-houses. It was the custom for the masqueraders who were keeping carnival to spend the evening of Shrove Tuesday revelling at the Courtille (cf. 14, 3), and then to return to the city in the morning in a sort of Bacchanalian procession. *Descente* means little more than 'return,' 'home-coming.'

6. **chez le père Desnoyers**, 'at old D.'s.' Desnoyers' was the best known of the taverns at the Courtille. Notice that *père* is used familiarly with a shade of contempt.

7. **mal au cœur** = 'to be sick.' Cf. *si le cœur vous en dit*, 'if you feel an appetite for it.'

8. **à moi** turns *ma* into an emphatic possessive.

le petit blanc, i.e. *vin blanc*. Cf. English 'small beer.'

10. **débardeur**, here = 'woodman.' The term is used in a general sense (Engl. 'lighterman') for any one unloading a boat or barge; here it = *débardeur de bois, i.e.* the man who collects the wood out of the thicket so as to load it on carts. The costume—loose velvet trousers, coloured shirt and sash, and gay cap—was a cheap and popular one.

13. **tout entier à**, 'entirely absorbed in,' 'given up to.' For this pregnant use of *à* cf. *je suis à travailler*, 'I am busy working.'

21. **par hasard**, 'I wonder,' 'I should like to know'—a sarcastic colloquialism.

25. **le**, 'do so'; *i.e.* go to the hospital. *Le* is neuter.

27. **je vas**, an alternative form of *je vais*, now used only by uneducated persons. Cf. the story of the dying grammarian who said with his last breath: *Je m'en vais—ou je m'en vas; l'un et l'autre se dit—ou se disent.*

aussi bien, 'and indeed'; **fait**=*fini.*

31. **fais observer.** Notice that *faire observer* = 'to make an observation'; *observer* = 'to observe,' *i.e.* to notice.

Page 14

Line 9. **amateur**, 'connoisseur,' 'virtuoso'—a judge and collector of works of art. In English the word is generally used with a different meaning.

tapisserie, here perhaps merely=*papier de tenture*, 'wall paper.'

11. **lit de sangle**, *i.e.* a folding bedstead with sacking bottom.

13. **retournées**, *i.e.* with their faces turned to the wall.

17. **eau sucrée**, *i.e.* water with sugar dissolved in it, a favourite drink in France.

18. **menu**, 'fare' (Lat. *minutus*), generally means the *detailed* list, or abstract of the different dishes composing a meal. Cf. *par le menu*, 'in detail.'

19. **tente**, 'to tempt you.' For the subjunctive cf. 4, 6.

26. **gourmet**, 'epicure.' Originally 'wine-taster.' In extended sense=*fin gourmand* (Littré).

régals. Notice the plural form.

30. **j'eusse cherché.** In French the pluperfect subjunctive is the only tense of the subj. which may be used in conditional sentences, both in the protasis and apodosis; e.g. *j'eusse trouvé si j'eusse cherché.* The more usual form is, of course, *j'aurais trouvé si j'avais cherché.*

Page 15

Line 6. **cette composition**, called *Le concert après le repas*, or *Le concert de famille.*

7. **Louvre**, the famous palace of the kings of France, connected with the Tuileries which were burnt in 1871. It contains famous galleries of paintings and sculpture by the old masters.

8. **Jordaens** (1593-1678), a Flemish painter of the school of Rubens.

10. **Rubens**, the great Flemish painter, born at Antwerp 1577, died 1640.

plutôt, a colloquialism, 'just see then.'

13. **Hercule du coloris**, *i.e.* 'the great master of colour.' His rich colouring is one of Rubens' strong points.

17. **jour**, 'light.'

18. **eût dit**. Note the tense; the sentence is really conditional, with a suppressed if-clause. Cf. 14, 30.

sa vue, *not* 'his sight,' but 'the sight of it.' The possessive, when referring to an inanimate object, is usually rendered by *en*, and the definite article: *la vue en*. Cf. 9, 25.

19. **leur** refers, of course, to *croûtes*.

20. **vidait à petits coups**, 'sipped.'

22. **bien**, 'indeed.' See note on 2, 24.

25. **courir**, 'to go the round of,' 'to frequent.' Cf. 2, 1.

26. **moi**, merely emphatic, 'as for me.'

Page 16

Line 3. **louis**, 'guineas.' Under the monarchy the louis was a coin worth about twenty-four livres or francs. The word is popularly used of a twenty-franc piece. 50 louis = 1000 francs = £40.

13. **quel relief!** 'how it all stands out!'

15. **magie de reflets**, 'magic use of reflected lights.'

19. Distinguish between *attendre* and *s'attendre à*.

24. **homme à**, '*the* man to.'

32. **non**, more emphatic than *pas*.

34. **pour**, 'as.' Cf. *Et vous l'avez connu pour gentilhomme?* (Molière).

Page 17

Line 7. **moka**, the best coffee is supposed to come from Mocha in Arabia.

11. **le grand œuvre**, 'the *magnum opus*.' Used of the alchemist's search for the 'philosopher's stone.' *Œuvre* is now masculine, practically, in this phrase alone, and = collection of engravings.

14. **tout à la fois**, 'at one and the same time.' *Tout* is an adverb, emphasising *à la fois*.

17. **Mille et une nuits**, *The Arabian Nights*.

18. **en espalier**, 'spread out'; *i.e.* put up like fruit-trees trained, either against a wall or some other support, to catch the sun.

19. **cafetière**. He must mean the kettle, as the *cafetière* is not yet filled. Cf. 18, 6.

21. **fève arabique**, 'the Arabian bean'; *i.e.* the coffee berry.

28. **que traverse**. Notice the inversion. See 3, 26.

Page 18

Line 15. **la mêlée humaine**, 'the struggle for life.'

17. **laissant faire le reste à Dieu**, i.e. *laissant Dieu faire le reste. Laisser* (generally) and *faire* (always) are so closely bound up with the infinitive which follows as to form practically one verb. Therefore, as French does not allow of a 'double accusative,' if two objects are *expressed*, one belonging to *faire* (or *laisser*) and one to the infinitive, then the object of the infinitive remains in the accusative, the object of *faire* (or *laisser*) is put into the dative ; e.g. *je le fais* (*laisse*) *lire*, but *je lui fais* (*laisse*) *lire un livre, je fais lire ce livre aux enfants.*

18. **dès**, stronger than *de ;* 'even from,' *i.e.* when I had gone no farther than. Cf. *dès ce soir*, 'this very evening.'

20. **enfumé**. They were chimney-sweeps. Cf. 7, 28.

21. **tartine**, a slice of bread with butter, jam, etc.—here, cream cheese—spread upon it.

25. **Voyez-moi**. Ethic dative, 'just look at.'

ça, 'they'; used of persons with affectionate familiarity, sometimes with contempt.

32. **de**, 'as,' in the stead of.

Page 19

Line 2. **mangent à leur faim**, 'to eat their fill' ; *i.e.* enough to satisfy their hunger.

9. **du bien**, 'for the good.' Cf. 7, 5.

16. **les chérubins**. Notice the article in familiar address. Cf. *allons la belle !*

19. **faut bien**, 'one *must*.' *Il* omitted. Cf. 12, 25.

23. **la pure intelligence**, 'mere intellect.'

25. **fait**, 'kept.'

27. **esprit**, 'mind,' 'brain' ; *not* 'spirit.'

III

Page 20

Line 1. **un poète**, the Greek poet Pindar, *P.* viii. 136 *σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος.*

2. **il eût m. fait**. Notice the mood.

3. **alternatives**, 'alterna*tions*.'

4. **que de** = *combien de.*

5. **entre le r. et la v.**, 'between sleeping and waking.'

8. **en**, *i.e.* of our hesitations.

10. **entendre**, 'to understand,' *i.e.* to *hear* with the mind as well as with the ears.

17. **tâche.** Notice the accent.

19. **à vous** emphasises the dative *vous*.

26. **carrefour**, 'a division (parting) of ways,' originally a place where four cross-roads meet (Lat. *quadrifurcum*).

27. **je dois**, 'I must.'

30. **rien**, i.e. *il n'y a rien*. This ellipse is common, e.g. *pas de chance, plus d'espoir*.

PAGE 21

Line 1. **les gr. p.**, i.e. *se trouvent les . . .*

2. **les op. réussites**, 'wealth in case of success.'

si, 'whether.' Used with futures in indirect questions.

3. **je devais**, 'I seemed destined to . . .'

4. **où**=*dans lesquelles*. *Où* is frequently used for *à* or *dans* with a relative, as being a much less cumbrous form.

6. **je me consulte**, a continuous tense, transl. in English by the continuous perfect, 'I have been deliberating.'

12. **reverdies**, 'spring-tide,' the season when woods 'grow green again'—*reverdir*.

13. **les p. du xvi^e siècle.** The sixteenth century is the golden age of French lyrical poetry. A group of graceful lyric poets called the *Pléiade* were gathered round the central figure of Pierre de Ronsard (1524-1585).

15. **que**='when.' **renouvelle** is intransitive. An old French word for spring is *le Renouveau*.

17. **moy** was then pronounced *moué*, and so rhymed with *may*. In the same way the imperfect *chantois* was pronounced *chantoué* and eventually *chantais*—but the change in sound preceded the change in spelling, which was not carried out till the days of Voltaire.

22. **celui qui . . .**, *i.e.* the rich.

28. **incendie**, 'sets ablaze.'

32. **en q. ou à l'a.**, 'on the prowl or on the watch'; *à l'affût* is a sporting phrase used of a hunter 'stalking' game.

33. **enfin**, 'in a word,' marks the climax.

PAGE 22

Line 1. **aux d.**, 'with ever-changing scenery (scenes)'; *à* introduces descriptive details.

8. **leur**, 'for them,' dative of interest.

13. **dans**, 'out of,' 'from' my hand.

14. **j'ai beau r.**, 'I look in vain,' 'it is no use my looking.' Cf. the English idiom 'it is all very fine your talking.'

17. **large**, 'liberal.'

18. **la tête.** Notice (1) the number, (2) the use of the definite article for the English possessive adj.

21. **terreurs**, 'panics.'

font b. les f. à la B., 'produce a fall on the Stock Exchange.'

24. **sur**, 'with,' *i.e.* immediately after. Cf. *sur quoi* = 'whereupon.'

28. **le drôle**, 'the rascal.'

30. **couardise** = *lâcheté*. An old-fashioned word.

34. **pour avoir o.** *Pour* with the infin. often = a causal clause: 'because one has overlooked . . .'

Page 23

Line 3. **reconnaître**, 'to explore,' 'to reconnoitre.'

6. **selon la r.**, 'as the case requires,' 'as opportunity suggests.' *Rencontre* here = 'chance,' 'occasion.'

10. **dès la p. du j.**, 'at the very earliest peep of dawn.' *Dès* is a much more emphatic word than *depuis* or *de*. It marks the exact point of time, e.g. *dès ce soir*, 'this very evening'; *dès demain*, 'no later than to-morrow.'

11. **silhouette**, 'outline,' 'profile.' From M. de Silhouette, a French financier of the eighteenth century. Anything shadowy or incomplete was derisively said to be *à la Silhouette*.

bien avant, 'very far into the night.' *Avant* is here an adverb.

13. **artiste**. The word is used in a general sense in French. Here = a professional singer.

16. **ménage** is used to denote something more homely than *intérieur*.

17. **se pressent** is plural because the idea of plurality contained in **marchands** is most prominent. Contrast *La foule des marchands s'y presse*. *Marchand* = 'dealer,' *not* 'merchant.'

21. **trouble**, 'agitation,' 'sorrow.' Do not translate 'trouble.'

23. **auront été e.**, 'have probably been swept away.' The future perfect of probability.

29. **flot**, 'tide.'

côtoie . . ., 'follows slowly, but safely, the path of her . . . *côtoie* = lit. 'skirts.'

30. **médiocrité**; in a good sense—*aurea mediocritas*—here, a 'hardly-earned competence.'

32. **bien**, 'really,' 'indeed.'

Page 24

Line 2. **salaire**, 'reward,' *not* 'salary.'

décider, = 'to decide' a thing, takes *de*, where English takes an accusative. Cf. *douter*, *jouir*, and a few others. Contrast *décider quelqu'un à faire quelque chose*—'to induce.'

3. **coups**, 'strokes,' 'throws' (of the dice).

5. **bien**, 'quite.'

soit. Notice the subjunctive in a question where the statement would take the indicative. *Il est sûr* here = a verb of saying, thinking, or perceiving. Cf. *je crois qu'il* **est** *malade*, but *croyez-vous qu'il* **soit** *malade, je ne crois pas qu'il* **soit** *malade.* Cf. 53, 11.

7. **si**, 'if only.'

16. **les dés.** Cf. the phrase 'the die is cast'—*alea jacta est.*

20. **s'étaient ou.**, 'had been opened,' *not* 'were opened.' Always distinguish carefully between the passive voice and the reflexive.

21. **de**, 'on.' Cf. *de tous les côtés*, 'on all sides.'

23. **à**, 'by.'

dém. cad., 'measured tread.'

24. **ruban.** The red ribbon of the Legion of Honour.

27. **aim. de** ; *de*, = *par*, is chiefly used after verbs expressing mental action. Cf. English 'beloved *of* all.'

32. **chez eux**, 'in them,' 'in their case.'

34. **épargne de j.**, 'economised youth,' lit. 'savings of youth.' Cf. *caisse d'épargne*, 'savings-bank.'

touchent, 'draw,' *i.e.* receive in cash—a business term.

Page 25

Line 1. **puis**, 'again'—introducing a fresh argument.

7. **aussi**, 'and so.' The position of 'aussi' at the beginning of the clause shows its meaning, though it is not followed by the inverted order, as it usually is, when it has this meaning.

8. **laboure**, 'turns up,' lit. 'ploughs.' Cf. *laboureur* = 'husbandman,' *not* 'labourer.'

9. **capucine**, 'nasturtium'—so called from the shape of the flower which resembles a monk's hood. Cf. *capucin* = a Capuchin friar.

15. **à bien**, 'to a good issue.'

17. **mais aussi**, 'but then too . . .'

20. **éclat**, 'glare.'

ne saura. Notice the omission of *pas*. With what verbs is this usual?

21. **que** = *quand.* It is often so used to avoid repeating any conjunction.

28. **se formait.** Notice the tense. English uses here a continuous pluperfect, 'had been gathering.' Cf. 21, 6.

31. **de toutes p.,** 'in all directions.' Notice this use of *de* of motion *towards*. Cf. *venez de mon côté*.

33. **ces 'sauve-qui-p.,'** 'panics,' 'stampedes.' The phrase = (literally) 'let him save himself who can,' *i.e.* let every one look out for himself. Such expressions used as nouns are invariable.

Page 26

Line 1. **perde.** Notice the subjunctive. Translate *il semble que*, 'it seems as if . . .' On the other hand, *il me semble* usually takes the indicative.

4. **v. plutôt.** A colloquialism: 'For example, just look at . . .' *i.e.* 'If you don't believe me, look rather at . . .'

5. **ins. de commande,** 'his assumed indifference,' *i.e.* put on *to order*.

12. **camail,** 'cape,' strictly speaking, an ecclesiastical garment.

13. **lionne,** in the slang of the day = 'a woman of fashion.' Notice the play upon words.

17. **à voir,** 'if you had seen.'

18. **en recouvrement,** 'collecting debts due.'

21. **giboulée,** 'hail-shower.' *Giboulée de mars* = 'April-shower.'

23. **gardes nat.,** a kind of citizen-soldiers, corresponding, to some extent, to our Volunteers.

30. **que** need not be translated. Say 'A year ago . . .'

34. **vente au rabais,** 'sale at a reduction'; *rabais* from *rabaisser*, 'to lower,' 'reduce.' **affiches** = bills, posters.

Page 27

Line 2. **magasin,** 'shop'—a grander word than *boutique*, which occurs as a synonym in line 30.

10. **avec suite,** 'connectedly,' *i.e.* without break.

patrons, 'employers.' The word is constantly used where a British workman says 'the boss' or 'the governor.'

13. **donne,** 'lend,' *i.e.* 'ascribe.'

15. **accent,** 'means of expression,' 'voice.'

19. **le plus souvent,** 'more often than not.'

21. **c'est que,** 'the reason is'; **se méconn.,** 'misjudge themselves.'

28. **me.** What case is this?

30. **pour avoir ch.** Cf. 22, 34.

31. **épées de Dam.** Damocles was one of the courtiers of Dionysius

the Elder, tyrant of Syracuse. One day, when he was extolling his master's power and happiness, the tyrant offered to change places with him for a while, set him upon a throne, and ordered a magnificent banquet to be served before him. Damocles, on looking up, saw over his head a naked sword suspended by a single horse-hair. The sight of this completely spoilt his enjoyment, and at last, at his own prayer, the tyrant released him from his splendid misery. The story is told by Cicero, *Tusc.* V. xxi. 61, 62. He adds: '*Satisne videtur declarasse Dionysius, nihil esse ei beatum, cui semper aliquis terror impendeat?*'

32. **rat des champs.** See La Fontaine's Fable 'Le Rat de Ville et le Rat des Champs,' *Fables*, i. 9. But the reference is rather to Horace's version of the story, *Satires*, II. vi. 79-117, where the country rat entertains the town rat—*aridum et ore ferens acinum semesaque lardi Frusta . . .*

Page 28

Line 3. **médiocrité.** Cf. 23, 30, 'modest comfort.'

4. **c'est là**=an emphatic demonstrative in English: '*That* is the evil . . .'

prévenir, 'guard against'; literally, 'to anticipate,' and so 'to forestall.'

5. **lui guéri**, 'when this plague is healed,' an absolute construction. Cf. the ablative absolute in Latin.

8. **des prix**, *i.e.* prizes for virtue, as the Prix Monthyon.

10. **tient lieu**, 'it supplies their place.'

13. **le savetier.** See La Fontaine's Fable 'Le Savetier et le Financier' (viii. 2). The capitalist who cannot sleep for the cobbler's singing gives him a hundred crowns. The poor cobbler, anxious for the safety of his treasure, becomes morose and restless, and sings and sleeps no more. At last he feels so miserable that he brings back the money: 'Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme, Et reprenez vos cent écus.'

16. This praise of poverty is not insincere on Souvestre's lips. He carried out his views in his life. See Introduction.

17. **eût fui.** Notice mood and tense.

indigence, 'need,' distinguished from 'poverty.'

18. **à jamais**, 'for ever.' Strictly speaking, *jamais* is not a negative word (Latin *jam magis*).

30. **la Bienheureuse**, 'blessed.' A general reference to the Beatitudes, St. Matt. v.

IV

Page 29

Line 5. **les quais.** These are the 'Embankments' by the side of the river Seine.

boulevard. The word primarily means a defence or rampart, and is of Teutonic origin, identical with the English word 'bulwark.' Walks and gardens on the site of former walls and ramparts have retained the name of 'boulevards,' which has been extended to any broad promenade planted with trees.

11. **se croise,** 'passes to and fro.'

13. **quelque chose d'.** The *de* after such words as *quelque chose, rien, que,* is untranslated in English. It represents a Latin genitive, e.g. *quid novi, nihil novi, rien de nouveau.*

14. **les blanches m.** Notice the position of the adjective. The rules are really very elastic, and, in poetic prose, the adjective is often placed before the noun, even when, as here, it is an adjective of colour. But in *passants flâneurs* the position distinguishes the adjective from the noun.

18. **respire de,** 'takes breath,' *i.e.* 'rests from.'

19. **ce qui r. de.** The *de* comes after *ce,* the real order being *ce de force qui reste,* 'what strength remains.' (For the *de* cf. l. 13.)

21. **péristyle**=*façade,* strictly speaking, the row of pillars round a Greek temple.

23. **crieurs de j.,** 'newspaper boys.' They do not carry 'lanterns' now, and indeed the sale of papers in Paris is nowadays mainly carried on at little stalls called *kiosques.*

26. **les m. de Thèbes:** Εἰς ἄῤριον τὰ σπουδαῖα was the reply of Archias, head of the Spartan faction at Thebes, when a letter was handed to him acquainting him with the plot formed against him by the exiled Pelopidas and his friends. 'Let serious things wait till to-morrow,' he said, as he put the missive unopened under his pillow and continued the banquet. He was killed that night (B.C. 379).

28. **non pour.** Notice that *non,* in such phrases, is much more emphatic than *pas.*

Page 30

Line 5. **se r. de vivre.** Cf. Browning's *Saul*—'How good is man's life, the mere living!'

part à, 'share in.'

8. **à nos côtés**, 'beside us,' *not* 'to our side.'

9. **l'ami de P.**, *i.e.* Alexander the Great. It was, however, Hephæstion, and not Parmenio, who was mistaken for Alexander by the wife and mother of Darius after the battle of Issus B.C. 333. But the allusion is evidently inaccurate.

10. **ceux-là . . .** The original statement was 'He too (*i.e.* Hephæstion) is Alexander.' *Alexandre* is singular; the plural form would be *des Alexandre*, the proper name remaining unchanged, but the article denoting plurality.

11. **tout** with *en* and the Gerund, merely emphasises and need not be translated.

devant moi, in humorous phraseology 'following my nose,' *i.e.* listlessly.

19. **aussi**. Notice the position of the word.

22. **Chevet**, the great *Restaurateur* of the Palais Royal.

23. **Jardin des plantes**, a combination of Botanical and Zoological gardens on the right bank of the Seine.

pont Neuf. At the entrance of this bridge stands a statue of Henry IV.

24. **Peaux-Rouges**, a kind of anticipation of Buffalo Bill's Wild West.

26. **fait manger**, 'fed.'

28. **Goupil**, the celebrated dealer in prints and engravings.

32. **Kossuth**, the great leader who headed the Hungarian revolt in 1848. The movement was suppressed by Austria with Russian help, but the object of the rising, Hungarian 'Home Rule,' has since then been attained. Kossuth died quite recently.

34. **gamin de P.** corresponds to the 'street Arab' of London. The necessity of picking up a livelihood in the streets of a great city has a wonderful effect in sharpening the wits. Victor Hugo has idealised the *gamin de Paris* in the character of Gavroche (*Les Misérables*).

promener, here transitive.

PAGE 31

Line 3. **connu**, '*I* know.'

4. **exhibitions**, 'shows.' The word 'exhibition' is rendered by the French *exposition*.

8. **en la v.**, *la* refers to *variété* in line 4.

11. **tapissée**, 'hung with,' *not* 'carpeted.' *Tapissier* is an upholsterer.

des Florides, 'the Floridas,' *i.e.* East and West Florida—an old expression.

14. **l'auteur d'Atala**. The Vicomte de Chateaubriand, born at S.

Malo 1768, died 1848—writer and statesman. His best known work is *Le Génie du Christianisme.* The scenes of *Atala* are laid among the great rivers and forests of America, where the author spent some time during the French Revolution.

19. **entrevu**, 'half seen.' Notice the force of *entre* here, in composition. Cf. *entre-bâiller, entr'ouvrir*, 'to half open.'

24. **se repose . . .**, 'finds relief from the dull commonplaces of real life.' For an exactly similar construction see 29, 18 *respire de.* *Banalités* is derived from the adjective *banal*, which under the old feudal system was applied to all those things which the tenants of a manor were obliged to use and for which they had to pay dues to the lord of the manor, e.g. *four banal, puits banal, moulin banal.* Hence the word has come to mean 'vulgar,' 'commonplace.'

29. **la tête nue**; what other way is there of expressing this?

30. **habit.** Notice: *son habit*, 'his coat'; *ses habits*, 'his clothes.'

31. **misère**, 'poverty,' *not* 'misery.'

32. **le visage . . .**, adverbial, 'with his face . . .'

34. **eût v.** Notice the mood.

Page 32

Line 2. **avec distraction**, 'heedlessly.' *Distraction* often means 'amusement.' Beware of translating it by the similar English word.

6. **lanternes**, 'carriage-lamps.'

8. **le f. S.-G.**, the aristocratic quarter of Paris.

ai-je pu. Notice the order. What other words have the same order after them?

9. **fleurs de bal**, 'flowers for the ball.'

14. **toujours**, 'still,' *not* 'always.'

15. **je suis passé.** We should expect *j'ai passé*, as *passer* is very seldom conjugated with *être*, and then only when stress is laid upon the completion or result of the action—not on the action itself, as here.

16. **surprendre**, not 'surprise' but rather 'detect,' *i.e.* to lay one's finger unexpectedly upon . . .

17. **haineuse**, 'full of hate,' 'spiteful,' 'bitter.'

de celui . . ., of course, a 'subjective' genitive.

21. **mouvant**, 'shifting,' does not = *émouvant.*

24. **posés**, 'stated.'

de nos jours, '*in* our time,' 'nowadays.' Cf. 'His custom always *of* an afternoon.'

25. **qui n'avaient fait . . .** *Avec la victoire* is an adverbial phrase qualifying the whole statement and is not in immediate dependence upon *déplacer.* Translate: 'which had only made the poor change

places with the rich in turn, as Victory decided (or when Victory came).' *Déplaçer le malheureux* means to change the position of the poor man in the duel, *i.e.* to make a different person poor alternately. What Souvestre meant to say was that these social struggles between rich and poor result, as a rule, not in any removal of the causes of social inequality, but in a mere reproduction of it with different actors. Another reading is *malheur* instead of *malheureux;* the meaning would be the same, only the construction would be more un-French.

PAGE 33

Line 4. **fusse** v. Notice the mood used in concessive clauses.

6. **époque**, 'season,' 'time of the year.'

10. **le Louvre**, the ancient royal palace on the left bank of the Seine, now famous for its pictures and sculpture-galleries.

12. **entourait . . . demandai.** Notice the difference between these tenses. The first answers the question—what was going on? the second answers the question—what happened then?

14. **promener.** The reflexive pronoun is usually omitted with the infinitive accompanied by *faire* or *envoyer.*

Tuileries (lit. 'the brickfields'), a royal palace, begun by Catherine de' Medici, and connected with the Louvre. It was the town residence of Napoleon III. and was burnt down in 1871. Here it means the gardens or grounds of the Palace.

17. **un canon**, 'a dram'; = $\frac{1}{16}$ of a litre.

18. **faut**, for *il faut;* colloquial.

la soif, etc. Cf. the well-known proverb: *L'appétit vient en mangeant.*

22. **ils font**, 'they have been doing.'

24. **des Duval.** We must translate 'Duvals.' A good example of the way in which French expresses the plural of proper names.

26. **Ah bien, oui!** 'Oh yes, of course!'—sarcastic.

27. **riche** is the noun here.

ça = 'he.' Often used in familiar and semi-contemptuous speech; cf. 18, 25.

32. **enleveurs d'enf.**, 'kidnappers.'

34. **chez le c.**, 'to the police-station.'

PAGE 34

Line 1. **la préf. de p.**, 'Scotland Yard'—*i.e.* the central police-station for the metropolis. *Commissaire* = superintendent of police. An ordinary policeman is called a *gardien de la paix, agent de police, sergent de ville* (slang: *sergot*).

4. **criait**, 'cried *out*.' *Crier* never has the sense of 'weeping' as the English word 'cry' has.

10. **moi**. What case is this?

enf. perdu=*enfant égaré*, l. 22. The phrase *enfants perdus* is sometimes used of soldiers leading the way in some dangerous enterprise.

13. **là-bas**, 'over there,' 'yonder,' not '*down* there.'

rue, i.e. *dans la rue*. The preposition is generally omitted in this way in giving an address.

17. **porte à grille . . .**, 'iron gate with gilt spikes.' *Grille*= 'railings,' is often used by itself with the meaning of 'gate.'

23. **eût voulu**. The wish must precede the movement, therefore the pluperfect tense is strictly accurate, though we might have *comme s'il voulait*. Remember that the plup. subjunctive is seldom used in conditional sentences in *spoken* French.

28. **malin**, 'clever,' 'difficult'—almost slang.

répliqua, 'retorted,' *not* 'replied.'

30. **en**, 'of him.'

Page 35

Line 1. **bien**, 'right.'

3. **s. donc c.**, 'pray be at ease.' Notice this colloquial use of *donc*.

blouse, 'smock,' the dress of the working classes in France. The smock frock, once universally worn by the English peasantry, is very similar.

4. **ça connaît . . .**, 'he knows his way about,' 'he knows what's what'—a popular phrase.

9. **prévenir**, cf. 28, 4; **toute**, 'any.'

12. **mes regards**, 'my eye.'

13. **h. de fantaisie**, 'fanciful costume,' *not* 'fancy dress.'

15. **pantalon**. Notice that the French word for 'trousers' is singular.

16. **brodequins v.**, 'patent leather boots.' *Brodequin*, =the more usual *bottine*, is distinguished from the low shoe, *soulier*, and the top-boot, *botte*. The torture of the 'boot' was called *le brodequin*.

20. **diaprée de m.**; 'forming a patchwork.'

22. **usures**, 'wear and tear.' *User*='to wear out.'

28. **délicate et d.**, 'refined and gentlemanly.'

32. **rudesse**, 'rugged look,' *not* 'rudeness.'

vif et m., 'keen and quick.'

33. **moins . . . que**, 'not so much . . . as.' *Narquois*='ready to quiz' (or chaff).

PAGE 36

Line 7. **n'ég. ni ne r.** Observe the negatives.

9. **il s'arrêtait,** 'he would stop.' Always bring out the force of the tense.

13. **à se r.,** 'to find his bearings again,' 'to know where he was.'

18. **j'eus reconnu.** Notice the tense. The second (or aoristic) pluperfect (*Passé Antérieur*) is sometimes used for the ordinary Past tense (*Passé Défini*), to express the instantaneous character of the action.

20. **de tous c.,** '*in* all directions.' Cf. 25, 31.

à leur r., 'to look for them.' Cf. *aller à leur rencontre,* 'to go to meet them.'

22. **peu.** Do not confuse *peu* and *un peu.*

26. **depuis,** 'since then'; here an adverb.

28. **s'ét. r.,** *se retrouver* = 'to meet again.'

32. **les y. f.** (adverbial), 'with my eyes fixed . . .'

34. **s'ouvrir,** 'open' (intransitive). Notice how often the French reflexive (or middle) voice corresponds to the intransitive use of an English verb—e.g. *tourner* and *se tourner, baigner* and *se baigner,* etc.

PAGE 37

Line 1. **bien que gr.** Notice that you may say *bien que* (or *quoique*) *grandis,* 'though grown taller,' but you cannot say *quand arrivés* for 'when arrived,' nor *si trouvés* for 'if found,' etc.—a common construction in English.

4. **seulement,** 'however.' It would come in better at the beginning of the sentence.

7. **chaussé . . . coiffé.** We should say simply 'He wore . . .' *forts,* 'stout.'

8. **coutil,** 'a linen (or holland) cap.' He was now well enough off to wear a lighter cap in warm weather.

12. **riaient et se dirent.** Mark the distinction of tense. Cf. 33, 12.

17. **excuse** = *faites ex.*

21. **je cr. bien,** 'I should *rather* think so.'

24. **s'est m. en ch.,** 'now works at home.' The phrase is used of a workman who works in his own room instead of working as a hand in a factory. The next stage is to have a shop.

27. **au fait,** 'why, of course!'

29. **empereur,** a title playfully conferred upon the boy who came out at the top of his form. He received a kind of imitation cross of the Legion of Honour.

31. **le plus fort,** *i.e.* 'head (or top) of the form.'

Page 38

Line 1. **une part**, 'a share in it,' *not* 'a *part* of it.'

2. **allez**, a mere colloquialism—'take my word for it.'

3. **rendu**, i.e. *à la maison.* 'Here I am home again.'

7. **opulence . . .** The words are purposely chosen for contrast: 'luxury' and 'need'—'wealth' and 'poverty' (this last in a better sense than we usually employ it in).

9. **la b. v. . . .**, 'active good feeling had toned down . . .'

10. **rudes**, 'striking,' lit. 'rough,' *not* 'rude.'

14. **aussi.** Note the position of the word.

18. **rien que . . .**, 'merely from a legal standpoint,' a clumsy phrase. *Rien que=seulement; le droit*='law,' e.g. *étudiant en droit*, 'law student.'

20. **cela de p.** Notice the *de* connecting a neuter pronoun with an adjective. Cf. 29, 13.

25. **c'est à qui . . .** For this construction see 10, 22.

28. **où**=preposition and relative when the antecedent is a word expressing time as well as when it expresses place. In older French the pronominal use of *où* was more extended still than now, e.g. *L'Amphitryon où* (=*chez qui*) *l'on dîne.*—Mol.

fleurir with an accus. 'to deck with flowers,' not a common use of the word.

Page 39

Line 3. **vellétés ch.**, 'fits of enthusiasm for the country.'

4. **les b. j. v.** Absolute construction.

bourgeois. This word is very hard to translate. It includes what we sometimes call the 'lower middle' class and part of the 'upper middle' class, *i.e.* the trading and some of the professional classes. Translate here 'tradesfolk.' In older times *bourgeois*=burgess, *i.e.* the member of a township enjoying certain privileges and distinguished both from the noble and from the serf or villein.

6. **fait**, 'walks.'

12. **que de**=*combien de.* Supply some such verb as *il y a.*

13. **odyssée.** Homer's *Odyssey* describes the wanderings of Ulysses on his way home from the siege of Troy.

14. **banlieue**, 'the outskirts of the city,' as we say 'Greater London.' The word originally meant the space (league) over which the 'ban' or jurisdiction of a manor extended. Cf. *banal.* Note on 31, 24.

20. **abordé**, 'reached'; lit. 'to come to land.'

21. **beaucoup . . .** Cf. Homer, *Odyssey*, i. 3, πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

22. **rangé**, 'settled down,' 'regular in his habits,' 'respectable.' Cf. *il s'est rangé*, 'he has sown his wild oats.'

24. **bonhomie**, 'easy-going ways.'

27. **bohémiens**, 'adventurers.' The word means literally a 'gipsy' (*i.e.* Egyptian), and was probably given to these wandering loafers from the idea that they came from Bohemia. Used in a wider sense, the word implies something unstable and erratic in a man's life and character.

29. **rentiers** are people who, having retired from business, invest their savings in government securities (as a rule), and live on the income (*rente*) derived from their investments. They form a much larger class in France than in England.

33. **en**, 'any'; lit. 'of them,' *i.e.* of lives.

34. **de plus c.** The *de*, not rendered in English, is of course partitive, and the article is omitted because the adj. precedes a noun understood (*vies*).

il en est . . ., 'the case is the same with . . . as with . . .' *En*, a kind of genitive of vague reference, is practically redundant. *De même*=lit. '*in* the same way' (cf. *de cette manière*). The last *de* (*des gr. c.*)='with,' 'as regards.'

PAGE 40

Line 2. **en d.**, 'if you . . .'

6. **réfugié**, 'sheltered.'

9. **qui**=*celui qui*. Cf. '*Who* steals my purse steals trash.'—SHAKS.

10. **le moyen**, 'how is it possible!' Elliptic for *quel est le m.?* or *dites-moi le m.?*

11. **qui peut.** The indicative because the statement is given as an ascertained fact; if the subjunctive were used, the statement would be more general and the truth of it unemphasised.

13. **à part moi**, 'inwardly,' 'by myself.' *À part* is here treated as a preposition, and so governs a pronoun.

20. Cf. Gen. i. 31.

22. **c'était fête**, 'there was a fair'—the nearest English equivalent for a village *fête*.

23. **Sèvres.** Between Paris and Versailles. The porcelain factory was removed to Sèvres from Vincennes in 1756.

24. **le m. même.** Notice the position of *même*.

26. **débarcadère**=*gare*. It originally meant 'arrival platform.'

30. **l'heure**, 'time.'

Page 41

Line 2. **monnaie**, 'currency.' It is told of Lycurgus, the Spartan law-giver, that he forbade the use of gold or silver, and that he introduced a heavy brass and iron coinage with a view to preventing the accumulation of wealth, and so checking luxury.

5. **sur le retour**, 'past their prime.' The reference is to the journey of life, when a man, having reached a certain point, seems to go back or down; we speak of the 'decline of life.'

6. **casaniers**, 'stay-at-home,' from Latin *casa*.

7. **c. de b. v.**, 'neighbourly courtesies.'

10. **filles** is used of an unmarried woman of any age. Cf. *garçon*= 'bachelor'; *vieille fille*='old maid.'

12. **d'éc. et de p.**, 'by saving and pinching.'

14. **maison**, 'firm.'

y, 'in the business.' **se**, here='one another.'

21. **office**, 'service.'

24. **le** is really neuter, and refers to the act of obedience previously mentioned. *Toute* is really an adverb and='quite,' but it agrees because the undeclined form would have an awkward sound.

28. **l'un**. Notice the gender. *Enfants* is common in the singular, but masculine in the plural. Hence *l'un* is masculine, though of course it refers to a female.

32. **ne . . . que**. 'Hardly have we . . . when.' 'No sooner have we . . . than.' *Clamart* is about four miles to the south-east of Paris.

34. **ronde enf.**, 'children's game'—called *ronde* because the children join hands and sing, as they dance round, some such catch as our 'Here we go round the mulberry bush.' The 'king' is perhaps the one who remains standing in the middle.

Page 42

Line 1. **la pr. fois**. Railways were a comparatively recent institution when this book was written.

2. **saisissements**, 'thrills.'

4. **arriéré**, 'a still unexhausted stock.'

sensibles à, 'alive to,' 'quick to appreciate.' *Not* 'sensible.'

8. **ingénuité**, *not* 'ingenuity,' but 'ingenuousness,' 'simplicity. Always hesitate to translate a French word by an English word equivalent in form.

que. Notice the order of words in the relative clause.

9. **jeûne**, 'abstinence from,' lit. 'fasting.' Note the accent.

10. **triste**, 'sorry,' 'mean.' Notice how the position of the adjective modifies its meaning.

ench. le rid., 'to attach a stigma of ridicule.'

11. **vieille f.** See 41, 10.

12. **ennuis**, 'snubs.'

17. **fièvre du s.**, what the Germans call the *Zeitgeist*—'the feverish spirit of the age.'

gagnées, 'infected,' 'overtaken.'

18. **jeté**, 'threw *out*,' 'proposed.'

19. **eût-il.** Notice the mood and the order of the words.

23. **mousquetaire du m.**, 'the fire-eater of the family'—a playful exaggeration. The *mousquetaires* were household troops, and are familiar to us from Dumas' novel, *Les Trois Mousquetaires*.

25. **épicurienne.** The philosopher Epicurus (342-270 B.C.) held that happiness, the *summum bonum* of life, consisted in pleasure, *i.e.* pleasurable *feelings* and sensations, as opposed to the Stoics who taught that happiness and pleasure should be mainly intellectual or spiritual. The abuses resulting in practice from a mistaken notion of Epicurus' teaching have been identified by popular tradition with that teaching itself. Hence the words 'epicure,' 'epicurean,' are generally used in a bad sense.

27. **vînt**, 'should come.' Why subjunctive?

PAGE 43

Line 1. **en t. d'ac.**, 'would agree to it.' So *convenir* (='to agree') takes *de*.

4. **francs.** A franc is about 9½d.

promenade, 'excursion.'

5. **aussi.** Note the position of this word and the inversion which follows.

6. **enf. prod.**, 'the prodigal.'

7. **retourne**, transitive.

10. **pont**, 'viaduct.'

12. **déc. la brume**, 'stand out in the mist'; lit. 'cut out the mist.'

14. **château**, burnt down during the siege of Paris, 1871.

18. **réclusion**, 'imprisonment.' Used technically it='penal servitude.'

20. **descendons**, 'we land,' 'we get out.'

24. **station**, 'stopping-place.' Remember that 'station' is *gare*.

26. **réglée**, 'regular.'

employé. We should merely say 'the man.'

Page 44

Line 4. **fl. en espérance**, 'flowers *in posse*'—only existing in her hopes.

5. **Perrette**: Perrette is the milkmaid in La Fontaine's famous fable, *La Laitière et le Pot au Lait* (*Fables*, vii. 10). She is carrying a large jug upon her head and calculating what she will do with the profits to be derived from the sale of the milk which it contains, when it falls and is smashed to pieces. We speak of a person 'counting his chickens before they are hatched.'

6. **quinconce.** A favourite arrangement for trees in a plantation. They form a series of squares with one in the middle, *e.g.* :·: Cf. Pope's well-known lines referring to Lord Peterborough, the hero of Barcelona—

> 'And he whose lightning pierced the Iberian lines
> Now forms my quincunx and now ranks my vines.'

7. **perds de v.** Notice the difference between this and the English idiom.

10. **entrain**, 'go,' 'spirit.' Cf. *être en train*, 'to be in high spirits.'

13. **obl. de s.**, 'social duty.'

14. **des assistants**, 'a company'; lit. 'bystanders,' 'spectators.'

qu'attire, turn by an English passive so as to keep the order—'allured by the hope of pleasure.'

15. **conscription f.**, 'compulsory service.' The Conscription was introduced into France by Napoleon I.; but it was possible to buy a substitute until the obligatory service was made universal after 1871.

16. **fac. à**, 'readiness for.'

18. **de ne se pl.**; *de* only introduces the infinitive, as the English 'to.'

le supr. b. t., 'the height of fashion.' Of course Souvestre is speaking sarcastically. Cf. Horace, *Epistles*, I. vi. 1—

> 'Nil admirari prope res est una, Numici,
> Solaque, quæ possit facere et servare beatum.'

21. **à ces f.**, 'make these festivities keep'—a dative of interest or of possession.

24. **s. gr. caractère**, 'its stamp of greatness.'

28. **saisies**, 'impressed.' Cf. *saisissements*, 42, 2.

32. **la Fr. n'en a plus.** These pages were written during the second Republic which lasted from February 1848, when Louis Philippe was dethroned, till December 1852, when Napoleon Bonaparte was proclaimed Emperor of the French.

PAGE 45

Line 7. **accessoires** obl., 'indispensable adjuncts.'

12. **premiers**, 'primary,' 'original.' Notice how the adjective is emphasised by being put in an unusual position. Ordinals usually precede the noun.

14. **c'est là.** Do not translate *là*, it merely emphasises the demonstrative: '*That* is what . . .'

15. **à**, 'in.' A kind of possessive dative.

17. **pétris**, 'fashioned,' lit. 'kneaded.'

18. **l'Indien.** The principal Indian, *i.e.* American Indian, tribes who are supposed to have reached a high stage of civilisation are the Mexicans and Peruvians.

21. **grossièrement** tr., 'clumsily interpreted.' The Arabs settled in Spain in the eighth century. In 1236 the Moors were confined to Granada, which kingdom was broken up by Ferdinand and Isabella in 1492. Their descendants, the Moriscoes, were finally expelled from Spain in 1610-1613.

24. **peu préoccupées**, 'indifferent to.'

31. **soucoupe**, lit. 'under cup'—*sous coupe.*

à. o. c., 'with coloured designs.'

33. **d. s. ménage**, 'among her household gods.'

PAGE 46

Line 4. **b. à d. s.**, 'sixpenny shops'—small shops or bazaars where every article costs sixpence.

7. **le plus souvent**, 'more often than not.'

10. **le savant.** Distinguish between *le savant* and *le sage.*

17. **leur.** Why is this in the dative? See note on 18, 17.

18. **émaillée**, 'studded.'

20. **ne se p. p. de j.**, 'cannot contain herself for joy.'

21. **rêvé**, 'yearned for,' lit. 'dreamt of.'

22. **parties de c.**, 'picnics.'

25. **nourrice**, 'nurse,' *i.e.* 'wet nurse.' The ordinary word for 'nurse' is *bonne* or *bonne d'enfants.* A sick-nurse is *infirmière* or *garde-malade.*

28. **conduite.** To *take* a person anywhere is *conduire* or *mener*, never *prendre.*

29. **qu'en.** Join this *que* with *ne*='only.'

PAGE 47

Line 11. **enlèvent le c.**, 'clear away.' *Mettre le c.*, 'to lay the cloth' (46, 34). *Couvert* is, properly speaking, 'a place' at table, *i.e.* knife, fork, etc., e.g. *un dîner de vingt couverts.*

15. **à reg.**, 'busy watching.' Cf. *je suis à travailler*, 'I am at work.'

16. **convoi**, 'train,' no longer used in this sense.

19. **près de**, 'on the point of.' Do not confuse with *prêt à* = 'ready to.'

31. **floselle**, a variety of sewing silk, distinct from 'floss silk,' the usual translation.

33. **presse le p.**, 'I hurry on.'

PAGE 48

Line 1. **ne . . . plus.** Translate the negative carefully: 'that they no longer intend to take . . .,' 'that they are not taking the train *now*.'

5. **a sa cont.**, 'is infectious.'

19. **la fac. du b.** Cf. 44, 16 *quelle facilité à la joie*. What is meant is the faculty of being easily happy or amused.

23. **biens**, 'blessings.'

l'acceptation, 'resignation.' A rare use of the word, implying a readiness to accept whatever may happen. Cf. Browning: 'I will be patient and proud and soberly acquiesce.'

VI

PAGE 49

Line 4. **le d. étage**, 'the top floor.'

8. **les fleurs**, *i.e.* outside the garret window.

refrains, 'songs'; lit. the 'burden' or 'undersong.'

9. **le lever.** Notice the infinitive used as a noun. Cf. *le souper*, *le dîner*, etc. Some old infinitive forms are thus preserved, e.g. *le plaisir* (=*plaire*), *le loisir*.

11. **qu'**, 'when.'

13. **de la provision**, 'from a foraging expedition.'

17. **se reprend à . . .**, 'begins to feel and move once more.' The construction is unusual; we speak of 'taking to' a thing.

20. **dormant** goes with *la Belle*—the 'Sleeping Beauty' in the fairy tale.

26. **sourds**, originally='deaf,' is applied to sounds which are indistinctly heard—'dull,' 'hollow,' 'muffled.'

PAGE 50

Line 2. **la marche**, 'the course of progression.'

4. **ench. naïfs**, 'simple delights.' Many of these abstract nouns had better be rendered in English by the singular.

6. **primevères.** Cf. 'The *primrose* path of dalliance.'

10. **l'ignorance.** Cf. 'Where ignorance is bliss, 'tis folly to be wise.'

11. **enfin,** 'after all.'

14. **creuser,** 'to think out,' 'to pursue.' Lit. 'to dig,' 'to hollow out.'

15. **plus avant,** 'deeper.' *Avant* is here an adverb.

18. **préoccupations,** 'thoughts,' 'prejudices.'

23. **la vie int.,** 'home life.'

24. **n. devons,** idiomatic. Translate carefully.

25. **des liens . . .** A literal translation is difficult. 'A connection based upon our adaptation of them to our use and on their harmony with our needs.'

29. **d'après,** 'in conformity with.' Do not confuse with *après*.

30. **l'esprit . . .,** 'the mental and moral state.'

32. **les é. d'Augias.** Augias, king of Elis, kept an immense number of oxen and goats in his stables, which had never been cleaned. One of the twelve labours of Hercules was to clean these stables. He accomplished this by diverting the course of the river Alpheus (or Peneus) into them and so washing away the filth.

Page 51

Line 2. **ce,** not *ils*, as the predicate is a qualified noun. Cf. 5, 9.

4. **à ma ch.,** 'over my chimney-piece.'

6. **Fête-Dieu,** 'Corpus Christi Day,' also called *la fête du Saint Sacrement*. This day is usually celebrated abroad by religious processions.

Fête-Dieu = Fête de Dieu, a relic of the old French syntax in which prepositions had not entirely superseded the old case-system.

10. **Chateaubriand.** See 31, 14. He was, strictly speaking, a prose-poet, and the leader of the religious reaction in literature which followed the French Revolution. His greatest work is *Le Génie du Christianisme* (1802), from which this passage is taken. With it may be compared the magnificent prelude to Lucretius' great poem, *De Rerum Natura*.

16. **laisse là.** Cf. 1, 18.

26. **draps,** 'hangings.'

27. **à pers.,** 'with characters embroidered upon them.'

28. **sainteté,** *i.e.* from the lives of the saints.

29. **la renaissance,** the great movement in Art and Literature which began in the fifteenth century, when the treasures of ancient Greek and Latin culture had been opened up to Europe after the

conquest of Constantinople by the Turks in 1453. Such works as George Eliot's *Romola* and Browning's *The Bishop orders his Tomb in St. Praxed's*, or *Fra Lippo Lippi*, among others, give a good idea of the whole movement.

30. **à la**, i.e. *à la mode de*. He alludes to the fashion of representing ancient heroes and conquerors, *e.g.* Alexander the Great, dressed as French generals of the seventeenth century.

31. **Pompadour**, a lady of great influence at the court of King Louis XV. of France.

34. **alternatives**, 'with alternating feelings.'

Page 52

Line 1. **aux c.**, 'with.' *À* often expresses accompanying circumstances.

2. **chasseresses**, a poetic feminine of *chasseur*. The ordinary form is *chasseuse*. What other words have similar alternative forms?

8. **le cortège**, the 'procession' accompanying the 'host' or consecrated communion wafer, which is solemnly carried round the town and displayed to the people from a number of improvised altars or 'resting-places' (*reposoirs*), at each of which a short 'benediction' service is held.

11. **fleurs eff.**, 'scattered petals of flowers.'

12. **appels**, *i.e.* voices of young girls calling one another.

16. **dévoué**, 'unselfish,' *not* 'devout.'

18. **berceaux**, 'bowers,' lit. 'cradles.'

20. **reposoirs**. See note on line 8.

21. **c'ét. à qui**, 'they vied as to who should . . .' Cf. 10, 22.

ce qu'il a. de; *de* really comes after *ce*, as it follows *rien*, *quelque chose*, and other neuter pronouns—the logical order would be *ce de plus rare qu'il avait*.

25. **tabernacle**, the 'pyx,' *i.e.* the receptacle in the middle of the altar in which the 'host' or consecrated wafer is kept.

26. **pût**, subjunctive because of the underlying idea of purpose; the relative clause is really final or consecutive.

33. **j'hésitai**. Notice the tense. The writer states simply what *happened*. The action or state lasted some time, it is true, but the mere *occurrence* of it is the point on which stress is laid. **Je pouvais** in the next line is in the imperfect because it denotes a state which *was existing* when something else happened.

Page 53

Line 1. **devait**, 'was likely'; **devais-je** (line 3), 'was I to?'

4. **tenais**. *Tenir quelque chose de qqn.* is 'to be indebted to some

one for something.' Cf. to 'hold' lands of the king, in feudal phraseology.

11. **soit.** Such expressions as *il est sûr* are treated as equivalent to verbs of knowing, saying, perceiving (*verba sentiendi et declarandi*), which are followed by a subjunctive only when used negatively or interrogatively: e.g. *il est sûr qu'il est malade*, but *est-il sûr qu'il soit malade?* Cf. 24, 11.

attention, 'kindness.'

12. **le verre d'eau . . .** The reference is to St. Matt. x. 42.

13. **comptée**; *compter*, in this sense, is to put something to a person's credit.

32. **l'ordinaire,** adjective used as noun—'the usual course,' 'the routine' of life.

PAGE 54

Line 4. **ne sentirais-je,** 'Can it be that I no longer feel . . .?' Note the tense which is frequently used in indignant exclamations or questions.

6. **enchaînement,** 'association.'

9. **à bien r.,** 'on close consideration,' *i.e.* when (if) I consider carefully. Note this use of *à*. Cf. *à tout prendre*, 'all things considered.'

18. **emporter.** Remember that the French use the active here where we use the passive.

19. **depuis,** adverbial—'since then.'

20. **me.** What case is this?

21. **lointaine,** 'far-reaching.'

26. **si,** 'whether,' introducing an indirect question. The sentence is a veiled hypothesis; hence the subjunctive *eût épargné*, for which he might have said *aurait ép.*

27. **abandon envers,** 'trust in,' 'self-surrender to'—of one who 'abandons' himself to the will and guidance of God.

32. **l'oncle M.** Notice the use of the definite article here where it is not used in English. The possessive adj. is more common. Cf. 55, 8: e.g. *mon père*, 'father'; *mon cousin Jean*, 'cousin John.'

33. **raffermir . . .,** 'to be strengthened in well-doing.'

PAGE 55

Line 3. **lui,** used as an emphatic form for *il*, and consequently in the nominative case.

4. **d'autres . . .** The antithesis is not very clearly brought out. *Chemins du ciel* properly means 'the ways *to* heaven'; the phrase

les sentiers de la terre can only mean 'the pathways *of* earth.' *Sentiers* is a more modest expression than *chemins.*

10. **je veux**, 'I mean.' Remember that *vouloir* should very seldom be translated 'to wish.'

11. **l'Apollon**, probably the Apollo Belvedere.

18. **à sa place**, 'in its *right* place.'

20. **il en est . . .** Cf. 41, 34.

22. **celle**, i.e. *destinée.*

23. **de**, partitive, 'one of.' Cf. *Êtes-vous des nôtres?* 'Are you one of our party?'

chétif, 'puny': derived from the Latin *captivus*, 'a prisoner.' Hence it conveys an idea of physical inferiority in the French word, and of moral inferiority in the Italian *cattivo* (=bad), and in the English 'caitiff' which comes from the French.

27. **le**, the neuter pronoun used to avoid repeating *dépourvu.*

30. **montrant au d.**, 'pointing at him the finger of scorn.' Among the Romans this was the middle finger—*digitus infamis.*

32. **reporta les é.**, 'transferred all the yearning.'

34. **dut**, 'had to.' Idiomatic use. Contrast *devait*, 'was to'; *devrait*, 'ought to'; *a dû*, 'has had to'; *aurait dû*, 'ought to have.'

Page 56

Line 1. **eût pu.** This use of the pluperfect subjunctive in conditional sentences is by no means exceptional, but is practically confined to *written* French.

2. **m. d'octroi**, 'toll-house.' *Octroi* is the name given to the local tax or dues levied upon certain goods at their entry into a town; the custom-house duties levied upon goods at their entry into a country are called *douane.*

5. **distraction, lecture**; translate these words carefully.

8. **alors . . . que**=*lorsque.*

15. **devait**, 'was doomed to be . . .'

17. **renoncer à.** Name some other verbs which take a preposition in French and an accusative in English.

29. **seule.** Note the gender.

31. **une v. ét.**, 'a whispering voice'—lit. 'stifled.'

Page 57

Line 4. **se prêtait à**, 'entered into.'

11. **le Christ.** The article is always used in French with the word Christ, which is originally a participial adjective (except *Jésus-Christ*). Greek ὁ Χριστός, 'the Anointed,' from χρίω, 'to anoint.'

14. **faire valoir**, 'made the most,' 'set off to advantage,' *i.e.* made favourable reports with a view to his promotion.

16. **méconnu**, 'unacknowledged'; in line 20 translate 'unappreciated,' 'misjudged.'

17. **avaient su**, 'had succeeded in,' 'had managed to.' Idiomatic use of *savoir*.

18. **faire grâce**, 'to be generous,' *not* 'to forgive'—its usual meaning. Perhaps it=*faire une grâce*, 'to do him a favour.'

25. **sans famille**, 'without relations.'

32. **langueur**, 'weakness,' *i.e.* feeble state of health.

PAGE 58

Line 2. **il se le t. p. d.**, 'he took the hint'; lit. 'he considered it as said to himself.'

3. **à grand'peine**, 'with great difficulty.' For *grand'* see on 6, 23.

10. **chômage**, 'want of work.' 'Unemployment' would be the best word, were it English.

12. **s'en expl.**, 'to have an explanation on the subject.'

13. **t. se déc.**, 'all was revealed.' *Découvrir*='to *un*cover,' as well as 'to *dis*cover.'

16. **il s. que**, 'it seemed as if . . .' Notice the mood. *Il me semble que . . .* is usually followed by the indicative, *il semble que . . .* by the subjunctive.

17. **toutes les gl.** Use the singular in English.

19. **secret**, 'secrecy,' *not* 'secret.'

20. **d. plus d'ef.**, 'to make his kindness more effective.'

25. **son fond de tr.**, 'the sadness which formed the essence (lit. background) of her life'; 'her rooted melancholy.'

27. **confidences**, 'intimacy.'

29. **t. entier au . . .**, 'wholly wrapt up,' 'entirely given up to.'

PAGE 59

Line 4. **compagne**, 'mate.'

9. **il lui s.**, 'he fancied he heard'; *il sembla* is impersonal, the real subject being *entendre*.

28. **ab. des h.** Notice that 'by' after a passive participle is often expressed by *de*, chiefly after verbs expressing a mental action, *e.g.* hate, love, etc.

30. **tenir l. de**, 'to stand in stead of,' 'take the place of.'

34. **avait su.** Cf. 57, 17.

bienfait, 'boon.'

PAGE 60

Line 3. **serait-il vrai.** See note on 54, 4 for the tense, and for the mood of *pussent* see note on 53, 11. Translate the imperfect subj. in the dependent clauses by an English present.

4. **qu'**, i.e. *serait-il donc vrai que . . .*

6. **pût.** For the mood of this verb see note on 52, 26.

8. **il a besoin.** We should expect, in strict grammar, *il eût b.* by the rule of sequence of tenses, as this clause is co-ordinate with *il y eût . . .* above.

10. **le vin . . .** The reference is vague.

12. **Ajax,** the son of Telamon and rival of Ulysses; the bravest Greek, after Achilles, at the siege of Troy. (See *Odyssey*, iv. 499 etc.)

14. **s'effeuille,** 'fades and falls, petal by petal, like a flower.'

20. **bornes,** 'mile-stones.' He is probably alluding to scientific discoveries.

27. **eux.** Parse this word.

28. **cours d. l. r.,** 'price of stocks.' *Rente* is literally the 'income' derived from investments in public funds or other stocks.

29. **les sages,** 'the wise'—according to the wisdom of this world.

30. **sauvage,** 'poor savage in the midst of civilisation.' Cf. *Oui, je suis un pauvre sauvage Errant dans la société.*—BÉRANGER.

31. **à l'idéal,** *i.e.* 'who have found in my higher aspirations a shelter for my life.' *À l'idéal* is an unusual phrase formed on the model of *à l'ombre, au soleil. S'abriter sous qq. ch.* is the usual construction.

33. **n'a plus . . .** Under the Second Republic, and even under the Orleanist Monarchy (1830-1848), public religious ceremonies were practically discontinued.

VII

PAGE 61

Line 2. **juin.** Ovid in his *Fasti*, bk. vi., gives three derivations of *Junius*—(1) *Juno*, (2) *Juvenis*, (3) *Jungo*. *Juno* is the most probable.

5. **dix p.** See note on 2, 10.

9. **correspondissent.** Why subjunctive?

11. **où**=*auquel, dans lequel.*

12. **juillet.** This derivation is not generally accepted. Diez derives the word from *juinet* or *juignet*, a diminutive of *juin* meaning 'little (or second) June.'

14. **c'est comme . . .** Notice the confusion of metaphors in this passage.

16. **mers . . .** The article is often omitted in rapid enumerations.

19. **ce l. d'or de V.** A kind of register of noble names, the bearers of which eventually monopolised the Government.

21. **sente.** See note on 58, 17.

23. **mortelle,** 'human.'

24. **parvenus d. l. g.,** 'men who have achieved greatness.' *Parvenu* is generally employed in a bad sense = 'upstart.'

26. **c'est qu'en ef.** 'For indeed,' 'For the fact is that . . .'

29. **phare.** The island of Pharos, near Alexandria, gave its name to the famous lighthouse built upon it, in the third century B.C.

PAGE 62

Line 1. **porte,** in italics, as the expression is a strange one; we should put such a word between inverted commas.

3. **m'arrêter,** 'to linger over.'

8. **en acceptant,** 'when we receive favours from . . .'

9. **à part,** i.e. *mettant à part* = 'setting aside,' 'in addition to,' used as a preposition.

15. **se faire h.,** 'to glory in,' 'take credit for.'

18. **la fable: *Le Loup et le Chien*,** La Fontaine, bk. i. 5, in which the wolf rejects the comforts offered him by the dog, because they involve servitude.

23. **on a vu.** Avoid 'one' in English. Turn by a passive: 'serfs have been known to . . .'

24. **simple,** 'mere.'

25. **Saint-Simon:** Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, born 1675, died 1755. His memoirs give a wonderfully vivid picture of court life in the days of Louis XIV. His style, crisp and vigorous, is his chief charm.

PAGE 63

Line 2. **m. la corde,** 'was threadbare.' *Corde,* in this sense, = 'thread.'

6. **les voilà.** Why is *les* in the accusative? Because *voi* is really the imperative of *voir,* and *les voilà* = *vois les là.*

à eux, possessive—'theirs are . . .'

9. **esprit,** 'intellect.'

11. **planent,** 'soar.' Lit. = 'to hover,' of birds of prey.

13. **ait.** Why subjunctive? See note on 53, 11.

20. **il s'agit de,** 'the matter at issue is to . . .'

23. **compatriote,** *i.e.* of the same province. Souvestre himself was a Breton.

huissier, 'usher.' An official whose duty it is to introduce visitors to ministers and other officers of state. Cf. 'Usher of the Black Rod.' 'Usher' is derived from *huissier* (Latin *ostiarius* = 'doorkeeper').

26. **n'a p. d'aud.**, 'is not receiving to-day.' The English 'audience' is usually translated *auditoire*.

30. **congédié**, 'off duty.' *Congédier* usually means 'to dismiss.'

Page 64

Line 7. **injures**, 'insults,' *not* 'injuries.'

9. **l'insulteur.** Souvestre is probably referring to the fact that, at a Roman triumph, the infantry of the army followed the triumphing general's chariot singing ribald songs, reflecting upon his character and appearance. Suetonius (*Caesar*, 51) quotes some such verses.

17. **morsures**, 'stings,' lit. 'bites.'

21. **de**, not *des*. Why?

22. **conseil**, 'cabinet council.'

Page 65

Line 3. **anciens**, 'former.'

4. **idées**, 'theories,' 'policy.'

sentiments, the 'feelings'—which prompt their policy.

5. **drapeaux**, *i.e.* 'political differences'—the parties being compared to armies each ranged under its colours.

8. **transaction**, 'compromise,' 'bargain,' *not* 'transaction.'

9. **seraient**, *i.e.* in the judgment of the people.

11. **habitudes d. c.**, 'habits of affectionate intimacy.'

18. **la politique**, 'politics' here, *not* 'policy.'

tôt ou tard, 'soon*er* or later.'

19. **défiance.** Always beware of translating a French word by an English word spelt in the same way.

20. **qu'** = *soit que*, 'whether.' This clause belongs to *accusation*. 'Hatred shrinks from no accusation, sincere or insincere.' An accusation is *déloyale* when the accuser knows that the accused has not committed the crime.

22. **accepte**, 'consents to.'

26. **confidence**, 'disclosure.'

j'ai su, 'I learnt.' Perfect = Preterite. Cf. *il aima*, 'he fell in love'; *il aimait*, 'he loved.'

28. **il devait**, 'he was bound to . . .'

30. **le crédit**, 'interest,' 'political influence.'

32. **les misères d. p.**, 'the worries of office.'

PAGE 66

Line 2. **des p.**, 'with some p. in his hand.' Notice (1) how the accompanying circumstance is expressed without a preposition ; (2) the definite article used where we use a possessive.

4. **on app.**, turn by a passive.

5. **avert.**, 'notices.'

8. **insulter**, 'an affront to . . .'

10. **congé.** Give some meanings of this word.

16. **Charles-Quint.** Charles V., Emperor and King of Spain, born in 1500, elected Emperor in opposition to his rival Francis I. of France, with whom he was continually at war. He took an important share, on the Catholic side, in the religious troubles of the Reformation. He abdicated in 1556 and withdrew to the monastery of St. Just, in Estremadura, where he died two years later. He left Spain and Flanders to his son Philip, who married Mary of England. The archaic ordinal *Quint* (Latin *quintus*) is only found with one other name—*Sixte-Quint*, Pope Sixtus V.

18. **entrevu**, 'had a glimpse of.' *Entrevoir* is to see as it were with half-opened eyes (cf. *entr'ouvert*).

19. **que dire ?** 'What am I to say ?' Infinitive of the deliberative question. Cf. *où aller ?* 'where am I to go ?'

20. **disgrâces**, 'political reverses.' *Disgrâce* means 'loss of favour.'

du plus h., 'from the topmost height . . . to the innermost depths.'

23. **convenances et d'e.**, 'social duties and worries.'

26. **ont défendu**, 'have upheld.'

28. **semblable**, 'fellow-man.' *Semblable* often = 'neighbour' in the Biblical sense of the word.

30. **lui**, 'for him,' dative of interest or possession. Cf. *à leur s.*, l. 27.

PAGE 67

Line 2. **leur fait**, 'which one makes them live.' For the dative cf. 66, 30.

6. **Voltaire**, see note on 11, 16.

7. **Philippe II.**, the son of the Emperor Charles V. and husband of Queen Mary. His reign lasted from 1556 to 1598, and the two most striking events of it are the Spanish Armada and the Revolt of the Netherlands.

8. **elle**, i.e. *la loi de la cour.*

9. **Philippe III.** (1598-1621). Under his reign the *Moriscoes*, descendants of the Moors, the most industrious section of the population, were expelled from Spain (1609).

12. **Charles II.**, the last of the Austrian dynasty. 'He possessed nearly every defect which can make a man ridiculous and contemptible. . . . At the age of 35 he was completely bald; he had lost his eyebrows; he was paralysed; he was epileptic. His general appearance was absolutely revolting, and was that of a drivelling idiot.'—BUCKLE. His death in 1700 occasioned the War of the Spanish Succession.

14. **cavaliers**, 'gentlemen' (Spanish *caballeros*). The usual meaning of *cavalier* is 'horseman.'

18. **madame Campan** (1752-1822), lady-in-waiting and friend of Marie-Antoinette, whose memoirs she wrote. Napoleon made her superintendent of the school which he founded at Écouen in 1805 for the orphan daughters of officers of the Legion of Honour.

Marie-Antoinette, guillotined during the French Revolution, October 1793. She was the daughter of the Empress Maria Theresa and wife of the unfortunate Louis XVI.

20. **assistantes**, 'ladies present.'

28. **force**, 'plenty of.' Notice the absence of a preposition.

30. **la plus gr. gl.**, 'for the greater glory . . .' The motto of the Jesuit order is '*Ad majorem Dei gloriam.*'

PAGE 68

Line 1. **finesse de s.**, 'the same subtle smile.'

2. **laisser-aller**, 'ease,' 'absence of constraint.' A policy of *laisser-aller* is a policy of 'go-as-you-please.'

9. **mettre en r.**, 'to bring into touch.'

11. **cherchât.** 'Not that he tried . . .' Notice that, whereas the ordinary mood in causal clauses is the indicative, the *rejected reason* takes the subjunctive.

me. What case is this?

15. **le bien**, 'virtue,' 'doing what is right.'

17. **f. éclore** is 'to ripen,' 'to bring to maturity.' *Éclore* is used both of a chicken being 'hatched' and of a flower 'blowing.'

24. **se représ.**, 'recurs.'

27. **placé . . . chez**, 'put to service with.'

dès, 'as early as.' Cf. 18, 18.

coll. comm., 'collector-dealers,' *i.e.* half collector, half dealer.

30. **en détail.** This is unnecessary, as *débiter* alone means to 'sell by retail.'

32. **suffire à**, 'cope with,' 'to show himself equal to.'

PAGE 69

Line 1. **faire valoir**, 'to utilise,' 'to turn to the best account.' Used in a somewhat different sense, 57, 4.

6. **exploiter**, 'to make capital out of.' *Exploiter* a mine or a quarry is to 'work' it; *exploiter* an individual is to make an undue profit out of his work—to 'sweat' him. This passage is a good description of the 'middleman' from a hostile point of view.

9. **le maître nat.**, 'the master,' *i.e.* 'the head of the business.' We say 'master-mason,' 'master-gunner,' etc.

14. **dès le p. du j.**, 'at earliest dawn.' See note on 68, 27.

16. **coulées**, 'hollow windings.'

18. **chèvre-feuilles**, 'honeysuckle,' from the Latin *caprifolium*, lit. 'goat-leaf,' so called, according to Littré, 'perhaps because the plant climbs like a goat.'

19. **fissent.** What other conjunction of time takes the subjunctive in French?

21. **mûres d. h.** (or *mûres sauvages*), 'blackberries.' *Mûres* alone = mulberries.

23. **Florian.** Jean Pierre Claris de Florian, born 1755, imprisoned in 1793, liberated and died in 1794. He wrote a few tales, comedies, and poems, in a light and graceful style. He is best known for his *Fables*, published in 1792. He belongs to the sentimental school of the eighteenth century.

Gessner. Salomon Gessner, a Swiss (1730-1787), enjoyed a passing popularity for his pastoral poems or 'Idylls.'

24. **Jean-Jacques.** J.-J. Rousseau was born at Geneva 28th June 1712. After many varied experiences he won, at the age of thirty-eight, an essay prize offered by the University of Dijon, and thence-forward devoted himself to literature. His principal works are: *Le Contrat Social*, *La Nouvelle Héloïse*, *L'Émile*, *La Profession de Foi du Vicaire Savoyard*, and his *Confessions*. He died 3rd July 1778. His character was as strange as his life. His temperament was dreamy, suspicious, morbidly sensitive, conceited, and quarrelsome, but he was capable of high aims and enthusiastic ideals. According to him society was based upon an original contract, which had been violated, which violation had caused existing social inequalities and injustices. This original contract was a mere hypothesis. His theories, however, had a great influence in preparing the French Revolution, of which he represents the sentimental side, so prominent in Robespierre. He was always a lover of nature and an ardent musician. Rousseau lived for some time at Montmorency.

28. **les p. meurtris**, 'footsore,' lit. 'with bruised feet.'

33. **herboriser**, 'to gather plants,' of a botanist. A favourite occupation of Rousseau's.

Page 70

Line 8. **veste**, 'waistcoat.' The modern word is *gilet; veste* now means a jacket or coat without tails.

culotte, 'kneebreeches.' The patriots of the French Revolution were called *sans-culottes* because they rejected the kneebreeches as a symbol of the old order and wore the *pantalon* or trousers.

bas drapés = *bas dont le tissu imite le drap* (Littré).

5. **p. bourgeois**, 'small tradesman.' See note on 39, 4.

revenu = *rentes, i.e.* income derived from investments; see note on 39, 29.

6. **méd. dorée**, 'the golden mean,' the *aurea mediocritas* of Horace (*Odes*, II. x. 5).

9. **lui échappa**, turn by an active construction: 'he dropped a plant . . .'

12. **ici près**, 'hard by'; a somewhat archaic expression.

18. **la Robaila.** An estate of one of Rousseau's friends in Switzerland.

23. **il fit obs.**, 'he pointed out.'

24. **à mi-côte**, 'half-way up the hill.' The prefix *mi* = 'mid' is invariable though originally an adjective (Latin *medius*). It is usually joined to the noun by a hyphen, but not always, e.g. *milieu, midi, minuit.*

25. **Dames roy.**, 'the Royal Princesses,' *i.e.* the king's daughters.

27. **prît**, 'that he should take.' Bring out the mood in translation.

30. **plus . . . plus**, 'the more . . . the more.' Notice the order of the words.

32. **bonne v.**, 'readiness,' 'willingness,' *not* 'good-will.'

33. **défiance.** This incident is intended to bring out Rousseau's suspicious nature.

Page 71

Line 1. **ne t. p. à . . .**, 'soon lost sight of,' 'was not long in . . .' Notice the idioms.

6. **l'Émile** (*ou De l'Éducation*). Starting from the principle that man is naturally good, but becomes spoilt by ordinary systems of education, Rousseau concludes that education must be negative. The young Émile is isolated, his instincts and impulses are allowed to develop themselves freely; he invents arts, sciences, and even religion, by the natural expansion of his own mind. Goethe called this book 'the natural gospel of education.'

8. **les j. animées**, 'with glowing cheeks.'

11. **le bourgeois**, we can almost translate 'the gentleman,' using the word in a general sense.

16. **annoncé**, 'promised.'

20. **ne comptait p.**, 'did not intend.'

28. **côte à côte**, 'side by side,' lit. 'rib to rib.'

33. **s'exaltait**, 'he waxed enthusiastic.'

PAGE 72

Line 5. **contre**, 'for.' *Pour* is also used.

7. **persécutions.** In this passage Souvestre brings out Rousseau's morbid sensitiveness and dread of imaginary insults, as he notes the great writer's suspicious mistrust (70, 30), his love of botanising (70, 17), and the remarkable frankness of his autobiography (73, 20).

12. **de fois** ; take with *combien.*

bien emphasises—'be quite sure of it.'

13. **Sybarite.** The inhabitants of Sybaris, a Greek colony in the gulf of Tarentum, were noted for their wealth and effeminacy.

16. **en**, lit. 'for it.' Translate 'all the more . . .' Cf. Latin *eò plus.*

18. **serait . . . apercevrait.** If *dont* and *qui* here introduced ordinary relative clauses, they would be followed by the presents *est*, *aperçoit*, and the comparison would then be with some actually existing person. But *qui* here implies a hypothesis (*e.g.* should such a man exist). Latin would use the subjunctive in both cases and the 'conditionnel' partakes of the nature of a subjunctive. Cf. 'He is like a three-legged man,' *Il ressemble à un homme qui aurait trois jambes ;* not *qui a tr. j.*

20. **taches . . .**, 'rough blemishes.' What does *tâche* mean?

22. **avez-vous dit** ; we do not invert here in English, but in French the rule is to invert verb and subject always in parentheses.

23. **n'a peur.** In the same way *pas* or *point* may be omitted in interrogative sentences introduced by *qui? que?*

24. **emportements**, 'hasty impulses.'

25. **b. faillir**, 'to make many mistakes.'

27. **sensible**, 'feeling,' *not* 'sensible.'

29. **que rép.**, 'what to answer.' Dependent deliberative question.

32. **les Dames de Fr.**, another and more usual expression for *les Dames Royales* (70, 25). A French princess was called *Madame Marie (Élisabeth*, etc.) *de France.*

PAGE 73

Line 7. **prononcer**, turn by English passive participle.

8. **de son côté**, 'in his direction,' 'towards him.'

13. **encore**, 'even then.' *Encore* has this meaning when it begins

a clause, and it is usually followed by the inverted order. Cf. *aussi, toujours, peut-être*, etc.

19. **injurieuse**, 'insulting,' *not* 'injurious.'

21. **y**, 'to do so.'

on r. **chez moi**, 'my life was being pried into.' What does *chez moi* mean literally?

28. **je m'adresse**, translate in English by a continuous perfect.

31. **m. de Staël.** Louise Germaine Necker, daughter of Necker the celebrated finance minister of Louis XVI., was born at Paris in 1766, and died in 1817. She was a high-minded and cultured woman, devoted to the cause of liberty—intellectual and political. The friend of Chateaubriand, she was, like him, a leader in the work of regenerating French literature after the chaos of the Revolution, and of delivering it from the blighting despotism of Napoleon. She incurred the tyrant's enmity, and was exiled from France. After travelling in Germany and Italy she settled on the shores of Lake Leman. Her chief works are a philosophical novel entitled *Delphine*, her masterpiece *Corinne ou l'Italie*, and *l'Allemagne*, a work of much value and influence in spite of several shortcomings. Her marriage (1785) was not a very suitable one, and in the spirit of the quotation in the text, she writes elsewhere: 'Puisqu'on réduit à chercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affections, eh, bien! il faut l'atteindre.'

un d. écl. d. b., 'in both cases . . . we are but wearing magnificent mourning for our lost happiness.'

VIII

Page 74

Line 11. **égaré**, 'having lost my **way**'; past participle of the reflexive *s'égarer*.

14. **lézardés**, 'cracked.' The shape of the cracks recalls that of a 'lizard'; hence the words *lézarde* and *lézarder*.

15. **lèpre.** The crumbling decay on the walls is compared to the action of leprosy on the human skin.

18. **s'est serré**, 'my heart was wrung.'

20. **sapin**, 'deal.'

22. **suite**, 'following,' 'mourners.'

23. **artiste.** The picture referred to is probably Landseer's 'Highland Shepherd's Chief Mourner.'

24. **convoi**, 'funeral procession.' The use of the word for a railway train is obsolete.

Page 75

Line 4. **se d.** *Se* is dative—'were struggling (with one another) for.'

7. **que**, 'until'=*jusqu'à ce que*. *Donne* is present subjunctive.

11. **républiques**, 'commonwealths'; used in a general sense.

19. **Foyer breton.** *L'Heureux Mao* is one of a collection of Breton tales, published by Souvestre in 1844 under the title of *Le Foyer Breton*.

20. **butiner**, 'in quest of food'; lit. plundering (*butin*).

24. **fourniers**, lit. oven-man, keeper of an oven (*four*). May be translated 'bakers' here.

27. **h. en graines**, 'seeding grasses.'

30. **aussi.** Notice the position of this word.

tant que, 'so long as.'

Page 76

Line 1. **à**, 'by.'

6. **alcôve**, the recess in which the bed stands in most French bedrooms. It is generally curtained off in the daytime.

10. **se promène**, 'wanders.'

13. **mur en a.-b.**, 'buttress.'

18. **le chalumeau . . .**, 'the reedlike stem of a wheatstalk.' *Chalumeau* from Latin *calamus* (dim. *calamellus*); the English etymological equivalent 'haulm' is often used for a shepherd's pipe.

25. **les campagnes**, 'the country districts,' 'the rural parts.'

26. **métairie**, a 'farm' which is let at a rent originally consisting of half the produce. From Latin *medietas*=*moitié*.

27. **que**, 'when'—a substitute for *quand*, and to avoid repeating it.

30. **expansion**, 'merriment.'

laboureurs, 'husbandmen,' *not* 'labourers.' *Labourer* is to plough.

31. **qq. ch. d. f. et d'a.** Turn by abstract nouns: 'a certain pride and emotion.'

33. **la fierté**, supply *venait*.

Page 77

Line 4. **entente**, 'harmony,' 'co-operation.' 'How wonderfully . . . work together!'

9. **veille.** Other verbs followed by *à ce que*=*que* with the subjunctive are: *tenir*, 'to be anxious'; *s'attendre*, 'to expect,' etc.

14. **coursiers**, 'steeds'—a poetic word.

16. **convois.** See note on 74, 24. **routes ferrées**=*chemins de fer*.

17. **s'entr'aide.** With many reflexive verbs *entre* expresses

reciprocal action, and so avoids possibility of confusion; e.g. *se tuer* and *s'entretuer*. Souvestre is describing what is called in Political Economy the Division of Labour.

24. **raison d'être**, 'the justification of his existence.' It is so hard to find a good English equivalent that the French phrase itself is very commonly used by Englishmen.

26. **rien de s.**, i.e. *il n'y a r. de s.* Ellipse. Very common with negatives, e.g. *pas de chance*, 'no luck'; *plus d'espoir*, 'no more hope.' Notice that in such expressions the real negative *ne* is omitted, and only the completing particle left.

27. **de lui-même**, *i.e.* with the duty of looking after himself.

29. **qu'une r.** Take *que* immediately after *aussi souvent.*

31. **d'autre**; *de* after a negative.

la rencontre, 'coincidence.'

33. **à son int.**, 'for his sake,' 'on his account.'

34. **chiffre**, 'the sum.'

ses seules f. = *ses forces seules*, 'his own powers alone.' The order in the text is old-fashioned. In modern French *mon seul ami* = 'my only friend,' and *mon ami seul* = 'my friend alone.'

Page 78

Line 2. **tout entière.** Why is not *tout* in the feminine?

3. **v. de d.**, 'minor blemishes.'

7. **la sensation**, 'our impressions.' *Sur* = 'by.'

10. **bien réellement**, 'in very truth.'

11. **fallait-il**, 'was it right.'

13. **le pain noir . . .** See 75, 4.

17. **eût f.** Mind the mood.

18. **la b. fauve**, 'the wild beast.' *Fauve* is really an adjective of colour = 'tawny.'

19. **de**, 'as.'

association, 'co-operation.'

21. **l'obligé**, 'under an obligation to . . .'

24. **ses seules f.** Cf. 77, 34.

ne is not translated. It is so used in comparative clauses which follow an affirmative comparative, and calls to mind the English vulgarism 'he is bigger *nor* me.'

28. **les lumières**, 'enlightenment,' 'the growth (or 'spread') of knowledge.'

30. **le difficile**, 'the difficulty.' Adjective used as a kind of neuter noun.

se mettre au p., 'to keep time with.'

31. **forcer**, 'to hurry on.' *Marche*, 'pace,' 'rate of progress.'

34. **arêtes**, *i.e.* the sides forming the angle above the window.' The window was evidently a dormer-window, *i.e.* one pierced through the sloping roof and placed in a small gable, which rises on the side of the roof (*se dresse sur le toit*). *Arêtes* = lit. 'fishbones.'

PAGE 79

Line 10. **perdait**, 'used to waste.' **à v.**, 'in flitting about.'

13. **convînt**. Subjunctive because the antecedent of *qui*, i.e. *métier*, is qualified by *le seul*, which is equivalent to a superlative.

17. **ce que p. la n.** The natural order would be *de ce que la néc. peut.* This inversion, which is very common, is generally found after *que* (accusative) when the subject is longer than the verb (or predicate).

18. **n. lui devons.** Cf. the proverb 'Necessity is the mother of invention.'

24. **esprit**, 'wits.' *Esprit* very seldom = 'spirit.'

26. **comblé d. l.**, 'loaded with the bounty . . .'

27. **lui**, 'he,' *i.e.* the man living in a less favoured climate.

28. **arrachait**, 'wrested.'

31. **lui**, 'it,' i.e. *le travail.*

34. **degré**, 'stage.'

PAGE 80

Line 4. **ménage**, 'pair,' *i.e.* married couple.

6. **les œufs c.**, when the eggs had been hatched. Absolute construction.

sont éclos, 'appeared,' lit. 'were hatched.' *Couver* and *éclore* are both translated 'to hatch'; *couver* is used of the hen bird 'sitting' or 'incubating,' *éclore* of the young ones leaving the shell. *Sont éclos* is not passive (*éclore* being neuter), but the active perfect formed with *être.*

8. **un th. de m. e. a.**, 'a stage for the display of practical ethics.' *Morale* = moral philosophy, ethics.

12. **franchir**, 'to clear.'

13. **rattrapé**, 'rescued.' **à grand'peine**, see note on 6, 23.

15. **n'y a p. p. g.** *Prendre garde à* is 'to pay heed to.' *y* = *à lui*, and is used for it when referring to animals or inanimate objects.

21. **coquetteries**, 'coquettish tricks.'

25. **j'ai voulu**, 'I tried,' *not* 'I wished.'

32. **agité**, 'quivering.'

Page 81

Line 3. **heureusement que.** Do not translate *que*. Its use here is a mere colloquialism. *Que* is often inserted in popular French and is supposed to add some emphasis, e.g. *Oh ! que non !* 'Oh, no indeed !'

venir, *i.e.* 'some one coming.'

6. **me.** What case is this ?

9. **journal**, 'diary' here.

12. **la présente**, i.e. *lettre*.

14. **j'ai manqué de . . .**, 'I was very nearly drowned.' Cf. *j'ai failli me noyer*, i.e. 'I just missed being drowned.'

canot, here 'the cutter' of a man-of-war. The word is used generally of any small pleasure boat. *Canoter* = 'to go boating.'

17. **capoté**, 'capsized'—a naval term ; the usual word is *chavirer*.

par un c. de v., 'in a squall.' For *par* = 'in,' of weather, cf. *par un temps superbe*, 'in splendid weather.'

20. **à flot**, lit. 'afloat.' *Flot* is here not the same as the noun *flot*, 'a wave' (Latin *fluctus*), but is the verbal noun of the verb *flotter*.

21. **a eu h.** Notice the *supercompound* tense. The addition of another auxiliary adds an idea of completeness, but such tenses are not very necessary and are but seldom used.

22. **rep. son esprit** = *repris connaissance*, 'when he had recovered his senses.' In this sense the word *esprit* should be in the plural.

25. **c'est pas.** Notice the omission of *ne*. This is only one of several examples of the colloquial and popular style in which this letter is written. Another instance is the repeated use of *ça* for *cela*.

27. **m. à trente**, i.e. *à trente sous par jour*, or *à trente francs par mois*—probably the former.

30. **fait.** Sound the final 't.'

31. **je vas.** See note on 13, 27.

32. **délégation**, 'allowance out of my pay.' *Délégation* is a sum of money deducted from a sailor's pay for the keep of his family during his absence.

Page 82

Line 2. **me fait me.** The second *me* is unnecessary, as, when a reflexive infinitive follows *faire*, the reflexive pronoun is usually dropped.

6. **Jacquot**, 'Jacky.' Cf. Jeannot, Pierrot, etc.

8. **brave c.**, 'a good honest heart.' *Brave* preceding the noun is not exactly the same as *bon ;* only when following the noun does it = 'brave,' 'courageous.'

t. affront à, 'bring shame upon.'

10. **ménager**, 'to be careful of,' 'to husband.'

11. **avec**, adverbial—'bound up with it.'

17. **propriétaire**, 'like a lady,' lit. like a lady who owns property.

19. **c. d'ép.**, 'savings bank.'

livret, 'a depositor's book.'

20. **reviendras**. Notice the tense.

21. **rentiers**. Cf. 39, 29.

22. **p. le bord**, 'to wear on board.'

24. **dans la peine**, 'in needy circumstances.' *Gêne* is more common in this sense.

26. **touchés**, the technical term for 'drawing' money.

Page 83

Line 4. **pareils**, 'fellow creatures.' Cf. *semblable.*

5. **fait justice de**, 'refutes.'

à l'ex., 'upon consideration.'

8. **y pr. garde**. Cf. 80, 15.

9. **exc.**, 'by the very fact that it is exceptional.'

11. **ressource**, 'remedy.'

14. **choisies**, 'deliberate.'

16. **le temps n.**, i.e. *pendant le t. n.* No preposition needed in French.

19. **sa m. prov. acc.** Absolute construction.

20. **dépouillé**, 'thrown off,' 'laid aside.'

26. **à part**=an adjective, 'separate,' 'peculiar.'

28. **se succ. . . . se cont.** Notice that the first *se* is in the dative case and is reciprocal, the second *se* is accusative and reflexive.

IX

Page 84

Line 3. **lui**, 'from her.'

6. **la mère**, 'mother'—used much more frequently in French than in English in familiar and colloquial language.

7. **f. un tort . . .**, 'to wrong and grieve her wilfully.'

8. **l'anc. de n. r.**, 'our longstanding connection.'

10. **clientèle**, 'custom,' generally=customers, e.g. *la clientèle d'un médecin*, 'a doctor's practice.'

13. **bibliothèque**, 'library.' *N.B.—Librairie*='bookseller's shop.'

16. **accent**, here 'tone of voice.'

18. **aurait-elle ?** 'can she have ?' More emphatic than *a-t-elle.*

21. **dussé-je**=*quand même je devrais*, 'even though I should have to . . .' *Dussé-je* is the imperfect subjunctive, the acute accent being

merely euphonic, as in *trouvé-je*. This is a relic of the use of the imperfect subjunctive in conditional sentences, which was common enough in old French, but has now practically disappeared. E.g. *Si j'eusse aide, je vous liasse* (Farce de Patelin)=(in modern French) *Si j'avais aide, je vous lierais.*

23. **lui**, 'for her.' Dative of interest.

25. **dégarnie**, 'scantily stocked.'

Page 85

Line 1. **ancre de mis.**, 'sheet anchor,' *i.e.* the largest anchor of a ship, the last refuge in necessity, when one is praying for mercy (*miséricorde*). The modern French for it is *maîtresse ancre*.

3. **marchand**, 'tradesman,' *not* 'merchant.'

7. **fleur**, 'bloom,' of the skin and complexion.

9. **s'était dés.**, 'had lost the habit.'

11. **ad. de saint Lundi**, 'a worshipper of Saint Monday,' so called from the practice of dissipated workmen who continue their drinking bouts with the new week, and do not return to work on the Monday.

13. **cette div. d. barrières**, *i.e.* drink. The *barrières* are the different gates or toll-bars into the city of Paris. At these gates duty has to be paid upon alcoholic drinks. Therefore a crowd of taverns sprung up just outside the limit, so as to avoid the extra tax.

15. **ménage**, 'household.' With what other meanings has the word been used in this book?

16. **menus**=*petits*.

17. **se quereller**, 'quarrelling,' used generally; cf. *venir* 81, 3.

19. **altérée p. l. l.**, 'broken by tears.' *Altérer* means literally to 'change' from good to bad. By an extension of meaning it is often limited to the change produced by thirst, e.g. *altéré de sang*, 'thirsting for blood.' *Se désaltérer*='to quench one's thirst.'

22. **nourrice**, see note on 46, 25.

26. **que justifient . . .**, turn by a passive—'too well justified by the hardships . . .'

28. **déception**, 'disappointment.'

29. **se rép. en**, 'was pouring forth a torrent of . . .,' lit. 'was pouring herself out in . . .'

31. **n'osant**. Notice that *ne* is used alone without *pas* or *point*—a relic of the older syntax. With what other verbs does this occur?

Page 86

Line 4. **l'œil fixe**, 'with a set stare.'

6. **égaré**, 'bewildered,' of mental wandering.

8. **cherchait son éq.**, 'was trying to keep his balance.'

12. **Ah çà!** 'Look here!' Do not confuse *çà*='here,' 'hither' (Latin *ecce—hac*) with *ça* the contraction for *cela*.

à la f. d. t.=*enfin* put in an emphatic way.

veut-on, 'do you intend,' *not* 'do you wish.'

cria. Distinguish between *crier*='to cry out,' 'to scream,' and *s'écrier*='to exclaim.'

14. **demandez . . .** With *demander* the *person asked* is put in the dative, the *thing asked for* in the accusative case.

au bourgeois, 'the governor,' 'the boss.' Slang.

18. **ça**, contemptuous—'Is *that* the father?'

en voilà d. g., 'there's a pack of scoundrels.' *En* is practically redundant, and is frequently so used in colloquial French. *Gueux*= lit. 'a beggar'—as a term of abuse.

19. **N'avoir . . . s'abîmer.** The exclamatory infinitive expressing indignation. 'The idea of . . .'; 'Fancy . . .'

le sou. We should expect *un sou*. This use of the article is quite idiomatic.

22. **de quoi?** ungrammatical, =*quoi?*

23. **j'ai bu que**=*je n'ai bu que*.

25. **monnaie**, 'change,' *not* 'money'; though here the word is used loosely.

Père Lathuille. The name or sign of a public-house.

28. **passe**, 'goes.'

31. **à moi**, emphasises the possessive adjective, '*my* fault.'

32. **on me doit . . . on me paye.** Translate, as usual, by passives.

de manière . . ., 'in one way or another.'

PAGE 87

Line 3. **à mesure que**, 'as she gradually called up.'

sa parole, 'her words.' The mere act of talking helped to excite her.

6. **ne.** Account for this particle here.

7. **nourrisson**, 'baby,' lit. 'nursling.'

9. **parti pris**, 'fixed resolve.' *Prendre un parti*='to make up one's mind.'

11. **la p. du f.**, 'the back-room.'

20. **de t. sa h.**, '*to* his full height.'

29. **payez.** Remember that *payer* (='to pay for') usually takes an accusative in French.

34. **enfant trouvé**, 'a foundling.' She would do this by taking the child to the 'Hospice des Enfants trouvés.'

répliqua, 'retorted,' *not* 'replied.' *Répliquer* always implies a sharp or angry answer.

Page 88

Line 1. **l'hospice**, 'the workhouse,' or rather 'almshouse,' is the best English equivalent. Distinguish from *hôpital* = 'hospital.'

6. **s'y t. ad.**, 'stood with her back to it.'

8. **par quel m. . . .**, 'how to intervene.' The infinitive is that of the Dependent Deliberative Question.

29. **de la justice**, 'with the law.' *Justice* is 'law' considered in connection with those who administer it: judges, magistrates, etc. *Le droit* is 'law' from a social and scientific point of view, e.g. *le droit des gens*, 'international law.' *Loi* is used of legislative enactments.

30. **eut compris.** For the tense see note on 36, 18.

32. **détailler**, 'to give the particulars of . . .'

34. **son f. se plissait.** 'He was knitting his brows.' *Plisser* = lit. 'to wrinkle,' 'to crease.'

Page 89

Line 2. **à lui échapper.** *Échapper* is often used of words uttered, actions done, inadvertently. Translate: 'He was beginning to give vent to muttered curses.'

6. **premier num.**, 'number one'—a popular expression = 'first class,' 'A1.'

7. **une poire p. la s.**, 'put by for a rainy day.' The phrase is used of anything reserved for a time of need, but in the present case, of course, there is a reference to the literal meaning of the words.

9. **me.** Ethic dative or dative of 'remote reference.' Need not be translated.

10. **tire-les-moi**, 'take them out,' lit. 'draw them from me.' *Moi*, dative as with verbs of 'taking,' etc.

11. **à l'équerre.** Small gold earrings representing a carpenter's 'square.'

qu'on t'aura . . ., 'that you have been insulted on account of the child.' French marks the point of time more precisely than English. *Aura* might have been *a*, but the insult is marked as future as well as the report of it.

12. **quand je devr.** = *dussé-je*, 'even though I should have to . . .'

14. **lavez**, 'sell.' Slang for *vendez*.

15. **le moutard**, lit. 'brat.' Translate 'kid.'

21. **relations d. d.**, 'his tavern friendships.'

22. **dès le matin**, 'in the early morning.' For *dès* see 23, 10.

25. **p. son compte**, 'on his account,' *i.e.* independently.

26. **sans**, 'were it not for . . .

28. **suivi les éc.**, 'attended the (technical) schools.'

29. **la c. des charpentes**, 'the art of building.' *Coupe* is the 'cut,' as *e.g.* the cut of clothes; *charpentes* = the framework, timber and iron, of a building.

ne commençait . . ., 'had only begun to work a few weeks previously.' We should expect either *n'avait commencé* (as to begin marks a point of time only) or *ne travaillait*, 'had only been working.'

30. **ménage**, 'couple.'

31. **pl. d'élite**, 'a distinguished position.' *Élite* is the verbal noun of *élire*, orig. to choose out, to pick; e.g. *troupes d'élite*, 'picked troops.'

PAGE 90

Line 5. **l'âge mûr**, 'the prime of life'—between youth and old age. Distinguish between *mur*, *mûr*, *mûre* (noun), *murer* (verb).

6. **rares**, 'scanty.'

9. **affaissement**, 'break down,' 'collapse.'

12. **il s. dev. ê.**, 'it seems that he should be at the goal . . .' In the French *il* = 'he'; *devoir être* forms a kind of future infinitive. Cf. *il croit devoir réussir*, 'he thinks that he is likely to succeed.' *Terme* is used in its original sense (Latin *terminus*).

18. **non qu'il ait . . .**, 'not that he repaid them ill for their pains.' In French causal clauses take the indicative, only the Rejected Reason, introduced by *non que*, *non pas que*, takes the subjunctive.

20. **devait**, 'was to.' Cf. German *sollte*.

21. **refleurir**, 'to revive,' lit. 'make to blossom again.' This transitive use of *refleurir* for *faire refleurir* is not very good French.

24. **de**, 'for.'

25. **entrepreneur**, 'builder'; or more correctly 'builder and contractor.'

28. **mis en avant**, 'pleaded,' 'put forward.'

29. **gr. entreprise**, 'business on a large scale.'

facilité, 'the opportunity.'

30. **recherches**, 'studies.'

31. **à bout de r.**, 'having exhausted all her arguments,' lit. 'at the end of her arguments.' Cf. *à bout de forces*.

PAGE 91

Line 1. **durait**. Translate the tense carefully.

3. **encore**. See note on 73, 13.

4. **par où . . .**, *i.e.* 'by the very means whereby I had hoped . . .'

5. **tout à l'heure**, 'a moment ago.' This is used of the immediate

past as well as of the immediate future. In old French it was used, emphatically, of the present.

9. **le marier**, 'to find him a wife.' *Se marier* is 'to marry' or 'be married.'

13. **le plus fort**, 'the best singer.' *Fort* is often used of excellence in any pursuit or subject; e.g. *fort en thème.*

14. **Orphéon**, 'Choral (or Philharmonic) Society.' Derived from Orpheus, the great musician of Greek legend.

u. v. rêverie, 'a mere idle dream.' *Rêverie* is a stronger word than *rêve* in this sense.

18. **pas plus de R.**, 'no more Robert than to-day,' *i.e.* none at all.

19. **il aura eu**, 'he probably had.' For the tense see 23, 23.

20. **en dernière l.**, 'they are only a secondary consideration.' Contrast *en première ligne.*

24. **bien**—sarcastic. 'It was indeed worth while,' 'as if it was worth while . . .'

26. **père-dindon**, 'the roystering blade has become gaffer goose.' *Dindon* = 'turkey,' is used contemptuously of a silly dupe.

27. **à recomm.**, 'beginning again.' For *à* with the infin. after *être*, cf. *je suis à travailler*, 'I am (busy) working.'

28. **perte**, 'ruin.'

29. **de**, 'on.'

31. **n. tenir lieu d. t.**, 'to be our all-in-all.'

33. **bonsoir**, a sarcastic phrase — 'nothing of the kind,' 'not a bit of it.'

Page 92

Line 2. **banales**, 'commonplace,' 'hackneyed.' See note on 31, 24.

3. **a prétendu**, 'alleged,' 'declared'—always with an idea that the allegation is not true. Beware of translating 'pretended.'

6. **de la v.**, 'for one's virtue'; or, possibly (*de* = *par*), 'by virtue.'

7. **qui n'a.** Note the absence of *pas* with *qui* interrogative.

de ces d., 'some such moment of weakness.' *De* is partitive.

8. **le f. cri de Brutus.** Marcus Junius Brutus was one of the conspirators who joined in the murder of Julius Caesar in B.C. 44. He withdrew with Cassius, another of the leading conspirators, into Greece, and was there attacked by Octavius and Antony. After his defeat at Philippi (B.C. 42) Brutus committed suicide by falling upon his sword. Just before his death he is said to have exclaimed, 'Virtue, thou art but a name!'

9. **qu' . . . de réel . . .**, 'what reality, what earnestness is there in life?' *De réel* is a genitive after the neuter *que*: cf. Latin *quid novi*

11. **bien**, 'goodness,' 'virtue.'

15. **qui**=*celui qui.*

fait justice, 'would have exposed it.' Cf. 83, 5.

18. **que**, take with *ne*='only.'

19. **qui puisse . . .** See note on 4, 6, and bring out the force of the mood in the translation; *e.g.* 'and such a payment as may . . .'

22. **en payement**, 'as a payment,' *not* 'in payment.'

23. **bonne ren.**, 'a good name.' Cf. Prov. xxii. 1 'A good name is rather to be chosen than great riches.'

30. **griefs**, 'grievances,' *not* 'griefs.'

32. **fonds de men.**, 'a carpenter's business.'

exploiter, 'to work,' here in a good sense. Cf. 69, 6.

Page 93

Line 1. **cottages** is an English word used for a small country villa. *Chaumière* is a peasant's cottage.

banlieue, 'suburbs.' Cf. 39, 14.

3. **comptant**, 'in cash,' 'money down.' *Comptant* is here adverbial. The usual phrase is *argent comptant*, in which *comptant* is a present participle active used with passive meaning='which can be counted.' Cf. *couleur voyante*, 'a colour which can be seen,' *i.e.* a loud colour.

7. **science**, 'knowledge.'

9. **surpris**, 'chanced upon,' 'found by accident.'

coupe d'esc., 'design for a staircase'; lit. 'cut.'

10. **préoccupait**, 'had been absorbing his thoughts.' Note the tense.

12. **tourmenté**, 'possessed by that demon of invention.' *Tourmenté* implies that his plans would not let him rest.

14. **intelligence**, 'the brain,' as contrasted with the heart.

17. **tire orgueil**, *i.e.* 'is proud of.'

18. **même**. Notice the position of this word.

32. **expansion**, 'warmth.'

33. **la fig. r.**, 'with a . . .'

Page 94

Line 1. **souhaité la b.**, 'welcomed,' lit. 'wished the welcome.'

6. **affaire**, 'business.' The noun *affaire* simply=*à faire*, 'to do.' This derivation explains its use in several constructions.

7. **le bourgeois**, 'the governor'—of his employer.

8. **de côté**, 'askance,' lit. 'sideways.' Cf. the Latin phrase *obliquo oculo.*

10. **juste**, 'right.'

boudeur, 'sulky.' *Boudoir* is lit. a 'sulking-room.'

12. **leur**, 'their own'—emphatic.

15. **le proverbe**, *i.e.* nothing is to be obtained without effort.

18. **système**, 'scheme,' 'plan.' But 'patent' is almost the best word.

29. **rejeté**, 'threw aside.'

30. **voilà qui l. m.**, 'that's the finishing touch,' lit. 'that is what was wanting to him,' *i.e.* to make him a perfect fool, or milksop.

32. **richard**, 'nabob,' 'swell.' The suffix *-ard* generally denotes depreciation, e.g. *pleurard*, *fuyard*, *braillard*, etc.

s'en f. honneur, 'will take the credit of it.' In 95, 4 translate 'to glory in it.'

Page 95

Line 6. **m. à l'encan**, 'put up to the highest bidder.' Littré derives *encan* from *in quantum* = 'how much.'

8. **de ça**, a colloquial phrase, 'who has a bit of pluck about him.'

9. **fait faire . . .**, 'he pushes on in the world.'

10. **les sans-cœur**, 'only spiritless fellows.' *Cœur* = 'pluck.'

marché, 'traffic.'

13. **saurez**, note the tense.

17. **malheureux**, 'you wretched creature.' Pity, contempt, and impatience are all implied in this use of *malheureux*.

20. **en venir . . .** *En* is used idiomatically, as a vague genitive of reference, 'with regard to the matter at issue,' and need not be translated.

23. **comptant**, see note on 93, 3. Two thousand francs represent about £80 of English money.

Page 96

Line 1. **éloignement**, 'retirement,' 'withdrawal.'

10. **couverts**, 'places' at table.

15. **confond**, 'blends.'

22. **en petit**, 'on a small scale.'

23. **la grande**, i.e. *société*.

25. **n. avons dû**, 'we have had to'—idiomatic.

27. **eux-mêmes**, 'of their own accord (*or* choice).' 'Themselves' is already wanted to translate *se*.

30. **élargissons**, 'let us make broader,' *not* 'enlarge.'

32. **il se peut**, 'if that is possible.' *Pouvoir* may be used as a transitive verb. Hence its use with a reflexive pronoun which provides a kind of passive voice.

33. **gentils**, here = 'Gentiles.' The apostle of the G. was St. Paul. The adjective *gentil* = 'pretty' originally meant 'noble,' 'well born' (Latin *gens*).

34. **soyez . . .** Not a quotation, but perhaps a reference to Philipp.

ii. 2, 'Fulfil ye my joy, that ye be like-minded, having the same love, being of one accord, of one mind.'

X

Page 97

Line 4. **lors même que**=*même lorsque.*

8. **c. le Gascon.** The Gascons are the Irishmen of France. "Un gentilhomme gascon, nommé Bonac, se levait tous les jours fort tard. Comme ses camarades le raillaient de sa paresse: "J'ai, dit-il, tous les matins un plaidoyer à entendre entre la paresse et la diligence. Celle-ci m'exhorte à me lever pour m'occuper à quelque chose d'utile; l'autre lui soutient qu'il fait fort bon dans un lit bien chaud, et que le repos vaut mieux que le travail. Pendant qu'elles disputent ainsi, je les écoute jusqu'à ce qu'elles soient d'accord, et c'est ce qui fait que je suis si longtemps au lit."

aient r. Subjunctive after *que=jusqu'à ce que*, with *attendre.*

11. **chevet**, 'the head of my bed.' *Chevet* is a diminutive of *chef* =Latin *caput.*

14. **à b. de p.** Cf. 90, 31.

15. **je me suis l. . . .**, 'I sat up in bed'—rather a roundabout expression. *Séant* is originally the present participle of *seoir=être assis* (Latin *sedere*) and only occurs with a possessive adjective.

17. **entre par.**, 'by the way,' lit. 'between brackets.'

19. **de tout t.**, 'at all times.' Notice the use of *de* to express time 'at which,' e.g. *de nos jours*, 'in our days.'

20. **images**, 'metaphors.'

21. **mettre s. b. d. t.** =*entrer en mauvaise humeur* (Littré), lit. 'to put one's cap on awry,' *i.e.* 'to get out of bed the wrong side,' 'to get cross.'

22. **jeter s. b. p. l. m.** =*braver l'opinion, les bienséances* (Littré), lit. 'to throw one's cap over the windmills,' *i.e.* 'not to care a rap what the world says,' 'to snap one's fingers at Mrs. Grundy.'

avoir la t. p. d. b. =*être vif, emporté, colère* (Littré), lit. 'to have one's head near one's cap,' *i.e.* 'to have a hasty temper.'

24. **quoi qu'il en s.**, 'whatever be the case.' Distinguish carefully between *quoique*, 'although,' and *quoi que*, 'whatever.' They both take the subjunctive, because they are concessive.

25. **pestant**, 'fuming.' *Pester* is to say *peste* or 'plague.'

28. **puissent.** Bring out the mood—'should be able to . . .' With verbs of 'assuming' and 'admitting' the subjunctive is often used to mark an action as merely conceived or contemplated; e.g. *Je conçois que vous soyez triste* (*i.e.* 'that you should be').

29. **syst. de Ptolémée.** Ptolemy of Alexandria, a celebrated geographer and astronomer in the reigns of Adrian and Antoninus. In his system of the world he placed the earth in the centre of the universe, with other spheres revolving round it, a doctrine universally accepted till it was confuted by Copernicus in the sixteenth century.

PAGE 98

Line 2. **la t. dans le m. b.** = *être toujours de la même opinion, du même sentiment* (Littré), lit. 'all men have their heads in the same cap,' *i.e.* 'all men say ditto.'

6. **l'inconv. d. v.**, 'the discomfort of having neighbours.'

7. **il y a un m. encore**, 'only a month ago.' For this idiomatic use of *encore* cf. *hier encore*, 'only yesterday,' 'no further back than yesterday.'

8. **rentraient.** Notice that *la plupart* takes a plural verb, because it always implies plurality.

9. **dès l. r.**, 'as soon as they woke.'

12. **le flot**, 'the tide'—so used only of the rising tide.

15. **vus.** Account for the agreement of this participle.

18. **mêlée**, 'struggling throng.'

19. **tourbillonne**, 'which are whirled hither and thither.'

20. **litière**, 'that host of the dead, strewn like straw . . .'—a free translation. *De morts* means 'consisting of the dead,' who are compared to the straw strewn underfoot in a stable.

22. **retiré . . .**, 'buried,' 'absorbed.'

26. **fosse**, 'grave,' lit. 'ditch.'

28. **occupe.** Translate the tense carefully.

30. **à vrai dire**, 'truth to tell.' *Vrai* is the adjective used as a neuter noun.

31. **rejoindre.** Notice that 'to join,' meaning 'to join oneself to some one else,' is in French *rejoindre* or *se joindre à*. *Joindre* only means to connect two persons or things together.

32. **pour être.** Here *pour* with the infinitive is equivalent to a concessive clause—*quoiqu'il soit.*

matineux. Contrast *Vous êtes matinal*, 'You are up early (to-day),' and *Vous êtes matineux*, 'You are an early riser (habitually).'

33. **ne.** Why is the negative used here?

PAGE 99

Line 5. **manche.** Note the gender of this word.

6. **de chez**, 'from the turner's.' *Chez* is here merely rendered by the English possessive *'s*, house or shop being understood.

7. **se dresse**, 'rises.'

10. **accentuée**, 'is marked, as it were, by an accent of goodness.' *Accentuer* = (1) 'to give the tonic accent to a word or syllable'; (2) 'to emphasise.'

18. **prochain**, 'neighbour.' So *semblable* and *pareil*.

20. **grossière**, 'rough and ready.'

21. **traduit par**, 'which has not been translated into . . .,' 'which has not expressed itself in action.'

22. **tenus**, 'bound.'

23. **des codes**, 'the laws.' The French laws were collected under the direction of Napoleon I. into different codes, *i.e.* Code Civil, etc., under the general name of the Code Napoléon.

les rel. de faits. 'Besides the outer relation of our actions, is there not between men a real inner relation of the heart?' For this contrast between the letter and the spirit see the Sermon on the Mount, St. Matt. v.

25. **devons-nous.** The original sense of *devoir*, 'to owe.'

29. **d'heureux**, 'for a . . .'

32. **Urbi et orbi**, 'to the city (*i.e.* Rome) and to the world.' The reference is to the blessing given publicly by the Pope from the balcony of St. Peter's. Since the occupation of Rome by the Italian troops in 1870 this public benediction has been disused.

33. **qui** = *celui qui*.

34. **en passant**, 'hastily.'

Page 100

Line 4. **père Ch.**, 'old Chaufour'; *père* used here with affectionate familiarity.

8. **visite de v.**, 'neighbour's call.'

13. **cartonnages**, 'articles of cardboard.'

16. **donc**; merely emphasises, and may often be left untranslated.

17. **une s. à ma ch.** A musical metaphor. Lit. 'I had put a mute on my treble string.' He means that he had been 'humming in a lower key.'

22. **comp. de b.**, *i.e.* 'bade him welcome.'

24. **Ma foi!** 'Upon my word,' 'Faith!' *Not* 'My faith!'

26. **j'aime pas**, i.e. *je n'aime p.* Popular French.

27. **en Cosaques**, 'like savages.' 'Cossack' was for a long time synonymous in French for all that was barbarous and uncivilised.

28. **on n'est p. fait**, 'one is not meant (or intended).'

30. **sans v. c.**, 'if you don't mind,' lit. 'without ordering you.'

pr. garde. Notice what preposition follows this expression.

33. **c'est.** *Ce* = *la bonne volonté*.

Page 101

Line 4. **m. Content**, 'Mr. Allright.' *Content*='pleased,' *not* 'content.'

6. **troisième**, i.e. *régiment.*

la République. This is the First French Republic, which lasted nominally from 1792 until May 1804, when Napoleon Bonaparte was proclaimed Emperor of the French.

7. **la garde**, Napoleon's famous Guard.

tremblement, 'shindy,' 'blow out'—a slang expression.

8. **Jemmapes**, a village in Belgium at which the French under Dumouriez defeated the allied Austrians and Prussians who were threatening France, 6th November 1792.

Waterloo, 18th June 1815.

c. **qui dirait**=*comme si l'on disait;* a colloquial expression. Cf. English 'as who should say.'

13. **mais**, 'why.' An idiomatic use. Cf. *mais oui*, 'why, yes!'

16. **pût.** Subjunctive because *sans* is equivalent to a negative.

19. **de loin en l.**, 'at long intervals.'

20. **Fontenoy**, 'an old soldier of Fontenoy.' At Fontenoy near Tournay, on 11th May 1745, the English and Dutch were defeated by the French under Marshal Saxe. This defeat was largely due to the charge of the Irish Brigade in the French service, who broke up the English column, and to the supineness of the Dutch under the Prince of Waldeck, who refused to support the advance of the English.

arrangé d. m. g., 'rigged out in my style,' *i.e.* mutilated.

22. **gens de rien**, 'men of no account,' *i.e.* with neither money nor birth.

n'arr. p. à la v., 'did not get on by steam,' *i.e.* found promotion very slow.

24. **l'autre**, 'the other fellow,' *i.e.* the Emperor Napoleon. Napoleon's most distinguished generals, *e.g.* Ney, Davoust, etc., were rewarded with titles generally derived from their victories.

retraité, 'pensioned off.'

26. **croix de St.-L.** The royalist equivalent of the Legion of Honour. Instituted by Louis XIV. in 1693.

28. **à Versailles.** He is alluding to the galleries and halls at the Palace of Versailles, the walls of which are lined with battle-scenes.

Page 102

Line 1. **que** need not be translated; it is another example of the fondness of popular French for the redundant use of *que.*

2. **la patrie en p.** See Carlyle's *French Revolution*, bk. iii. c. 4.

'Fatherland in danger.' This was under the government of the Convention (1792), Carnot being war minister.

3. **ça me f. q.**, 'it impressed me,' 'it had a certain effect upon me.'

21. **en grand**, 'on a large scale.'

24. **juste**, 'that's right.' Here *juste* = 'accurate,' *not* 'just.'

26. **Parbleu**, 'Why, of course.' Originally *parbleu* is a toned down form of *par Dieu*.

que, cf. line 1 above.

27. **aff. de cœur**, 'a matter of good feeling.'

29. **part**, 'share,' *not* 'part'; **parent** in the next line = 'kinsman,' *not* 'parent.'

33. **malhonnête h.**, 'a dishonourable man.' Contrast *un homme malhonnête*, 'an ill-mannered man.'

Page 103

Line 1. **forfait à l'h.**, 'is guilty of a dishonourable act.' *Forfaire* is the Latin *foris facere*, lit. to do something 'outside' what is right. From it is derived the English 'forfeit.'

7. **sur le moment**, 'at,' 'for' the moment. Cf. *sur quoi*, 'whereupon.'

13. **les étrangers**. After the death of Louis XVI. (21st January 1793) France had to fight England, Holland, and Spain, in addition to Austria and Prussia.

15. **me travailla . . .**, 'worked so much in my mind.'

20. **représ. en mission**. Under the Revolutionary Government commissioners, called *Représentants du Peuple*, were sent *en mission*, and attached to the headquarters of the commanders of the different French armies. They were agents of the central power, and were intended to stimulate the general (and his army) to greater exertions, and to spy and report upon his conduct. Their influence was very great and often very mischievous.

22. **fait**, 'cut.'

26. **lui**, 'himself.' *Soi* in modern French is only used when the subject is an indefinite word like *on*, *chacun*.

29. **dés. d'a.-p.**, 'freedom from self-conceit,' 'forgetfulness of self.'

Page 104

Line 3. **bien faits**, 'well constituted.'

du bon c., 'in the right spirit.'

5. **dénûment**, 'life of privation.'

6. **opp. à la m.**, 'contrasted with the effeminacy.'

14. **Gavarni** (1801-1866), the celebrated caricaturist and cartoonist of the *Charivari*. He was the 'Tenniel' of his day.

15. **conscrit**, 'a recruit.' *Conscrit* is the Latin *conscriptus* from *conscribere*, 'to levy.' The 'Conscription' is compulsory military service, and was introduced into France by Napoleon.

17. **vive**, 'life-like.'

18. **vues**. A good practical rule for the agreement of such participles is this: if the infinitive following may be rendered by the English *active* participle, the French past participle varies; if it must be rendered by the English *passive* participle, the French participle is invariable. Cf. Cette chanson, *je l'ai* entendu *chanter*, 'I heard *it sung*'; Cette dame, *je l'ai* entendue *chanter*, 'I heard *her singing*.'

21. **avançait**, 'was putting forward'—transitive.

26. **dont le r.**, 'the clatter of which.'

30. **f. entendre**, 'gave vent to,' lit. 'made to be heard.'
une plainte, 'an expression of pity.'

31. **gros march.**, 'a rich tradesman.'

Page 105

Line 3. **le troupier**, 'Tommy Atkins,' a playful and rather slangy expression. The English word 'trooper' is only used of a cavalry soldier.

4. **air narquois**, 'an air of sly banter.'

12. **se sont ag.**, 'quivered.'

16. **si je v.**, 'if I chose.'

23. **états de service**, 'record of service.' *État*, in this sense, = a detailed description or memorandum.

24. **me plaindre**, 'to pity me'—not reflexive.

26. **trahir**, 'to have been false to it.'

32. **savant**, 'scholar,' man of learning. It is really a present participle of *savoir*. The verbal force is now restricted to the form *sachant*. Cf. *amant* and *aimant*.

Page 106

Line 6. **à q. sert**. Distinguish carefully the different constructions of *servir*.

10. **un l. de plus**, 'one more link.'

14. **la gl. juste**, 'true glory.'

17. **qu'ont . . .** Mind the order.

21. **masse**, 'bulk.'

27. **lui**; emphatic form, merely emphasises *il*.

30. **en**, with *davantage*: 'all the more (for it).'

32. **il**. What is the real subject of *se passe?*

PAGE 107

Line 11. **j'ai bien eu . . .**, 'I had, it is true,' 'I certainly had.' Notice the force of the particle *bien* which here has a certain concessive force. Cf. lines 27 and 33.

12. **porté**, 'led,' 'disposed.'

cousiner, 'to hob-nob,' *i.e.* to be on good terms with, lit. 'to treat a person as a cousin.' The phrase means 'to get into serious mischief.'

14. **v. v. racornissez**, 'you grow hardened,' lit. 'horny.'

15. **à l'endroit de . . .**, 'as regards,' 'in the matter of.'

16. **il v. v.** The real subject of *vient* is *des idées*. *Il* is the formal subject only.

17. **fortes en c.**, 'somewhat highly coloured.'

22. **noblesse qui obl.**, 'a nobility which imposed obligations.' The proverb is *Noblesse oblige*. *Aussi* means 'as well as mere title or rank.'

23. **p. m. compte**, 'for my part.'

24. **sottises**, 'follies,' used here of wicked as well as foolish actions.

25. **que**=*quand*.

27. **bien**, see on line 11.

28. **se débrouiller**, 'get out of the mess themselves.'

29. **ménage**, 'be careful of,' 'spare.' *Ménager* is to deal with things or persons as a careful housewife (*ménagère*) deals with her stores.

grondait, 'gave a warning growl.' The original meaning of *gronder* is 'to utter a low menacing sound' of animals. The meaning 'to scold' is a later and secondary one.

32. **meinherr**='German.' So it was the fashion in the eighteenth century to speak of the French as 'the Mounseers.'

33. **éreinter**, 'to give a good thrashing to.' The usual meaning of the word is 'to wear out,' 'to tire to death.' The etymological sense is 'to break the back of' (*les reins*); the '*t*' has crept in by error. For *bien* see on l. 11.

PAGE 108

Line 1. **rimer avec**, 'could not harmonise with,' 'was incompatible with'; lit. 'rhyme with.'

3. **f. affront**, 'bring disgrace upon.'

12. **non pas**, an emphatic negative.

14. **mangé**, in italics as being a vigorous popular expression, more emphatic than *pris*, as the loss of the arm seemed more serious than that of the leg.

17. **débâcle**, 'collapse.' M. Zola's book on the battle of Sédan is entitled *La Débâcle*.

demeuré. Generally speaking *demeurer* = 'to live' takes the auxiliary *avoir*; = 'to remain,' 'to be left,' it takes *être*.

19. **pousser**, 'to grow,' used humorously.

en mesure, 'able to,' 'in a position to.' Cf. *Êtes-vous en mesure?* 'Are you ready?'

réemboîter le p. *Emboîter le pas* is a military expression and means to 'cover the step,' *i.e.* when a man on the march places his foot in the exact spot from which his front-rank man has just withdrawn his. The word *réemboîter* does not exist in literary French. Translate 'to step out once more.'

20. **major** = *chirurgien major*, 'the surgeon-major.'

23. **pour av.**, 'though I had.' See note on 98, 32.

26. **chef d'esc.**, 'major' in the cavalry or artillery.

27. **Montereau**, a village on the Seine, where the Allies forced a passage, while Napoleon had withdrawn the bulk of his forces for a brilliant and successful attack on the Prussians and Russians, under Blucher and Sacken (Expedition of the Marne, February 1814). The village was retaken by Napoleon himself on the 18th February. This was in the famous campaign of France in 1814, when the Allies invaded France after the great disaster of Leipzig (1813).

29. **place au feu . . .**, *i.e.* 'a home.' Remember that *chandelle* only means a tallow candle or dip. The ordinary translation of 'candle' is *bougie*.

30. **un château . . .**, 'a country seat and a fairish lot of farms'—his wife's dowry.

31. **brosseur**, the technical term for an 'officer's servant,' one of whose chief duties is to *brush* his master's uniform.

32. **restait**, i.e. *il restait*. The neuter pronoun is often left out with *rester*.

Page 109

Line 1. **que je me dis**, 'says I to myself'—*que* colloquial.

il s'agit . . ., 'what you've got to do now is to . . .'

4. **torse**, the upper part of the body, chest and head.

7. **ancien**, 'old soldier.'

ses invalides. *Avoir* or *prendre ses invalides* = to withdraw on a pension, to retire from active service. *L'Hôtel des Invalides* is the Chelsea Hospital of Paris.

9. **à fond**, 'home.' To charge 'home,' *i.e.* thoroughly.

poignet, used in a general sense of 'vigour,' 'grip'; lit. = 'wrist.'

13. **foyer resp.** The old soldier is quoting a formula more applicable to several persons than to one. *Foyer* alone was needed.

15. **fis l. m. d. conscrit**, 'worked like a tyro'—the word *conscrit*, young soldier, is used here of a 'beginner' generally.

16. **mouvements** = 'bustle;' **besogne**, 'real work.'

17. **v. à bout**, here = 'to master,' 'to conquer.'

19. **en serre-file**, 'as a rear-rank man,' *i.e.* the man who 'closes the file.' *Tête de colonne* = 'front-rank man.'

22. **gloriole**, 'vanity'—a contemptuous diminutive of *gloire*.

25. **mon vieux**, 'old chap.'

27. **le moral**, 'my spirits.' Note the gender. The feminine form *morale* is often used in English under the mistaken notion that it is so used in French, *e.g.* 'the *morale* of the army.'

30. **qui voyait . . .**, *i.e.* who was so tipsy as not to know his right hand from his left.

31. **battre le briquet**, 'to strike a light.' *Briquet* is the small piece (or 'brick') of steel with which sparks are struck out of the flint.

32. **s. d. gare**, 'without saying "look out"'—without warning.

mitraille, 'volley,' lit. 'grapeshot.'

PAGE 110

Line 4. **le diff.**, 'the difficulty.' The neuter adjective.

se contentât. Subjunctive in an adjective clause equivalent to a consecutive clause. *Qui* = 'such as to.' Cf. 4, 6.

6. **où cela**; *cela* is merely colloquial and need not be translated.

9. **l'esc. de sal.**, 'the sanitary squad.'

un peu, 'just a little'—colloquial.

10. **le corps du b.**, 'the staff of the sweeping department.'

12. **su**, 'managed'—idiomatic.

13. **la Bourse**, 'the Stock Exchange.'

14. **d'hum.**, *i.e.* 'of classics' (*Literae humaniores*). Cf. the Scotch phrase 'Professor of Humanity.'

un petit v., 'a dram' (of spirits).

16. **le prix Montyon**, *i.e.* the prize for Virtue, founded by Baron Montyon (1733-1820), awarded annually by the French Academy for the most virtuous action done during the year. The prize consists of the interest on 10,000 francs.

18. **gueux**, 'poor.' Cf. the proverb *Gueux comme un rat d'église*. The word is generally used in a bad sense. Cf. 86, 18.

20. **rien**, i.e. *de ce qui p. . . .*

21. **que.** Cf. 102, 1, etc.

23. **tu dégringoles**, 'you are going down the hill.'

26. **p. c. de réforme**, 'because I was invalided.' In its technical military sense, the word *réforme* means the removing of a soldier from active service for ill health or some equivalent hindrance.

32. **encore**, 'and even then.' Cf. 73, 13.

34. **bourgeoise**, 'sedentary,' 'stay-at-home.' The word has a certain contemptuous ring on a soldier's lips.

Page 111

Line 2. **pompons.** The little balls or tufts worn over the front part of a soldier's shako; in bad weather they would be protected by 'cases' (*étuis*).

peu, 'not very,' 'far from.' Remember that *peu* conveys a negative, *un peu* a positive idea.

5. **soixante-cinq c.**, about 6 pence.

gamelle, 'food,' lit. a soldier's 'mess.'

6. **reste**, i.e. *il reste.* Cf. 108, 32.

8. **j'équil. m. b.**, 'I make both ends meet,' lit. 'I balance my budget.'

9. **lui**, 'for it'—dative of interest.

14. **phalange.** The phalanx was the famous military formation of the Macedonian infantry. It is used, in a general sense, of any chosen body of men.

16. **hardi**, 'bold,' *not* 'hardy'; so **dévouement** (l. 19) = 'self-sacrifice,' *not* 'devotion.'

XI

25. **abat-jour.** What is the plural of this noun?

Page 112

Line 8. **toque**, here = 'smoking-cap.' The word is used of a judge's or barrister's square cap or 'mortar-board.'

11. **avivée par la c.**, 'intensified by the sense of . . .'

12. **bruissait**, 'roared,' 'howled.' *Bruire* is a defective verb; its regularly formed imperfect is *bruyais* (cf. *bruyant*); *bruissais* is comparatively modern, and is formed on a false analogy, as if from *bruir.*

13. **noyés**, transl. 'swimming.'

16. **toile de Perse**, 'chintz.'

17. **cartons**, here = little cases or portfolios made of cardboard.

26. **devaient**, 'could,' *not* 'ought.'

28. **él. en croix**, 'to crucify.'

Néron . . . The fire of Rome under Nero broke out in 64 A.D. and consumed most of the city. The calamity was ascribed to Nero himself, of whom tradition said that he took up his position on a high tower and sang to the lyre the destruction of Troy, while the city burned. To escape the anger of the people, Nero turned the charge upon the Christians, many of whom perished in the persecution which followed.

30. **à tout pr.**, 'upon the whole.' Notice the position of the object. This is a relic of the older syntax; cf. *il gèle à pierre fendre; il prit la ville sans coup férir.*

31. **encore**, 'after all.'

PAGE 113

Line 4. **gagné**, 'overcome,' 'overtake.'

9. **s'obscurcissait.** Note the succession of imperfects in this passage. The tense here expresses *what was going on* or happening while the author was dreaming—contemporaneous action in the past. *Demeurai . . . traversèrent . . . sembla* express simple *occurrence.*

18. **coups de théâtre**, 'sudden dramatic changes.'

24. **morsures du f.**, 'the nipping cold.'

PAGE 114

Line 5. **je voulus**, 'I tried,' *not* 'I wished.'

12. **ref. à d. t.**, 'to double-lock.'

24. **par**, 'on'—often used of time.

26. **la discipline**, 'the scourge.'

28. **religieux**, 'monks'; so *religieuse*='a nun.'

32. **chaise longue**, 'couch.'

33. **ne t. pas à la r.**, 'soon revives her.'

PAGE 115

Line 12. **le milieu**, 'the circumstances,' 'the environment.'

13. **se modèle à n. i.**, 'takes the mould of our own individuality.'

19. **B. de St. Pierre**, the author of *Paul et Virginie*, a prose poet of the sentimental school of the eighteenth century, born in 1737, died 1814.

20. **voulu**, 'consented.'

27. **la réd. d. m. m.**, 'the writing of my diary.' *Mémorial* is rather obsolete in this sense; *rédaction* is technically used of 'drawing up' a document or 'editing' a newspaper.

29. **baisse**, 'is failing.'

Page 116

Line 4. **états**, 'accounts,' 'balance-sheet,' here used technically.

5. **il a bien f.** 'I couldn't well help. . .' Bring out the force of *bien*. See note on 107, 11.

8. **j'en suis v. à . . .**, 'I was induced (brought) to . . .' *En* is the genitive of vague reference, so common in French idiom, and so difficult to translate.

12. **le gîte . . .**, *i.e.* 'you can tell the bird by its nest.' A man is known by his surroundings as the game (*gibier*) is by its lair. *Gîte* is the verbal noun of *gésir*, 'to lie.'

15. **je m'en s.** *En*, i.e. *de jugements téméraires.*

17. **rencontre**, here='adventure,' 'incident.'

19. **regardai.** Notice the tense. What *happened then?* I looked at him (preterite). What *was going on* when I looked? I was expecting a story (imperfect).

21. **encore**, 'as yet.'

22. **patron**, 'the head of the firm.'

Montargis is a small town in the Department of the Loiret, situated to the east of Orleans, on a tributary of the Seine.

24. **fait un r.**, 'after collecting an outstanding debt.'

25. **bourg.** A small market-town, something between *ville* and *village.*

Page 117

Line 2. **sa direction**, 'his bearings.'

7. **à vrai dire**; *vrai* is a kind of neuter noun. For its position before the verb cf. 112, 30.

8. **parlait**, continuous pluperfect in English: 'for a long time past, stories had been current.'

12. **devoir cond.**, a kind of future infinitive—'which he fancied likely to lead him . . .'

16. **chemin de gr. c.**, 'main road.'

25. **trois lieues**; a league is about three miles.

31. **un faux air**, 'a sham look.' *Un air faux*='a hypocritical look.'

33. **à claire-voie**, 'with a wicket.'

Page 118

Line 9. **garçon**, 'farm-servant.'

19. **batterie**, 'threshing.' The proper term is *battage.*

Page 119

Line 2. **agréments**, 'conveniences,' 'comforts.'

3. **devait être**, 'must be,' 'was bound to be.'

ou bien, 'or very'—*ou bien*, by itself, = 'or else.'

4. **en défiance**, 'he felt that he mistrusted.' Remember that *défiance* does not = 'defiance.'

13. **commod. de d.**, 'small comforts.'

17. **un couvert . . . était dr.**, 'a table was laid.'

19. **à demeure**, 'permanently.'

27. **il ét. répl.** Notice that verbs constructed with a dative can only have an impersonal passive, as in Latin; also, that *répliquer* always implies 'retort.'

Page 120

Line 1. **dès l'entrée**, 'as soon as I had come in,' 'at my very entrance.'

4. **manteau d. l. ch.**, 'the mantelpiece.'

8. **croc de g.**, 'a meat-hook.' *Garde-manger* = 'larder.'

13. **s'interr.**, 'left off,' 'ceased.'

15. **baille**, 'tub,' 'pail.' An unusual word, etymologically the same word as 'pail.'

25. **alliances d'i.**, 'combinations of ideas.'

32. **qui dut**, 'which must have . . .'

Page 121

Line 1. **la marche**, 'walking'—the verbal noun corresponding to the English verbal noun in *-ing*. Cf. *la danse, la course, la nage*, etc.

7. **tout bas**, 'inwardly,' 'secretly.' **manie** = 'fad,' 'whim.'

12. **je dormirais**, 'I should be sleeping'—continuous tense.

à cette heure = *maintenant*.

13. **bottes**, 'bundles.' From a diminutive form of this word is derived the English word 'bottle' in the phrase 'a bottle of hay.'

16. **rompu**, i.e. *de fatigue*, 'broken down,' 'exhausted.' **transi** = 'numbed with cold'; the original meaning of *transir* is 'to die'—(Latin) *trans ire*, to 'pass over' from life to death.

19. **se repr.**, 'appeared to me again'—*re* has its full force here.

22. **ensemble**, 'combination.'

30. **penché à . . .**, 'leaning out of one of the carriage windows.'

31. **soumis à la c.**, 'brought under cultivation.'

33. **mur d'enceinte**, 'encircling wall.'

Page 122

Line 12. **ça**, 'they'—contemptuous use of the neuter pronoun.

14. **menait**, 'managed.'

18. **n'a pas voulu**, 'refused.'

22. **que**. Notice the order of words after this relative.

26. **prenions**. Notice the mood. Impersonal verbs of 'happening,' like verbs of saying, thinking, perceiving, and knowing, take the subjunctive only when they are used interrogatively, negatively, or hypothetically. But the indicative may be used, even then, when stress is laid upon the actual occurrence of the event, as in 123, 6.

29. **à n. insu**, 'without our knowledge.' *Insu* is practically a past participle used as a noun. Cf. *au vu et au su de tout le monde.*

33. **à n. âme**, 'for our soul'—a dative of interest.

Page 123

Line 5. **avec compl.**, 'obligingly.'

6. **apparent**, 'conspicuous.'

8. **r. de mites**, 'worm-eaten.'

9. **serait-elle . . . n'aurais-je . . .** Notice the 'conditional' used instead of the present indic., in a hesitating statement. 'Has it not possibly . . .' 'May we not say that it has . . .'

11. **prétention**, 'affectation,' almost = 'intention.'

16. **compl. étalées**, 'displayed with a certain self-satisfaction.'

17. **faire fig.**, 'make a show,' 'look well.'

18. **comte pol.** Polish refugees were common at Paris at this time and mostly claimed titles.

19. **le dép. d. m. d.**, 'the member for my county.'

24. **sauront** (idiomatic), 'will succeed in . . .'

mater ma s., 'humbling my pride.' *Superbe = orgueil* is a practically obsolete word. The metaphor is from chess.

26. **petits**, 'lowly.'

28. **Pomone**, the Roman goddess of fruits.

34. **Greuze** (1725-1805), a famous French painter. His best known picture is, perhaps, *La Cruche Cassée* (the broken pitcher). In art he represents the reaction against the artificiality of the *grand siècle*, as Bernardin de St. Pierre (115, 19) does in literature.

Page 124

Line 3. **conserve**, subjunctive of wish, with *que*.

7. **magots**, 'grotesque figures,' generally made of porcelain, representing Chinese idols, etc. The word *magot* originally = 'an ape.'

8. **le beau . . . le laid.** Notice these adjectives used as neuter nouns—a practice very common in Greek and German.

10. **à le c.** = *en le contemplant.*

23. **mûres d. h.**, 'blackberries.'

26. **rayonnements**, 'sunshine'—moral as well as physical.

28. **grande**, 'grown up.'

30. **ramées**, 'branches' with the leaves still on.

PAGE 125

Line 4. **enfin**, 'in a word,' 'to sum up.'

5. **toujours**, 'still.'

9. **languir**, 'pining away.'

20. **l'a domptée**, 'has quelled her spirit.'

PAGE 126

Line 1. **dépouilles**, 'remains.'

3. **puisses.** Why subjunctive?

7. **exemple**, 'type.'

16. **si n. voulions**, 'if we would only have an eye upon . . .'

26. **connais . . .**, Γνῶθι σεαυτόν.

PAGE 127

Line 2. **encore**, 'as yet.'

4. **retours**, 'recurring fits.'

8. **perspective**, 'prospect,' 'vista,' *not* 'perspective.'

10. **jusqu'au ch.**, 'even the . . .'

chalet, 'cottage'; strictly speaking a 'Swiss' cottage, with picturesque roofs and balconies.

15. **vision**, 'fancy.'

16. **la v. et le r.**, 'waking and dreaming'—verbal nouns.

de plain-p., 'uninterruptedly'; lit. = on a level, on the same floor. Latin *plano pede.*

18. **voici que . . .**, solemn and emphatic — 'behold, there appeared . . .'

22. **ce . . . là**, emphatic demonstrative—'*she* was no . . .'

24. **agonie**, 'death-struggle.'

29. **l'aiguille**, 'the hand.'

30. **de mon côté**, 'towards me.'

PAGE 128

Line 7. **déposé**, 'planted.'

9. **méchamment**, 'spitefully.'

12. **amoindri**, 'narrowed,' 'impoverished.'

13. **les enth.**, 'enthusiastic impulses.' The plural of the abstract noun is not so usual in English.

20. **me retient**, translate by English continuous perfect—'these many days that fever has been keeping me . . .'

23. **pauvres rich.** Notice the antithesis.

27. **conscience**, 'consciousness.'

30. **auront été.** The use of the future perfect for the perfect introduces a shade of doubt or hypothesis, a more hesitating statement.

Page 129

Line 1. **voulu**, 'consented.'

3. **méchante**, 'unkindly.' Cf. 128, 9.

8. **puissé-je**, subjunctive of wish. The accent on the final *e* is purely euphonic. Cf. *aimé-je*, 'do I love?'

18. **j'ai su**, 'I ascertained.'

depuis, adverbial: 'since then.'

21. **la camarde**, 'death.' A jocular expression, lit. 'the snub-nosed one,' from the appearance of a skull.

22. **comme on . . .**, 'how vigorously you were setting about it,' *i.e.* about dying. **y aller** is colloquial.

23. **à d. b.**, 'with both arms.'

26. **du tout**, i.e. *pas d. t.*—a colloquial ellipse.

28. **nous**, *i.e.* 'we doctors.'

30. **Ambr. Paré**, the father of French surgery, Court physician to the Kings Henry II., Francis II., Charles IX., Henry III. He was saved by Charles IX. from the massacre of St. Bartholomew's Day 1572, and died at Paris in 1590.

pansai, 'attended'=(in modern French) *soignai*. *Panser une blessure* is to 'dress' a wound.

Page 130

Line 1. **vous**, dative, emphasised by the addition of *à vous-même*.

5. **sans que . . .**, 'without our having anything to do with it. *Y être* is an idiomatic expression=to be concerned in the matter, lit 'to be in it.'

10. **un peu**, 'just (pray) tell me'—colloquial.

15. **comptabilité**, 'a regular (book-keeping) account.'

tempérament, best translated 'health.'

19. **le mal**, 'illness.'

20. **extravagances**, 'follies.'

25. **un rat . . .** An allusion to La Fontaine's fable, bk. vii. 3.

33. **veilles pro.**, 'sitting up late.'

Page 131

Line 5. **la mollesse des h.**, 'effeminate habits.'

9. **ouaté**, 'padded.'

13. **courbatures**, 'stiffness' of the joints.

23. **habemus . . .**, 'we have a defendant who admits his guilt. A well-known quotation.

30. **pour être**=*quoiqu'elle soit.* **absolue**, 'peremptory.'

33. **eût-il été.** Notice the mood and the order of the words.

le laisser. He might have said *lui laisser*, as *achever* has an accusative expressed. With *faire, le* would have been wrong, but with *laisser* either *le* or *lui* may be used.

Page 132

Line 1. **est-il**=*y a-t-il.* This use is not common in colloquial French.

6. **que.** Notice the case and the order of the words.

Celui qui est . . . The reference is to Joel iii. 2.

9. **failli**, 'erred,' 'transgressed.'

11. **abreuvé**, 'steeped.' *S'abreuver* is 'to quench one's thirst.' The Philosophe is referring to his readings and his intellectual converse with the great minds of literature.

17. **panthéon**, originally 'temple to all the gods,' as, for example, the great Pantheon at Rome built by Agrippa, and now a Christian Church. The Church of Ste. Geneviève at Paris, built on the model of the Pantheon, was under the Revolution devoted to the purpose of containing the remains of great men, as our Westminster Abbey does. It bears the inscription: *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante.*

22. **pauvre des . . .**, 'poor in . . .,' a rather unusual construction, in imitation of *pauvre d'esprit.*

23. **pauvre d'esprit**, 'poor in intellect'; *p. d'esprit* should= 'humble,' but the Philosophe, owing to the ambiguity of the word *esprit*, is using the phrase with its popular meaning of 'simple,' 'unlearned.'

25. **un don**, 'a gift,' *i.e.* something which is due to no effort on my part.

me is dative.

26. **d'un b.**, 'out of a piece of good luck.'

29. **méchanceté . . .**, 'the envious spite of its foolishness,' *i.e.* of the foolishness of ignorance.

30. **du savoir**, 'of learning,' 'scholarship.'

PAGE 133

Line 4. **à quoi bon**, i.e. *sortir avec moi*.

6. **théâtre où**, 'a stage on which . . .'

8. **bruit**, verb, from *bruire*.

10. **l'astre d. j.**, 'the orb of day'—the sun.

20. **voient**. The Philosophe is speaking of intellectual, not physical, sight. Hence the italics.

24. **que d'arrêts . . .**, 'how many judgments I have uttered for the sake of a witticism.' The temptation to say 'smart' things, even if we feel them to be untrue, is especially great in criticism, whether of men or of books.

26. **pour f.**, 'to be doing.'

28. **qui suit . . .**, 'passing along.'

34. **au hasard**, 'at random.'

PAGE 134

Line 2. **relever**, 'to notice,' lit. 'to pick up again.'

4. **le télégraphe**, not the electric telegraph, of course, but the system of signalling mentioned before, 3, 17.

10. **arabesques**. What is meant is that the stranger was brandishing his stick about in an eccentric manner.

15. **hasarda**, 'she ventured to utter.'

17. **éclats de v. c.**, 'spasmodic shouts.'

18. **moulinets**, 'flourishes'—a term borrowed from fencing or single-stick, so called from the weapon being twirled round and round like the sails of a mill (*moulin*).

23. **s'exalte**, 'is worked up.'

26. **inconnu** is the noun—'the stranger.'

28. **pussent**. Why is *s'indigner* followed by a subjunctive?

PAGE 135

Line 3. **éducation**, 'breeding.'

6. **cris d'app.**, 'calls.'

16. **solidarité**, 'community of interests,' almost 'brotherhood,' implying the joint responsibility of one human being for another. Of the English word 'solidarity,' which is occasionally used, Trench says (*English, Past and Present*): '*Solidarity*, which we owe to the French Communists—signifies a fellowship in gain and loss, in honour and dishonour, in victory and defeat, a being, so to speak, in the same boat—is so convenient that it would be idle to struggle against it.'

18. **associés**, 'partners.' The lion in the fable took all the shares

for himself. See La Fontaine's Fable, *La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le lion* (i. 6).

20. **pour peu que . . .**, 'if some rash fellow should claim ever so small a share.' *En* refers to *toutes les parts*. Notice *pour peu que* = 'if only,' 'if ever . . .'

24. **de peur que**. This conjunction has the same construction as a verb of fearing.

26. **complaisance**, 'self-satisfaction.'

31. **font**, 'excite,' 'inspire.'

32. **horreur**, 'disgust.'

PAGE 136

Line 2. **tantôt**. Note the meaning of *tantôt*, repeated.

5. **main**, 'quire'—a technical term.

8. **boule** = *tête* (slang). 'You have found your wits again.'

11. **chevron**, 'stripe' on a soldier's sleeve, either as a reward for good conduct, or a mark of rank, or, as here, a mark of the number of campaigns the wearer has been through.

12. **pas mal**, 'not a few,' 'a good lot'—colloquial.

battre la br., 'beside themselves,' 'wandering,' 'off their chump,' soldier's slang. *Battre la breloque* (or *berloque*), used of the drum beating for meals, etc., in camp.

13. **Leipsick**. The 18th October 1813 Napoleon was defeated by the Allies in a tremendous battle, which lasted three days. For a capital account of it see Erckmann-Chatrian's *Le Conscrit de 1813*. The Germans call it *die Völkerschlacht*, the battle of nations.

se is possessive dative—'who thought he had . . .'

16. **passé l'ar. à g.**, soldier's slang for 'dying,' lit. to pass the musket from the right arm to the left.

18. **petit caporal**, a nickname of the Great Napoleon, which his soldiers conferred upon him at the battle of Lodi, 10th May 1796.

22. **p. m. gauche**, 'jolly awkward,' lit. 'left.' The old soldier suggests a play upon the words. *Pas mal* has a different meaning from what it had in l. 12. Here it = 'not a little,' *i.e.* very, and is colloquial.

26. **Poniatowski** (1762-1813). This gallant officer commanded the Poles in the French service. To them was entrusted the duty of keeping the Allies out of Leipzig as long as possible, so as to give the French time to retreat. It was on returning from this duty that Poniatowski was drowned in the little river Elster, which crosses the town.

30. **on a** = *vous avez*.

33. **maître d'h.**, 'butler,' 'steward.' *Hôtel* = a large town house.

Page 137

Line 5. **fricasse**, *i.e.* 'she is cooking'—a vulgarism.

7. **entre le v. et le r.**, *i.e.* 'between life and death.' Two Latin words: *Vivat*, lit. 'may he live,' cf. *Vivat rex! Requiem*, from the funeral service: *Requiem æternam dona eis, Domine!*

9. **où en ét. . . .**, 'how the fight was going on,' *i.e.* lit. at what point of things (*en*) the battle was.

10. **tenez**, 'look here!' 'hullo!'—a common colloquial use.

11. **on**, 'some one.'

18. **toute ravie.** What part of speech is *toute?* Account for the feminine form.

26. **entraîne**, 'brings in its train,' 'involves.'

Page 138

Line 5. **il dînait.** It was customary for the Kings of France to dine in public, and it is told of Louis XIV. that he always had boiled eggs for dinner on such occasions, because he was very dexterous at knocking the top off with a fork.

7. **lev. le c.**, 'were clearing the table.'

12. **qu'il p.**; *que=jusqu'à ce que.*

22. **au courant**, 'up to date.'

25. **comblait la m.**, 'filled the measure to overflowing.'

33. **les dévouements**, 'acts of self-sacrifice.'

Page 139

Line 2. **tempérament**, 'constitution.'

16. **où**=*dans lequel.*

18. **de passage**, *i.e.* 'temporary.'

20. **joies.** *Ni* is generally repeated with each noun.

23. **en retour d. t. . . .**, 'in repayment for the time (which has elapsed) leavest me remembrance.' Souvestre has wished to vary the phrase, but *en retour du temps* is rather a clumsy expression.

ENGLISH PASSAGES

FOR RE-TRANSLATION OR FOR PRACTICE IN *VIVA VOCE* PROSE

I

New Year's Presents (Chapter I)

The Romans used to give to their friends symbolical presents —dried figs, dates, honey, and a small coin called *stips*. Hence came the custom, which we still preserve, of paying visits to our friends, of giving the New Year's presents, and of wishing them a happy New Year.

The owner of the mansion opposite my attic looks cross, as if he had been forced to be generous. The servants have received their Christmas-boxes. Some look happy, others evidently think that they have not received enough. Visitors come and bring flowers and toys. The master of the house has given his wife a beautiful new carriage, drawn by thoroughbreds. See, there she is getting into it with her little daughter. She is going to give presents to her friends and acquaintances.

II

The Sparrows' Christmas-Box (Chapter I)

Everybody gives presents. I have nothing to give or to receive. It is raining, the horizon is misty, my fire has gone out, and the matches do not light. I should like to breakfast, but the porter's wife has forgotten my milk, and the jam-pot is empty.

I look out of the window. I see nothing but roofs and tall

chimneys whose smoke rises up into the air. The pigeons have taken the tiles for a farmyard, but to-day I cannot see them.

As I meditate at the window I crumble my crust of bread in an absent way. All at once I see that the sparrows have surrounded my window and are pecking at the crumbs. I was wrong just now. I have something to give. I am not altogether without friends. Thanks to me, the sparrows have had their New Year's present.

III

The Story of Paulette (Chapter I)

I have not seen Paulette for a year. I had almost forgotten her. She knocks at my door and comes in. She is not pretty, she is pale and thin and ill-clad; but I do not find her ugly. I recognise her when she smiles, but not before.

Who is Paulette? She is a little girl whom I saved once at the risk of my life. It was two years ago, on the evening of a public festival. A large crowd was watching the illuminations and the fireworks and admiring the sheaves of flame in the middle of the Champ de Mars.

All at once a panic struck the multitude. It crushed underfoot the weak—women and children—who stumbled in their terror. I heard the cry of a child, returned immediately and rescued her. That child was Paulette.

Why does Paulette come to see me to-night? And what is she carrying in her little arms? She has come to offer me good wishes for the New Year, and to give me a plant which she has grown herself. She has also wrapped up the flower-pot in a pretty cover of glazed paper. Like all who have good hearts, she does not forget her benefactors.

IV

A Surprise (Chapter I)

Paulette is a poor orphan. She has a sister who is beginning to sew and a brother who is a printer's apprentice. They all live with an old grandmother in an attic near the roof. They are often very cold, for they are exposed to wind and rain, and

they have no stove. They have not enough money to buy one from the second-hand dealer on the ground floor.

I immediately settled my plan. I went to the stove-man's. He mended my old stove and, while the grandmother was fortunately out, we set it up in the attic. I lighted the lamp, put a can of oil on the shelf, and filled the big fireplace with a dozen logs of wood. Then I put some chestnuts in the oven and some bottles of cider on the sideboard. I also brought from my room a tongue, some butter, and a basket full of rolls.

How surprised they all were when they came in! The table was laid in a moment, and we sat down and began to eat. What a happy evening!

V

The Bachelor's Coffee (Chapter II)

It is the season of the Carnival. What a noise outside in the street! The masqueraders are passing. It is a holiday for every one, it must be one for me too. I have shut the window and revived the fire. I light my lamp and look for my favourite author in my small library.

But there is the water boiling. I must prepare my coffee. That is an important operation, especially for a bachelor. First I grind the coffee—genuine Moka which my porter's son has brought from the East—and then fill the coffee-pot.

How delicious it is to dream before the fire, plunged in a large armchair, with feet outstretched and eyes half closed! I seem to see once more the cottage on the hill, the garden with its hedge, the brook and the hives where the bees buzz all day in the summer. The landscape is still the same. Here are the fields, and the apple-trees and the plough by the corner of the wood. I think I hear once more the woodman's axe as he works near his little hut.

VI

Selfishness (Chapter II)

Through the half-opened door I see Peter the bookbinder standing by the side of his *pal's* bed. He looks cross, and says that his friend is ill and cannot get up. "I cannot fetch a

doctor," says Peter, "for my *pal* has no money in his pocket. I am going to a ball this evening. There is my costume for the Carnival. The others are waiting for me. I cannot spend my time warming foot-baths. He must stay in bed till to-morrow, or go to the hospital."

The sick man could not go to the hospital alone. "You must do something," said I, exasperated by this selfishness. "You are his friend. You are responsible for the consequences of such a desertion."

At last, tired of my remonstrances, Peter stamped impatiently, shook the poor man roughly, and forced him to get up. Then he dragged him half-fainting into a cab which the porter had fetched, and the two started—the one to die perhaps, the other to dine!

VII

The Connoisseur's Carnival (1) (Chapter II)

One of my neighbours is a little old man, who has a passion for paintings and engravings. And yet he cannot be rich, for he has refused to receive the widow of his only son, who has just died in England, leaving his family without resources. He has asked me to translate the letter into English, and I have done so with the help of my dictionary.

"Here, sir, is your letter," said I, as I came into his room.

"A thousand thanks, my dear sir; I am very grateful to you. Sit down, I pray you."

I sat down, and looked at the furniture of the room—the stained wall-paper, the empty stove, the wretched bed. The old man's supper consisted of a crust of bread, which he soaked in a glass of sugar and water.

"My supper does not tempt you," he said, smiling. "But the eyes have their pleasures as well as the palate. Here is my treat."

With these words he went and groped behind some frames, and brought out a canvas, which he solemnly placed under the lamp-light.

VIII

The Connoisseur's Carnival (2) (Chapter II)

I knew the picture well. The original is in the Louvre. It is called the "Family Concert." I said it was a magnificent copy.

"A copy!" he exclaimed with indignation. "It is an original. Just look at the colouring. It is a treasure, a diamond!"

He placed this wonderful masterpiece so as to see it in its best light, and did not take his eyes off it.

"This is my pleasure; this is my carnival," he said with a triumphant air.

"It must be a very valuable picture," I added.

"Well, it may be worth twenty thousand francs; but I bought it from a donkey of a dealer for fifty louis down. You are dazzled. I am not surprised. You have never seen such a treasure."

"You might have made a better bargain," I said with a serious air, as I thought of the cruel letter which I had translated for him. "You have the picture; you might have had the family itself for the same price."

The old connoisseur looked at me with contempt, snatched up his picture, and put it back into its hiding-place.

IX

The Cat and the Sparrows (1) (Chapter III)

When I opened my window this morning I saw a prospect whose picturesque splendour those who live on the first floors cannot suspect. The sparrows are chirping on the roof, and waiting for the breakfast which I usually give them. To-day, however, they do not come and peck the crumbs which I have scattered for them. I wait in vain; they are timid and irresolute.

I contemplate for some time the wonderful spectacle which is before me—the red tiles, the hollow gutters, the slates, and the glass which sparkles in the light of the sun.

But what has frightened the sparrows? They are accustomed

to come and eat out of my hand. They fly away ; they come back ; they twitter and look at their banquet, but not one dares to stop and eat.

X

The Cat and the Sparrows (2) (Chapter III)

All at once I see the cause of their fear. A large tabby cat is in ambush behind the corner of the roof, like a fox on the watch. I can see the shadow of his ears ; I perceive his claws.

The sparrows were not really cowards. I was wrong to accuse them. They could see the corner which I had forgotten.

Is there not here a lesson for me as well as for everybody ? The founders of a new company have written to offer me a place in their undertaking. The question is whether I shall give up my modest office, where I have nothing to fear and little to hope, for a position which is not without great dangers, but which opens out wonderful prospects.

I have been for some time undecided. But now the sparrows have shown me the hidden danger. I too am a poor sparrow. What should I do among these bold adventurers ? Why should I risk the peace and security of my happy but modest lot ?

XI

The Old Soldier's Garden (Chapter III)

On the other side of the street, on the last floor, lives an old soldier.

You can always recognise an old soldier by his measured tread, his gray moustache, and the red ribbon in his button-hole. There are two things, however, of which soldiers are specially fond—flowers and children.

What attentive care my neighbour takes of the little garden in his balcony. The cold wind cannot drive him away. He is sowing nasturtium and sweet-pea seeds in his green boxes. Henceforth, every day, he will watch them and protect them, guide their climbing stems, and give them water when they need it.

What pains he takes ! But later the harvest will reward his assiduous attentions. In summer, when the sun is hot, and

the dust whirls up in the streets, and the glare of the heated plaster dazzles our eyes, the old soldier, seated in the shade among his flowers, will enjoy the fresh and scented breeze.

XII

The Shower of Rain (Chapter III)

For some time a cloud had been forming on the horizon. Now it is raining. Listen—that is the thunder growling. Look —a flash of lightning has rent the dark cloud.

Let us observe the effects of this sudden storm. What a universal stampede! Where are the people who, just now, were walking about so quietly in the street? They have all fled before the hail and the squalls. The economical tradesman is afraid of spoiling his new hat. The national guard has forgotten his martial attitude. The children and young girls run with cries and bursts of laughter.

They all seek shelter in the shop in front of my window. It is empty and to let. A year ago painter and carpenter employed all their skill to embellish it; but now it is soiled with mud, and covered with posters announcing sales at reduced prices.

XIII

The Great City (Chapter IV)

I love the great city. I love it in the spring, when the trees are full of buds, and the baskets of the flower-girls are full of violets, when the crowd is strolling along the boulevards.

I love it in the evening when the stars come out, and a misty shade covers all things. The day has been given to work and to business; now is the hour of pleasure. Do you hear the rolling of the carriages? They are hastening towards the ball or the theatre. The passers-by lounge along the promenades, they look at the sweet-shops, they read the newspapers; tired of the occupations of the day, they are resolved to give what strength they have left to pleasure and amusement.

How much there is to be learnt in the streets of the great city! It is a museum which contains samples of everything.

The street Arab has received his education in front of the shop windows. You cannot dazzle or surprise him. He has seen fruits and flowers of foreign countries, strange weapons and furniture. He knows the pine-apple and the sugar-cane.

It is a world's fair. As I walk I see the glades of unknown forests, I undertake distant journeys, I dream of wonderful adventures. My imagination is roused by a perpetual stimulus.

XIV

The Lost Child (1) (Chapter IV)

(The scene represents the banks of the Seine, near the Louvre. A group is surrounding a child about six years old, who is weeping bitterly. He is evidently the son of rich parents. He is wearing patent leather boots with mother-of-pearl buttons, and a black velvet cap. His eyes are clear blue, and his skin delicate.)

"Why is the child crying so?" I asked.

"He cannot find his home," answered a mason. "He was walking in the Tuileries gardens with a man-servant. The latter met a friend, and went to have a drink with him. The child waited, but the servant has not reappeared."

"What is the little boy's name and address? Ask him."

"I have asked him. He says that his name is Duval. There are hundreds of Duvals in Paris."

"Does he know in what quarter his father lives?"

"Not at all, these rich children never go out without a footman. We must take him to the police-station, or the kidnappers will carry him off."

XV

The Lost Child (2) (Chapter IV)

At this moment a little boy came forward. His darned stockings, too long trousers, and old shoes showed that his parents were extremely poor. His features were a little rough, his complexion tanned, his glance keen and intelligent.

"I know him," he said with confidence; "he lives near me, in the large house at the end of the street. I can take him home. It is on my way."

He took up his basket. The lost child put himself immediately under his protection and followed him.

The group broke up. "Don't be afraid," said the mason, "the little fellow in the blouse will lead him all right. What a capital schoolmistress poverty is!"

I caught the children up, and we hurried on together. And soon we reached the house at the end of the street, with its large iron gate. A lady was waiting on the threshold. As soon as she saw the little boys she uttered a cry, took the lost child in her arms, and covered him with kisses.

XVI

The Lost Child (3) (Chapter IV)

Two years later I was passing through the same street. I stopped opposite the house of Mr. Duval. On the threshold two young boys were saying good-bye to one another. It was the lost child whom I had seen near the Louvre and his young guide.

"And so you are good friends now," I said to the latter, who was much better dressed than he was when I met him for the first time.

"I should think so, and Mr. Duval has lent my father some money, and he works on his own account now. I go to school, and Mr. Charles helps me with my lessons, so that I am top of my form. But here's my home. Good-bye, sir."

I continued my way pensive, but happy. Kindness and gratitude had brought together (*rapproché*) wealth and poverty, the workroom and the mansion. The painful contrast had disappeared. Love had solved the difficult problem.

XVII

The Rush for the Country (Chapter V)

When May returns, when the grass is green, when the fields are full of daisies, the inhabitants of the town fly away like birds from their cage. There is a general stampede. All wish to leave the city, its streets and shops, and to find a green knoll

where they can sit down, or the pleasant shade of some May bush.

On Sunday the grocer takes his son for a journey through the suburbs, that he may show him a genuine turnip-field.

For there are at Paris two distinct populations, whose manners and character are very different. First there is the floating population of artists, business men, travellers whose life is brilliant and agitated, full of bustle and noise. Secondly, there is the peaceful tribe of sedentary *bourgeois*, whose lives are calm, obscure, and regular, who dwell in their flat like a shell upon a rock. They are like the clock on whose dial, day by day, the same hand marks the same hours.

XVIII

The Old Maids' Jaunt (1) (Chapter V)

The sky was so fine in the morning that I resolved to go to Sèvres. In my carriage were two elderly old maids, peaceful stay-at-home workwomen. We were soon friends.

"We were orphans at fifteen," they told me; "since that time we have lived by our work. Our trade is to make clasps for a Paris firm. We have one room in an old street where the sun never penetrates. The chief event of our week is the service on Sunday morning. This is the first time we have been on a railway."

How frank is their delight! It would be a pity to spoil it. They look and marvel as the trees seem to run on both sides of the road. They go from one window to another. They close their eyes and utter a cry as a train passes with the noise of thunder. And now they admire the beautiful landscape, the monuments of Paris sparkling in the sun, the woods and castle of Meudon.

XIX

The Old Maids' Jaunt (2) (Chapter V)

At last the train stopped and we came down from our carriage. "Here," said I to the two sisters, "is the path which leads to Sèvres. Go on in front while I ask about the trains."

At the next station they find the gatekeeper, who is working in his little garden. "Now is the time," says he, "to plant annuals, to extirpate weeds, and to free the roses of green fly."

"In the boxes on my window," says Madeleine, "I can only grow cress. I have not enough air or sun for anything else."

"Allow me to give you some of this mignonette seed which I am sowing," said the gatekeeper. "I am sure it will grow in your cases."

"I thank you with all my heart," said the delighted old maid, who already saw her window-sill covered with flowers.

XX

The Old Maids' Jaunt (3) (Chapter V)

We visited the china factory and the Museum, where the old maids admired everything. Then we passed through a small yard where Françoise seized with delight a chipped saucer which lay among some fragments of broken cups. "This," she exclaimed in her innocent illusion, "will be a remembrance of our visit. This porcelain is only made for kings." Why should I undeceive her?

We climbed the hill and found a green lawn, covered with daisies. There, under the shade of two walnut trees, the table was laid, and the sisters asked me to share their modest meal. I consented, and helped them to draw the provisions out of the basket.

Françoise related to us the story of her childhood, which she had spent in the country. She spoke to us of the vintage and the cherry harvest. We looked at the valley winding before us, and the quarries on the hill. On the other side we could see the park and the meadows, while the clouds travelled overhead in the immense sky.

XXI

Morning in the Attic (Chapter VI)

How gay the morning is for those who live on the last floor, in the attic under the roof! There, when we wake, we receive the

first sunbeams, and hear the birds sing merrily round our windows. The breeze brings a smell of woods and gardens. A swallow passes carrying some insects for its young; the sparrows pursue one another round the roofs; here and there a stray butterfly flutters before my window; the flowers are still wet with dew. Everything greets the dawn with a smile or with a song. Even the sick man, on his bed of anguish, feels a short respite and a breath of hope.

Is not childhood the morning of life? We seem then to walk between primroses; the sun shines, the birds warble, the breeze is perfumed. Later the illusions fly away. Our road starts from happiness and ends often in bitterness and solitude.

XXII

Corpus Christi Day (Chapter VI)

Why are the streets so full of people? I see the neighbours stretching tapestries along the houses. What curious scenes are represented on them (*y*)! There are huntresses shooting arrows, warriors raising their scimitars, shepherds in blue satin breeches playing on flutes.

How I love to see the floating draperies, the flowers, and the triumphal arches!

What is that kind of arbour rising in the middle of the street? I see in it an improvised altar, covered with garlands and lighted candles. That is what they call a *reposoir*. Do you see, on the top of the tabernacle, a beautiful moss-rose. I picked it this morning. There was no other bud upon the stem. My mother had given me the rose-tree upon my birthday. It was the object of my pride and hope. But I felt that I could not keep my treasure, when others had stripped themselves.

XXIII

Uncle Maurice (Chapter VI)

Shall I tell you the story of Uncle Maurice? He was a little hunchback, weak, puny, and ugly. He had obtained with difficulty a place in the custom-house of his native town.

While he was busy with his work his old mother used to sit at the door of his hut. One could hear under the shade of the Virginia creeper nothing but the click of her knitting needles.

One day the old mother fell ill and died. Maurice remained henceforth alone. He was an excellent clerk, intelligent, zealous and honest, but his deformity repelled every one. He saw others preferred to himself because they knew how to please their protectors. After having borne the contempt of men, he had to bear their injustice.

XXIV

His Love Story (Chapter VI)

Near Uncle Maurice's house, in the suburb where the poor workmen lodged, lived a young girl called Toinette. She was pale and silent; she never spoke to any one; she never sang. A dull depression wrapped her round as with a winding sheet.

Uncle Maurice made her acquaintance in the following way. He learnt that the tradesmen of the neighbourhood could no longer give the young girl credit. Her work had stopped, her needle no longer fed her. The uncle promised to pay for everything. When she discovered this, the poor girl's heart was filled with gratitude.

Toinette was now his sister. He hoped that she would consent to be his wife, and one day he resolved to speak to her. When he came to her attic he heard a strange voice. Her betrothed, a young sailor, had just returned from a long journey, and she was leaning on his shoulder, weeping.

Uncle Maurice understood all. He returned, alone and resigned, to his old house in the suburb.

XXV

Are the Powerful Happy? (Chapter VII)

"I have come this morning to pay you a visit," said I to my compatriot, who is 'usher' to one of the ministers. "I have brought you letters from Brittany."

"Stay," he replied, "and wait for me. I shall soon be free,

and we will dine together. The minister has nothing to do to-day; he is going to take his young sisters to St. Cloud."

I sat down and read some newspapers which were on the table. They were full of criticisms on the ministry and on the minister himself. Thus, I thought, the powerful abandon their rest and their honour to the poisoned darts of their enemies, as the first Christians gave up their flesh to the lions.

I was interrupted by my friend's return.

"Bad news!" he exclaimed; "the minister has just been summoned to the council. No holiday for me to-day!"

XXVI

A Day in the Country (Chapter VII)

I am a slave the whole week, but on Sunday my master gives me my liberty. I leave the town at break of day, and wander through the woods and valleys. I enjoy the scent of the trees, full of sap, and the delicious perfume of the honeysuckle. I walk on till I am hungry and tired. Then I sit down by the side of a brook, and eat the crust of bread which I have brought away with me. I add to it watercress and blackberries and wild strawberries, if I can find any. I have in my pocket two or three odd volumes. I lie down on the grass and read. So I pass the day until the sun sets. Then, with dusty feet, but with heart refreshed, I return to the great city.

XXVII

How my Father met Jean-Jacques Rousseau (1) (Chapter VII)

Shall I tell you how my father met one day the great Rousseau?

He was walking towards the woods when he saw an elderly man, dressed in a brown coat, gray waistcoat, and black breeches. His sunken eyes and thick eyebrows gave him rather an anxious air. He was sitting near the edge of the wood, sorting some plants which he had just gathered.

My father offered to lead him to the top of the hill, where he could pick some flowers which he had not yet found. The

path passed along the middle of the hill. Therefore my father would turn aside from his road to guide the stranger. Though he insisted with eagerness, the old man obstinately refused his offer. He seemed even to show some distrust, so that my father desisted, bowed, and soon lost sight of him.

XXVIII

My Father meets Rousseau (2) (Chapter VII)

How did my father discover that this unknown was Jean-Jacques Rousseau? Well, some hours later, he was lying stretched upon the moss in a copse, and was reading a book, when suddenly the man whom he had met before came quite close to him.

"What are you reading there?" he said, smiling.

"Rousseau's *Emile*. What a magnificent book! It fills me with an inexpressible emotion. I admire the great Genevese writer. He is a glorious and sublime thinker."

"How do you know," said the stranger gently, after a long silence, "that Jean-Jacques is as happy as that poor woodcutter yonder? If you knew the unfortunate man who wrote that book, you would pity him."

At that moment some ladies passed in a carriage. When they perceived the old man they uttered a cry of surprise. "That is Jean-Jacques!"

My father remained with his eyes wide open, bewildered and motionless.

"You see," said Rousseau, "what I am—an object of idle curiosity, at whom the passers-by point. That is celebrity! Good-bye, sir!"

XXIX

Division of Labour (Chapter VIII)

Do you understand how all human activities work together? The world is an association in which each one has his place and his work. All men help one another; the poorest is something in the whole.

Do you want examples? Here are some. What does the husbandman do at his furrow? He is preparing for us our

daily bread. Who weaves the cloth of which his clothes are made? The workman in the city. Whence does he obtain the iron of his plough? The miner finds it underground. The soldier defends him; the law protects him. The merchant takes his wheat, and gives him in exchange the produce of foreign countries. Thus the work of society has been tacitly divided between its different members.

When man is isolated, his only auxiliary is chance. He is nothing for anybody. No one works or fights for him. He is alone.

XXX

Remembrances of Childhood (Chapter VIII)

Here I am leaning at my window! The dawn is reddening my curtains. The breeze breathes freshness and joy. It is the awakening of day. The roofs are full of flowers and of light. I listen to the warbling of the birds. Close to me is a kind of little garden in a corner of the wall. The plaster has been stripped away by the storm, the wind has brought some dust, and the rain has fixed it in the crevices. And there I see —what do you think?—a wheat-stalk with a thin and yellowish ear.

I immediately carried back my thoughts to my childhood. What beautiful walks I used to take among the corn-fields, when the harvest was falling under the sickle! The threshers made the threshing-floor resound with the noise of their flails. I used to look at the carts passing loaded with golden sheaves. I have not yet forgotten the proud look of the husbandmen. They play a great and holy part; after God, it is they who feed the world.

XXXI

Necessity is the Mother of Invention (Chapter VIII)

At the right-hand corner of my attic window, which resembles a large sentry-box, a sparrow has made its nest.

Day by day I followed the progress of the construction. The bird brought wool and moss and straw, and began to build his nest with wonderful skill and perseverance. Then he

abandoned his airs of a great lord, and, instead of fluttering and twittering lazily in the branches of the poplar-tree, he worked without rest or truce in order to prepare a shelter for his brood.

What is there that necessity cannot do? Wherever man has been privileged, and has received the bounties of Nature without effort, he has remained, so to speak, benumbed in his listlessness. On the contrary, the man whom Nature has least favoured has become more intelligent and more robust, for necessity has compelled him to wrest his food from the soil, to build dwellings, and to use the wool of flocks to warm his limbs.

XXXII

The Drunken Carpenter (1) (Chapter IX)

Genevieve, the fruit-woman, had a husband, a clever carpenter, who unfortunately had become a drunkard. He used to spend most of the day in the public-house, and come home in the evening with his blouse unclasped and his cap covered with mud.

One evening he came stumbling into the shop as usual. His wife rushed towards him, but he tried in vain to speak or to find his balance. She could not make him understand what had happened.

The peasant woman who had been the nurse of their child, and who had kept it for them in the country, had come to ask for the money which they owed her. But there was no money in the house.

"Are you going to pay?" she cried. "Somehow or other I must be paid. I shall not go away without my money, or else I shall take away the child. I shall make a foundling of it, and take it to the workhouse."

XXXIII

The Drunken Carpenter (2) (Chapter IX)

Blinded by anger she rushed towards the back room, with the intention of taking the child from its cradle, or of snatching it out of its mother's arms.

The drunken man seemed to awake with a start. He had a flash of intelligence. He stammered out some words and tried to steady himself. At last he made a great effort, went to a tub full of water and repeatedly plunged his head and face into it. Then he seemed to recognise his son, and took him into his arms.

The nurse began again to ask for her money, enumerating all the expenses which she had had, and ending with a threat. "I must receive thirty francs. If you don't pay, the law will give them to me."

The carpenter groped in vain in his pockets. At last he exclaimed, with a joyful cry, "Your money! Here it is. Wife, take my watch, my ring, and my earrings. Sell them at the goldsmith's, and pay this woman what we owe her."

From that day the carpenter never went to the public-house, but came home early to his wife and child.

XXXIV

The Old Soldier's Story (1) (Chapter X)

Old Chaufour is the wreck of a man. He has only one arm and one leg. But his voice is firm, his face calm, his look cheerful, and his heart full of goodness. The fortress is damaged, no doubt, but the garrison is all right.

I am his neighbour, and I went to pay him my first visit one morning about eight. He was sitting at a small table, on which was a smoky lamp. He was making some rough cardboard work, and humming a popular song.

"Is that you, neighbour?" he exclaimed. "Come in! what an early riser you are! I was afraid that my singing would wake you. Upon my word, you look a good fellow. Sit down, but mind the stool, it has only three legs." And he grasped my hand with soldierlike cordiality.

XXXV

The Old Soldier's Story (2) (Chapter X)

"You have served in the army, have you not?" I said. "Tell me why and how you became a soldier."

"When I was a boy of fifteen," answered old Chaufour, "I was working in the toy trade, and making shuttlecocks and draught-boards. I had an old uncle at Vincennes. You would have taken him for the portrait of an ancient hero if you had seen him with his cross, his wooden leg, and his white moustache.

"My uncle told me that the country was in danger, and that the enemies were attacking our frontiers. 'Perhaps,' he added, 'you do not know what your country is. All that surrounds you—your duties, your affections, and your rights, the remembrance of your mother, and the earth in which she sleeps—all that is your country. Do you understand what you owe your country?'

"'I owe it all that I am, and I should do for it what I would do for my father and mother.' 'You are right, Jerome,' said the old soldier. The next day he clasped me to his heart when I came and told him that I had enlisted, and that I was starting for the frontier."

XXXVI

The Old Soldier's Story (3) (Chapter X)

"Tell me what you have done since you left the army," I said to the old soldier.

"After the collapse of Waterloo, I spent three months in the hospital, and then I went to Paris. There I could find neither friend nor relation. My old major, whom I met, offered me a place in his house. Good wages, and not much to do. The place suited me well, but I thought I could do something better.

"Then I went to Clamart, where I found an old comrade, and worked there in the quarries. At first I played the part of a conscript, but soon I earned my bread among the good workmen. I was changing rocks into houses. That flattered me, and made me feel that I was doing something to embellish my native land. One day, however, one of my companions, who was rather too fond of brandy, took it into his head to strike a light near a loaded mine. The mine caught fire, killed three men, and carried off one of my arms. The difficulty then was to find a trade at which I could work with five fingers instead of ten.

XXXVII

The Old Soldier's Story (4) (Chapter X)

"At last I found a place among the sweepers of Paris. The sanitary squad is composed of all kinds of people. You will find in it actresses, tradesmen whom the Stock Exchange has ruined, and even professors of Latin. There were some rascals among my new comrades, but I forgave them because they were so poor and so gay. I was going down hill, it is true, but still I was serving my country, and I felt that nothing which is useful can dishonour a man.

"I should still be among the sweepers, if the damp had not revived the wound in the only leg which now remained to me. I had to lay down my arms, that is to say my broom. Now I have only one hand; with that I make cardboard cases. I get up at four, I work till eight, and I earn sixpence halfpenny a day. That leaves me a penny halfpenny for luxuries, but I am richer than France, for I balance my budget."

XXXVIII

A Comfortable Corner (Chapter XI)

At nine o'clock in the evening the philosopher was alone in his room. The windows had been made air-tight; the shade was on his lamp, and his stove was snoring. He was wearing his old wadded dressing-gown and his velvet smoking-cap. As he sat in his armchair, he could hear the storm roaring outside and the tiles rattling with a noise of castanets. His glances wandered over the interior of his little garret. He looked with pleasure at his engravings, his iron bed with its white curtains, and his little library. At last, overcome by the comfort and warmth, he let his book slip to the floor. It was not pleasant reading. For the sake of a picturesque effect the author exaggerated the need and sorrow which exist in the world, and painted too dark a picture of human life.

XXXIX

A Painful Dream (Chapter XI)

It was a cold winter's day. Bushes, covered with scarlet berries and white with hoar-frost, bordered a shelterless road. My feet were numbed; the north wind shook the windows of the coach in which I was seated.

Then the scene changed, and I was alone in my garret. I seemed to see all my family around me. My mother, whose sweet face I had only seen as a child, was praying on her knees near an old man, whose noble and stern features were those of my father. My little golden-haired sister, blue with cold, wept as she lay upon some rags which served her for a bed.

A chill seemed to come over me in my sleep. My heart was wrung with bitter anguish. The world seemed full of poverty, suspicion, and contempt. I tried to rise, and this woke me.

What was the cause of this dismal dream? My fire had gone out, and my door was not closed. That was all.

XL

The Duchess and the Monks (Chapter XI)

The Duchess. I have just been to see those poor monks in the convent. They are dying of cold. They have no wood, though they have plenty of scourges. We must send them some wood to warm them. See how I am shivering! Where is my steward? Oh, here he is. My good Peter, go at once and send some wood to the convent for the poor monks. Justine, bring my armchair near the fire. That's right.

[The heat of the fire gradually overcomes her, and she is beginning to go to sleep when the steward enters.]

The Steward. My lady, I have come to ask how many cart-loads of wood I am to send to the convent.

The Duchess (waking). Wood? For the convent? Oh yes, I had forgotten. Well, you may wait a bit, I think, the weather has grown much milder.

XLI

Bleak Farm (1) (Chapter XI)

The proverb says, "You know the bird by its nest." As he was taking a cup of coffee with me, our old cashier told me a story which perhaps proves that this is true. It was an incident of his early youth.

He was then a solicitor's clerk, and his employer sent him to a neighbouring market-town to collect a debt. He was to take the coach at Montargis in the evening. Unfortunately he took a cross-cut and lost his way in the mist. He grew very anxious. He was alone in the forest, and carried a large sum of money. At any moment he might be robbed and murdered. At last he saw a distant light, and reached a high road. He followed the light, and came to an isolated farm. Pierced by the drizzle which had succeeded the fog, he accepted the offer of the farmer, who had overtaken him on horseback, and entered the farm to shelter himself.

XLII

Bleak Farm (2) (Chapter XI)

The house was like a fortress, surrounded by a high wall. The gate was carefully closed with iron bars. Two savage dogs barked terribly when the travellers crossed the threshold. The yard looked empty; the barns were padlocked. There was no cart; there were no sheaves, no plough, no vine upon the wall. There was no farm garden, with its pumpkins and hedges of briar-rose, where the bees buzz around the hives in the summer.

Inside the furniture was solid but coarse. On the floor were dishes and plates, potato-peel and bones. The smell of tobacco smoke was mingled with that of brandy. It was evident that there was no woman in the house. A thousand unpleasant details turned his surprise into disgust and discomfort. A crushed wolf's paw hung from a trap; an owl and a raven were nailed to the wall with outspread wings; a headless goose was swinging over their heads. One of the farmer's sons was sharpening a butcher's knife, for a pig was to be killed the next day.

At last, yielding to an invincible feeling of repulsion, the young clerk rose, declared that it was absolutely necessary for him to reach Montargis that very night, and started in spite of the rain and darkness.

Ten years later, when he passed that way, he was told that the eldest son had shot his father dead during a quarrel, and that the farm was empty.

XLIII

A Vision of the Old Year (Chapter XII)

My eyes were following the hand of the clock whose sonorous pulse measures the hours, when all at once a woman appeared to me. She had the pallor of a fading star; her garments presented a thousand varied tints; in her hand was a garland stripped of its petals.

"I am the year which is about to die," said she; "will you not thank me and bid me farewell?"

I answered with bitter resentment. "Why should I thank you? I was young and strong, you sent me illness. I was happy, you sowed nettles upon my path. My life is full of sadness and neglect. Whilst I have been nailed upon this bed has not my library been stripped? Have not my cupboards been emptied? My plants and my birds are doubtless dead. Who has watched over me when I was ill? My employers, who cannot do without me when business is so pressing, have probably filled (up) my place at my little office. You have done all this and yet you dare to ask me for gratitude. Die! I curse and despise you."

XLIV

The Doctor's Homily (Chapter XII)

"I am not joking," said the old doctor, "you do not deserve to be in good health. You avoid bad investments, but you do not economise your own strength. You do not give to your health the same attention that you do to your affairs."

I protested; but the doctor began to count upon his fingers

all the follies I had committed. "The first cause of your illness is want of exercise. Your blood does not circulate, and neither your muscles, nor your brain, nor your stomach, get enough nutrition. Then you do not take your food regularly; you treat your stomach like a slave and it takes a sly vengeance. Thirdly, you sit up too late. You read instead of sleeping. You must not be surprised if you find your brain tired in the morning. Fourthly, your habits are too effeminate. You cannot do without carpets, screens, sandbags, wadded armchairs. And so, how easily you catch cold! How stiff you are if you sit upon ordinary seats!"

"Enough, doctor," I cried; "spare me."

"All this proves that you are guilty. Don't accuse the weather any more, and begin by asking health of yourself."

XLV

An Examination of Conscience (Chapter XII)

The doctor was right. During the year which is about to end, I have neglected my body; but have I not also neglected the health of my soul?

To begin with, I have sinned by pride. I have admired men for their intellectual superiority; I have allowed genius to intoxicate me; and I have disdained those who were only simple and sincere. My sympathies have been contracted within narrow limits. I have looked upon the vulgar crowd with an indifferent eye and let them pass like a herd. Doubtless, if at times ignorance has hated genius, it is not only because folly is envious, but because learning is haughty and scornful.

You know the story of the wizard's two sons. One was born blind and his brother scoffed at his blindness. "Remain alone in your darkness," he said, "and I will go out and enjoy the pleasures of light and the beauties of nature. There is nothing common between us."

The father tried to comfort his blind son who was weeping bitterly. "If you cannot give me sight," cried the child passionately, "put out the sun!"

XLVI

A Mistake (Chapter XII)

One day, as I was going up the hill of Montmartre, I saw a man and a young girl climbing along one of the paths. The man seemed to me harsh and fierce. He looked like a wild beast with his shaggy overcoat, his angry eyes and his broken voice. I noticed with indignation his fierce looks, the way in which he brandished his cane, and the touching resignation of the girl whom he threatened. He seemed to me to be a tyrant of the hearth, a kind of domestic executioner. I cursed his unsociable temper, and hoped it would receive its just reward. I understood all when I reached the top of the hill and met them there. The furious tyrant was a father explaining to his daughter how silkworms are reared. Unfortunately the poor man stammered and squinted and was fond of gesticulating.

XLVII

Convalescence (Chapter XII)

"You are to have four meals a day," said the old soldier as he put down his glue-pot and his scissors; "and the fruit-woman will be your cook. There she is, walking in the passage."

No, it was the porter's wife. She put into my drawers some linen which she had washed and mended, and placed on the table a bottle of wine, which her son had sent her from Spain. Then Genevieve brought me my dinner, and the old milk-woman gave me a new-laid egg. They stood round my bed and watched each mouthful with cries of delight.

Lastly came my friend the cashier. He assured me that my colleagues had divided my work and that my employers had not noticed my long illness. This was too much; I could not restrain tears of joy and gratitude.

Then I blessed the year which was about to die, for the joys which I had tasted and even the sufferings I had undergone. For men reap the harvest which they have sown.

VOCABULARY[1]

abandon, m., *neglect; trustfulness, self-surrender* (54, 27).
abat-jour, m., *lamp-shade.*
abattement, m., *depression, melancholy.*
abattre (s'), *to swoop down upon.*
abattu, -e, *depressed.*
abîmer (s'), *to be sunk in, to be lost in.*
aboutir, *to end in, to lead to.*
abuser, *to misuse.*
accepter, *to submit to, to acquiesce in.*
accès, m., *fit.*
accord (mettre d'), *to reconcile, to harmonise.*
accouder (s'), *to lean* (on the elbow).
accueillir, *to welcome; take up* (an idea, 42, 19).
achever, *to complete.*
âcre, -, *pungent.*
adoucir, *to tone down, to mitigate; to humanise* (122, 14).
affaisser (s'), *to sink down.*
affermir (s'), *to steady oneself.*
affliger (s'), *to grieve.*
affront (faire a. à), *to bring dishonour upon.*
agrafe, f., *hook, clasp.*
aiguille, f., *hand of a clock* (39, 31).
aire, f., *threshing-floor.*
aisance, f., *comfort, ease.*
aises, f., *comforts.*
algue, f., *seaweed.*
allègre, -, *brisk, sprightly.*
amolli, -e, *milder* (21, 10).
anachorète, m., *hermit.*
ananas, m., *pine-apple.*
angoisses, f., *pangs.*
apprivoisé, -e, *tame, tractable.*
âpre, -, *harsh.*
à propos, *by the by.*
arabesques, f., *flourishes* (decorations, 27, 1).
arbalète, f., *cross-bow.*
ardoisé, -e, *slated.*
argile, f., *clay.*
arrérages, m., *arrears.*
arrêt, m., *decision, decree.*
aspirer, *to draw* or *drink in.*
assainissement, m., *sanitation.*
assister (à), *to be present at.*
associé, m., *partner.*
atelier, m., *workshop.*
attendri, -e, *moved.*
attendrissement, m., *emotion.*
aubépine, f., *white-thorn, may-tree.*
autocrate (d'), *despotic.*
aventure (à l'), *at random.*
aviser (s'), *to take it into one's head to . . .*

bagarre, f., *scuffle, shindy.*
baguette, f., *wand.*
baie, f., *berry.*
bal, m., *dancing saloon* (29, 20).
balayeur, m., *street-sweeper.*
balbutier, *to stammer.*
banderole, f., *streamer, flag.*
baquet, m., *tub.*

[1] Chiefly of unusual words, or of words used in an unusual sense.

barbouiller (se), *to smear, to smudge oneself.*
bariolé, -e, *streaked, speckled.*
barrière, f., *toll gate, city gate* (85, 14).
basse-cour, f., *farm-yard.*
batteur, m., *thresher* (76, 27).
beau (avoir), *to . . . in vain.*
bégayer, *to stammer.*
bègue, -, *stammering, stuttering.*
berge, f., *bank* (of a river).
bergeries, f., *pastoral scenes.*
bien-être, m., *comfort.*
bilboquet, m., *cup and ball.*
bimbeloterie, f., *toy trade.*
biner, *to hoe.*
bise, f., *north wind, icy blast.*
bison, m., *bison, buffalo.*
blanchir, *to wash.*
blasé, -e, *'whose feelings are deadened,' 'whose power of enjoyment is blunted.'*
boîte, f., *can* (18, 8).
bonhomie, f., *good-nature, easy-going ways.*
bonnet, m., *smoking-cap* (17, 22).
borne, f., (1) *milestone, post;* (2) *limit.*
borné, -e, *narrow.*
bossu, -e, *hunchback.*
bourreau, m., *executioner.*
bourrelet, m., *sand-bag, draught-excluder.*
Bourse, f., *Stock Exchange.*
bouture, f., *cutting, slip.*
bouvreuil, m., *bullfinch.*
branler (la tête), *to wag one's head.*
brocanteur, m., *dealer* (second-hand).
brosseur, m., *officer's servant.*
brouillé, -e, *muddled, upset.*
brouiller, *to confuse, to muddle.*
broyer, *to crush.*
bruine, f., *drizzle.*
bruire, *to hum, clatter; to resound, to be heard* (133, 8).
bruni, -e, *bronzed.*
bruyère, f., *heath, heather.*
bûcheron, m., *wood-cutter.*
buraliste, m., *clerk.*
bureau, m., *office.*
burette, f., *oil-can.*
butte, f., *mound, knoll.*

cabinet, m., *study.*
cachet, m., *stamp.*
cachot, m., *dungeon, cell.*
cadenas, m., *padlock.*
cadran, m., *dial* (of a clock).
cafetière, f., *coffee-pot, coffee-kettle.*
caisse, f., *flower-box* (43, 32).
calèche, f., *barouche, open carriage.*
calembour, m., *pun.*
calfeutrer, *to make air-tight.*
calumet, m., *the pipe of peace* (Indian).
carrefour, m., *cross-roads, meeting of ways, circus* (*e.g.* Oxford Circus).
carrière, f., *quarry; career* (56, 2).
carrousel, m., *merry-go-round.*
carton, m., *cardboard box, cartoon, portfolio.*
cartonnage, m., *cardboard work.*
cartonnière, f., *cardboard box maker.*
cartulaire, m., *cartulary, charter.*
casier, m., *pigeon-holes.*
cataplasme, m., *poultice, plaster.*
causeuse, f., *settee.*
cavalier, m., *horseman; gentleman* (67, 14).
cécité, f., *blindness.*
célibataire, m., *bachelor, unmarried man.*
céramique, -, *of pottery.*
cercueil, m., *coffin.*
chagrin, -e, *gloomy, fretful.*
chantier, m., *building-yard.*
cheminée (feu de), *chimney on fire.*
cheminer, *to toil* or *plod on.*
chenets, m., *fire-dogs, andirons.*
chère, f., *cheer* (food).
chômage, m., *stoppage of work.*
cicatrice, f., *scar.*
cierge, m., *taper* (church candle).
cimeterre, m., *scimitar.*
claire-voie (à), *with a wicket.*
clairière, f., *glade.*
clair-obscur, m., *chiaroscuro*, i.e. *light and shade.*

classer, *to sort, to arrange.*
cliquetis, m., *clicking.*
cognée, f., *woodman's axe.*
collation, f., *refreshments.*
colle (pot à), *paste-pot.*
combler, *to load.*
compatissant, -e, *sympathetic.*
complaisance, f., *self-satisfaction.*
composition, f., *painting* (15, 6).
comptant, *money down, in cash* (16, 4).
compter, *to intend, mean.*
concourir, *to compete.*
confection, f., *manufacture.*
confidence, f., *revelation, secret.*
congé (prendre c.), *to take leave.*
constater, *to note, to verify, to prove.*
contentement, m., *pleasure, satisfaction.*
contrarier, *to vex, annoy.*
contrariété, f., *vexation.*
contrefait, -e, *deformed.*
contrevenir, *to transgress.*
convention, f., *agreement.*
convenu, -e, *agreed upon.*
copeau, m., *chip, shaving.*
coquetterie, *elegance, stylishness* (26, 31).
corbillard, m., *hearse.*
cortège, m., *procession* (52, 8).
côté (de), *askance* (94, 8).
couardise, f., *cowardice* (archaic).
couchant, m., *the West.*
couchette, f., *small bed, camp bed.*
courber (se), *to stoop.*
couturière, f., *dressmaker.*
couverture, f., *blanket.*
crépuscule, m., *twilight* (of evening).
crise, f., *fit* (42, 26).
crisper, *to contract.*
croix, f., *cross* (of the Legion of Honour, 95, 4).
croûton, m., *crust.*
cueillette, f., *picking, harvest.*
culte, m., *worship.*

damier, m., *draught-board.*
débat, m., *discussion, dispute.*
débiter, *to sell* (by retail).
décence, f., *decorum.*
déception, f., *disappointment* (42, 11).
décider, *to induce.*
décorations, f., *stage-scenery* (22, 2; 133, 6).
décrocher, *to take down* (from its hook).
dédommager (se) de, *to make up for, to compensate oneself for.*
défaillance, f., *falling away, fit of weakness.*
défendre (se), *to keep from.*
défiance, f., *distrust, suspicion.*
défier (se), *to distrust.*
définitive (en), *after all.*
défrichement, m., *clearing* (of land).
dégarni, -e, *stripped, plundered.*
dégrafé, -e, *unclasped, unhooked.*
délaissement, m., *neglect, loneliness.*
délassement, m., *recreation.*
délégué, m., *representative.*
délibéré, -e, *easy* (26, 4).
délicatesse, f., *daintiness* (15, 19); *retirement* (44, 20).
délirant, -e, *delirious* (fever).
déloyal, -e, *unfair, insincere.*
démangeaison, f., *itching, desire.*
demeurer, (1) *to live, to dwell;* (2) *to remain.*
démoli, -e, *dilapidated* (109, 7).
dépaillé, -e, *unbottomed* (of a chair).
dépareillé, -e, *odd* (volumes).
dépit, m., *vexation, disappointment.*
déplisser, *to unfold.*
dépouiller, *to throw off, lay aside* (83, 20), *to rob, to strip.*
dérobée (à la), *secretly.*
dés, m., *dice.*
désaccoutumer (se), *to lose the habit of.*
deshérités, m., *outcasts* (75, 8).
desservir, *to clear away.*
dessiner (se), *to stand out, to be outlined.*
destiné, -e, *intended for.*
détendre, *to take down* (hangings, 23, 18).

déterminer, *to induce.*
détour, m., *winding.*
devanture, f., *shop-front.*
dévier, *to turn aside.*
dévouement, m., *self-sacrifice.*
difficile, -, *hard* (times).
diligence, f., *coach.*
discipline, f., *scourge* (114, 26).
dissipateur, m., *spendthrift.*
distraction, f., *relaxation, amusement.*
distraire, *to divert one's attention, to amuse.*
dommageable, -, *hurtful.*
douceâtre, -, *sweetish, mawkish.*
douillet, -te, *effeminate, luxurious.*
dresser, *to raise, to draw up* (116, 4), *to lay* (the table, 96, 9).
dresser (se), *to rise.*

ébaucher, *to sketch, to outline.*
écarter, *to spread out* (130, 22).
échantillon, m., *sample.*
échelle, f., *scale.*
échelon, m., *rung of a ladder.*
éclore (faire), *to ripen, bring to maturity.*
éclos, -e, *hatched* (80, 6).
écolier, -ère, *school-boy.*
économiser, *to make cheap* (111, 9).
écorné, -e, *chipped.*
écosser, *to shell.*
édredon, m., *eider-down quilt.*
effeuiller (s'), *to lose one's leaves.*
égal, -e, *even, regular.*
égaré, -e, (1) *bewildered, frantic;* (2) *stray, which has lost its way.*
égarement, m., *delirium.*
égarer, *to lead astray.*
égrener, *to crumble* (transitive).
élan, m., *impulse, yearning.*
élargir, *to widen.*
embarcation, f., *boat, craft.*
embrumé, -e, *overcast.*
émietter, *to crumble.*
employé, m., *official, clerk.*
emportement, m., *passion, anger.*
empourprer, *to redden.*
empressement, m., *eagerness.*
encadrer, *to frame, to set.*
enclos, -e, *hedged in.*
endolori, -e, *aching.*
endroit (à l') de, *as regards.*
enflammé, -e, *burning* (25, 19).
enfumé, -e, *sooty, begrimed with smoke.*
engager, *to risk* (23, 33).
engager (s'), *to enter into an engagement, to take work with.*
engouffrer (s'), *to rush into.*
engourdi, -e, *benumbed.*
entasser, *to accumulate* (41, 3).
entraînement, m., *animation, passion* (72, 28).
entrecoupé, -e, *interrupted, broken.*
entrefroisser (s'), *to rub* or *rattle against one another.*
entremettre (s'), *to intervene, to interfere.*
entrepreneur, m., *contractor, builder.*
entretien, m., *conversation.*
entrevoir, *to see dimly, to catch a glimpse of.*
envahir, *to creep* or *steal over.*
enveloppe, f., *case, wrapper.*
épanchement, m., *outpouring, effusion.*
épanouir (s'), *to open out, to blow* (of flowers); *to light up* (of a face).
épanouissement (de cœur), m., *open-heartedness, expansion of heart.*
épargne (caisse d'), *savings bank.*
éparpiller, *to scatter.*
éperdu, -e, *dismayed, bewildered.*
épier, *to watch.*
épreuves, f., *proofs* (printer's); *trials* (48, 13, etc.)
éprouver, *to try, to put to the test.*
équerre, f., *a carpenter's square.*
éruption, f., *flow* (12, 11).
établi, m., *work-bench.*
établissement, m., *settling down* (84, 24).
étagé, -e, *rising in terraces.*
étagère, f., *shelf.*
étalage, m., *shop-window, display.*
état, m., *state, profession.*
éterniser, *to perpetuate.*
étourderie, f., *thoughtlessness.*

étourdir, *to stun, to bewilder.*
étui, m., *case.*
évanouir (s'), (1) *to faint, to swoon;* (2) *to disappear.*
éveil (en), *on the alert, on the look-out.*
éventaire, m., (flat) *basket.*
exactitude, f., *punctuality.*
exaltation, f., *excitement, enthusiasm.*
exalté, **-e**, *excited.*
expansif, **-ve**, *unreserved, outspoken.*
expansion, f., *warmth.*
expédier, *to send out.*

fabrique, f., *factory.*
fâcheux, **-se**, *awkward, bad* (news).
factice, **-**, *artificial.*
faillir, *to err, to sin* (132, 9, etc.)
faire, *to keep* (19, 20).
faîtage, m., *ridge tiles, roofing.*
faner, *to cause to fade.*
faste, m., *ostentation, display.*
faubourg, m., *suburb.*
faucille, f., *sickle.*
fente, f., *crevice.*
fer-blanc, m., *tin.*
fêter, *to celebrate.*
fiacre, m., *cab.*
fin, **-e**, *delicate* (35, 29).
flâneur, **-se**, *loafing, strolling about.*
fléau, m., *flail* (76, 27).
fléchir, *to give way.*
flétrissant, **-e**, *branding, dishonouring.*
flux, m., *torrent.*
fond, m., *background, groundwork.*
forcément, *inevitably.*
fougueux, **-se**, *spirited.*
fourmiller, *to swarm.*
fournir (se), *to deal* (at a shop).
fournisseur, m., *tradesman.*
fourré, m., *thicket.*
fourrée (langue), f., *pickled* (or *savoury*) *tongue.*
frais, m., *expense, cost.*
frauder, *to cheat, to defraud.*
fredonner, *to hum.*
frémissement, m., *shiver, shudder.*
friche, f., *waste land, fallow land.*
fruiterie, f., *fruit shop.*

gage (mettre en), *to pledge, to pawn.*
gagner, *to win over, to overtake, to creep over.*
garantir, *to guard, to protect* (105, 29).
garçon, m., (1) *bachelor* (17, 11); (2) *assistant* (68, 32).
garde-barrière, m., *gate-keeper.*
gazouillement, m., (1) *singing* (of a kettle, 17, 19); (2) *chirping* (76, 11, etc.)
gazouiller, *to chirp, to warble.*
gêner (se), *to put oneself out.*
genévrier, m., *juniper tree.*
gerbe, f., *sheaf.*
givre, m., *hoar frost.*
glace, f., *carriage-window.*
gonflé, **-e**, *full* (103, 8).
gourmander, *to scold, to blame.*
goutte, f., *gout* (106, 22).
grâce (de), *I beseech you!*
gravir, *to climb.*
grelotter, *to shiver.*
grignoter, *to nibble.*
grille, f., *gate* (of iron railings).
griller, *to roast.*
grossier, **-ière**, *coarse, rough and ready.*
guérite, f., *sentry-box.*
gueux, **-se**, *beggar, rascal.*

haineux, **-se**, *bitter, full of hate.*
haletant, **-e**, *panting.*
hausser (les épaules), *to shrug one's shoulders.*
hisser, *to hoist, to haul up.*
hocher (la tête), *to shake* (one's head).
humeur, f., *temper, mood.*

idéalité, f., '*imaginativeness,*' *sentiment* (44, 20).
imbécile, m., *fool.*
immonde, **-**, *loathsome.*
impasse, f., *blind alley.*
impropre, **-**, *unsuited.*
incongru, **-e**, *strange, uncouth.*
industriel, m., *business man, manufacturer.*

injurieux, -se, *insulting.*
inouï, -e, *unheard of, untold.*
insensibilité, f., *want of feeling, heartlessness.*
insensible, -, *unfeeling.*
institutrice, f., *teacher, schoolmistress.*
instruction, f., *education.*
intempérie, f., *inclemency.*
interjection, f., *exclamation.*
invective, f., *abuse.*
irréflexion, f., *thoughtlessness.*

journalier, m., *day labourer, journeyman.*
jusqu'à, *even* (127, 10).
juste, *exactly so* (38, 2).
justesse, f., *accuracy, truth.*

laboureur, m., *husbandman.*
largesse, f., *bounty.*
lecture, f., *reading.*
légèreté, f., *levity, thoughtlessness* (133, 22).
libertin, -e, *dissipated.*
lié, -e, *bound up with* (117, 4).
linceul, m., *winding-sheet.*
lisière, f., (1) *edge, verge;* (2) plur. *leading-strings.*
loger, *to house, to entertain.*
longer, *to walk along, to skirt.*
louche, -, *squinting.*

magistral, -e, *authoritative, stately.*
malavisé, m., *a rash* (ill-advised) *fellow.*
malfaisant, -e, *mischievous.*
malpropre, -, *dirty.*
manche, f., *sleeve.*
mander, *to summon, to send for.*
mansarde, f., *attic, garret.*
maquignon, m., *horse-jobber, horse-dealer.*
marchander, *to bargain for, to haggle about.*
marché, m., *bargain* (16, 20); *contract* (91, 19).
marchepied, m., *carriage-step.*
marcotte, f., *layer* (*e.g.* of a strawberry plant).
marguerite, f., *daisy.*
marronnier, m., *chestnut-tree.*
masque, m., *mask, masquerader.*
maussade, -, *sulky, ill-tempered.*
mécanisme, m., *working* (90, 29).
ménage, m., *home* (23, 16), *household, family.*
menu, -e, *small, trifling.*
menuisier, m., *carpenter, joiner.*
méprise, f., *mistake.*
mètre, m., *yard measure.*
mise, f., *dress.*
misère, f., *poverty; worries* (65, 32); *hardships* (85, 27).
mollesse, f., *effeminacy.*
mollets (pains), m., *milk rolls.*
morceau, m., *patch* (35, 21).
morne, -, *dull, gloomy, bleak.*
motte, f., *hillock, mound.*
moucheté, -e, *spotted.*
moulure, f., *moulding* (archit.)
mousseuse (rose), f., *moss-rose.*
mouvement, m., *activity; impulse.*
myope, -, *short-sighted.*

nacre, f., *mother-of-pearl.*
naïveté, f., *simplicity.*
naturel, m., *artlessness, absence of affectation, simplicity.*
niche, f., *kennel* (118, 6).
nonchalance, f., *indifference.*
notaire, m., *solicitor.*
nourrisson, m., *baby.*
noyer, m., *walnut-tree.*

obscurcir, *to dim.*
odyssée, f., *journey of adventure.*
oisillon, m., *little bird.*
opposé (à), *contrasted with* (104, 6).
ortie, f., *stinging-nettle.*
oscillation, f., *fluctuation.*
ouaté, -e, *padded.*

pain, m., (plural) *loaves.*
palais, m., *palate* (14, 27).
pan, m., *skirt* (112, 6).
paravent, m., *screen.*
parade, f., *show.*
parasites (herbes), f., *weeds.*
pareil, m., *fellowman, neighbour* (83, 4).
partager, *to share, to divide.*
parterre, m., *flower-bed, flower-garden.*

particularités, f., *particulars, details.*
passer de (se), *to do without.*
passereau, m., *sparrow.*
patron, m., *employer.*
peine, f., *poverty* (82, 24).
pelouse, f., *lawn.*
pendant, m., *companion* (piece or picture).
pente, f., *inclination, bent.*
pépiement, m., *twittering, chirping.*
pépier, *to chirp, to twitter.*
perron, m., *steps, flight of* (stone) *steps.*
personnage, m., *character.*
perspective, f., *prospect.*
pétiller, *to rattle* (of musketry).
pétrir, *to knead, to fashion.*
phare, m., *lighthouse.*
picorer, *to pick, to peck* (of birds).
picotin, m., *peck, feed of oats.*
piton, m., *peak, summit, top.*
placement, m., *investment.*
plaisant, -e, *amusing, comic, funny.*
plate-bande, f., *flower-bed.*
plissé, -e, *kilted.*
plisser (se), *to be knitted* (of the brows).
plombé, -e, *leaden-coloured.*
poignant, -e, *keen, stinging.*
pointe (du jour), f., *dawn.*
pois de senteur, m., *sweet-pea.*
pomme, f., *knob, handle of a stick* (70, 4).
pompier, m., *fireman.*
port, m., *carriage.*
porte-cochère, f., *carriage entrance.*
portée, f., *scope;* **à la p. de**, *within reach of.*
portière, f., (1) *porter's wife;* (2) *carriage-door.*
pose, f., *attitude.*
poser, *to state.*
potence, f., *gibbet.*
potiron, m., *pumpkin.*
poularde, f., *fat pullet, large fowl.*
pourparler, m., *negotiation.*
pousser à bout, *to exasperate.*
pratique, f., *customer.*
précipité, -e, *hurried.*
précisément, *just, as it happens.*
préjuger, *to judge beforehand, to guess at the character of.*
préoccuper, *to engross, to absorb.*
présage, m., *omen.*
pressé, -e, *hurried.*
presser (se), *to crowd, to throng* (62, 30); **p. le pas**, *to hurry on.*
prétendu, m., *suitor.*
prévenir, *to provide against.*
prévision, f., *anticipation.*
prévoir, *to foresee, to look ahead.*
primevère, f., *primrose.*
profond, -e, *deep, thoughtful* (11, 19).
provision, f., *stock.*
provoquer, *to stimulate.*
puceron, m., *greenfly, aphis.*
puiser, *to draw, to derive.*

rabattu, -e, *pulled down* (over one's eyes), 17, 22.
raboter, *to plane.*
race (chevaux de), *thoroughbreds.*
raclure, f., *scrapings.*
radoucir (se), *to grow milder.*
rafale, f., *gust, squall.*
raie, f., *streak.*
railler, *to scoff, to sneer, to quiz.*
railleur, -se, *sneering.*
raison (en) de, *in proportion to.*
ramper, *to creep.*
rapports, m., *relations.*
rapprochement, m., *comparison.*
rassemblement, m., *crowd, group of people.*
ravissement, m., *rapture, transport.*
rayon, m., *furrow* (43, 27); *sunbeam* (49, 6); *shelf* (84, 13).
—— **(de miel)**, *honeycomb.*
rayonnant, -e, *radiant.*
rayonnement, m., *radiation* (of heat).
rayonner, *to beam.*
rebord, m., *ledge* (of window); *edge.*
rechercher, *to seek out.*
reclamation, f., *demand, claim.*
reclamer, *to demand.*
reconnaissance, f., *gratitude.*
reculer, *to shrink.*
redresser (se), *to draw oneself up.*

reflet, m., *reflected light* (30, 4).
refouler, *to drive* or *force back*.
refrain, m., *song, burden of a song*.
régaler (se), *to have a treat*.
regarder, *to concern* (131, 28).
réglisse, f., *liquorice*.
rejoindre, *to overtake, to reach* (135, 5).
relever, *to pick up* (86, 4) ; **se r.**, *to recover, raise oneself up again*.
religieux, m., *monk* (114, 28).
remettre, *to hand over*.
remonter, *to go back to*.
remontrer (à), *to teach*.
remué, -e, *stirred* (124, 16).
renaissant, -e, *ever-recurring* (20, 4).
rendre, *to make* (with an adj.)
renseignement, m., *information*.
repoussé, -e, *spurned, rejected* (by all, 55, 32).
repriser, *to darn*.
reprises (à plusieurs), *repeatedly*.
réséda, m., *mignonette*.
resserrer, *to confine, to limit*.
retentissement, m., *clatter, noise*.
retouché, -e, *touched up*.
retraité, *retired*.
retrouver, *to meet again* (43, 24) ; *to recognise*.
revaloir, *to pay back*.
revendeur, m., *second-hand dealer*.
rêverie, f., *idle dream* (91, 14).
revue, f., *inspection*.
rez-de-chaussée, m., *ground-floor*.
risée, f., *mockery, derision*.
ronfler, *to roar* (of a stove—lit. *to snore*).
ruche, f., *beehive*.
rude, -, *rough, stern*.
ruelle, f., *alley*.
ruisseler, *to run over, overflow* (123, 29).

sabotier, m., *maker of wooden shoes*.
saccadé, -e, *broken, jerky*.
sacramentel, -le, *consecrated*.
saisi, -e, *struck, impressed*.
saisir, *to catch, overhear* (134, 19).
saltimbanque, m., *mountebank, clown*.
sarcler, *to weed*.
sauve-qui-peut, m., *stampede*.
savetier, m., *cobbler*.
saveur, f., *flavour, zest*.
savourer, *to enjoy, to relish*.
science, f., *learning*.
scintillement, m., *sparkling, flashing*.
scintiller, *to sparkle*.
séduit, -e, *tempted* (40, 24).
semblable, m., *neighbour* (66, 28).
semis, m., *seed-bed*.
sens, m., *direction* (42, 31).
sensibilité, f., *sensitiveness, feeling*.
sensible, -, *sensitive, alive to, ready to feel*.
sensiblement, *perceptibly, visibly*.
sensitif, -ve, *impressionable*.
senteur, f., *smell, perfume*.
serein, -e, *clear, cloudless*.
seringat, m., *syringa*.
serpenter, *to wind*.
serré, -e, *drawn in, fitting close* (35, 14).
service, m., *duty* (26, 24).
siège, m., *seat, chair*.
sillonner, *to furrow, to dash through*.
soigner, *to take care of, to look after*.
soldatesque, -, *soldierly*.
solitaire, m., *recluse, hermit*.
souffle, m., *breath*.
soufflet, m., *bellows*.
souffrant, -e, *ailing*.
souillure, f., *stain*.
soumis, -e, *humble, resigned, docile*.
sourdement, *faintly, secretly*.
sourdine, f., *mute, damper*.
sournoisement, *slyly*.
soutaché, -e, *braided*.
spectacle, m., *theatre* (29, 21).
suc, m., *juice*.
suite (par), *consequently*.
suivre, *to pass along, to skirt* (133, 28).
surcharger, *to overload*.
sureau, m., *elder-tree*.
sursaut (en), *with a start*.

tabatière, f., *snuff-box.*
tabouret, m., *stool.*
taillis, m., *copse, underwood.*
tanière, f., *den, lair.*
tâter, *to feel* (the pulse).
tendre, *to hang* (tapestry, 51, 25).
terme, m., *goal* (90, 13).
théâtre, m., *stage.*
tigré (**chat**), *tabby.*
tir, m., *shooting-gallery* (44, 9).
tisane, f., *decoction, infusion* (medicinal).
toile, f., *canvas, painting.*
tonnelle, f., *arbour.*
toucher, *to draw* (money); **t. à**, *to verge upon, to have almost reached.*
traiter, *to negotiate* (91, 19).
traiteur, m., *inn-keeper.*
travestissement, m., *dressing up, fancy dress.*
trébucher, *to stumble.*
tremblement (de terre), m., *earthquake.*
tricoter, *to knit.*
trier, *to sort.*
trottoir, m., *pavement, side-walk.*
troubler, *to disturb, to unsettle.*
tuf, m., *tufa* (chalky substratum of the soil).
tuyau de poêle, m., *chimney-pot.*
unique, -, *only.*
usure, f., *wear and tear.*

vaisselle (eau de), f., *dishwater.*
veille, f., *watching, sitting up.*
veiller, *to nurse* (128, 28); **v. à**, *to see to, provide for.*
velléité, f., *whim, fancy, half-formed wish.*
vent (en plein), *in the open air.*
verdoyant, -**e**, *green, grassy* (38, 25).
verni, -**e**, *glazed* (of paper).
vertige, m., *giddiness, dizziness.*
veste, f., *jacket.*
vestige, m., *relic, survival.*
vide, m., *emptiness, loneliness.*
vigne vierge, f., *Virginia creeper.*
violenter, *to overrule, to do violence to.*
violier, m., *gilly-flower* (6, 7), generally = *wallflower.*
vœu, m., *wish.*
voie, f., *way.*
voilé, -**e**, *shaded* (50, 34).
volant, m., *shuttlecock.*
volée, f., *flight.*
volubilis, m., *convolvulus.*
vulgaire, m., *common people, the 'vulgar herd.'*

THE END

Printed by R. & R. Clark, Limited, *Edinburgh*